

Juliette Binoche

*"Jouer,
c'est
comme
une vague
qui se
retire"*

n°30 — Été 2011 • 4,60 € • Dom : 5,20 € • Belg : 5,25 € • Lux : 5,20 € • Théâtral magazine



SPECIAL AVIGNON

Boris Charmatz, Wajdi Mouawad, Guy Cassiers
 Angélica Liddell, Philippe Caubère, Jacques Weber...

photographiez
 ce flashcode
 mode d'emploi p. 6



INTERVIEWS

Francis Huster
 Michel Fau

Léa Drucker
 Philippe Torreton

Christophe Malavoy
 Raphaëline Goupilleau

Actor's Sud

Cursus 2 ans
700 h/an

Former doit être une passion...

Apprendre demande du temps...

C'est sur scène qu'on apprend le mieux...

Pour ces raisons et bien d'autres...

Vous ne serez...

Jamais plus de 14 par cours.

www.actorsud.fr

Formation d'acteurs professionnels Théâtre et Cinéma

Credit Photo : Martial Desplais

château de
les fêtes nocturnes

GRIGNAN

HAMLET
SHAKESPEARE

1^{ER}
JUILLET 20 AOÛT
2011

PHILIPPE TORRETON
CATHERINE SALVIAT
GEORGES CLAISSE

MISE EN SCÈNE
JEAN-LUC REVOL



04 75 91 83 65

<http://chateaux.ladrome.fr>





Actualités

Lever de rideau04

La Une

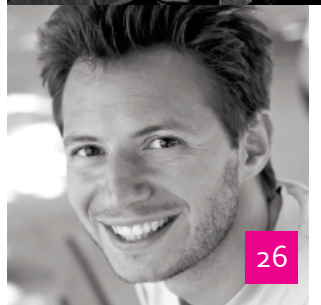
Juliette Binoche08

Interviews

Francis Huster12
 Christophe Malavoy14
 C Garcia-Fogel, A Denis16
 L Drucker, M Forman18
 JL Cochet, L Corbery22
 J Deschamps, K de Demo24
 S Azzopardi, S Danino26
 Guillaume Dujardin27
 R Goupilleau, JC Berutti28
 Ph Torreton, D Bezace32
 M Fau, JC Berutti (Bad Hersfeld) ..34



12



26

Portraits

G Sobelle, S Lastreto20
 A Ferréol, C Carlson & Bartabas30



38

Dossier Avignon

Le IN36
 B Charmatz, W Mouawad38
 G Cassiers, L Attoun, R Ouramdane 40
 JP Pineau, P Rambert, V Macaigne42
 A Liddell, E Vigier & M di Fonzo Bo..44
 S Perez & X Boussiron45
 Le Off46
 G Germain, J Weber46
 J Cottereau, S Lelouch, R Arditi48
 A Timar, G Gélas50
 Ph Caubère, N Boudjenah51
 R Bohringer, E Durif52
 Villeneuve avec Igor de Dromesko ..53



48

Zoom

Peut-on émerger dans le Off ?54

Découvertes

Festival Impatience58

En scène

Festivals de l'été62
 Qui joue quoi64
 Spectacles à voir65

Abonnement67



18

Théâtral magazine est édité par
 Couillisses Editions
 4 rue Armand Moisant
 75015 Paris
 Tél : 01 43 27 07 03
 Email : redaction@theatral-magazine.com
 Site : www.theatral-magazine.com
 Commission paritaire du site : 1112 W 90648

Directeur de la publication :
 Hélène Chevrier

Rédactrice en chef :
 Hélène Chevrier
 hc@theatral-magazine.com

Direction artistique :
 Couillisses Editions : 01 43 27 07 03

Maquette :
 Couillisses Editions : 01 43 27 07 03

Fabrication impression :
 SIB Imprimerie
 Imprimé en France

Tirage : 10 000 exemplaires

Distribution : Presstalis
 Dépôt légal : date de parution
 Commission paritaire : 0314 G 89789

Publicité :
 Couillisses Editions : 01 43 27 07 03

Ont participé à ce numéro

Rédaction :
 Chantal Boiron
 Hélène Chevrier
 Gilles Costaz
 Enric Dausset
 Pedro Matzke
 Nedjma Van Egmond
 François Varlin

Gestion MobileTags
 Arnaud Lacaze : 01 70 71 57 97
 www.infotronique.fr

Remerciements
 à Enric Dausset

Photo couverture
 Juliette Binoche
 Photo © Quaisse / Pasco

La date de sortie du prochain numéro
 en kiosques sera annoncée sur :
 www.theatral-magazine.com

La reproduction, même partielle, de tout matériel édité dans la
 publication Théâtral magazine est interdite. La rédaction n'est
 pas responsable de la perte ou de la détérioration des textes ou
 photos qui lui sont adressées. Les droits sur tous les documents à
 la rédaction sont considérés comme cédés gracieusement par
 leurs auteurs pour publication sauf indication contraire explicite.
 Les noms ou marques qui figurent dans les pages rédactionnelles
 sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire.

EDITO

Femme, j'écris ton nom !

Féminine, la fonction d'Administrateur Général de la Comédie-Française l'était depuis la nomination en 2006 de Muriel Mayette. C'est officiel, la première femme à occuper ce poste dans l'histoire sainte du vénérable théâtre, vient de décider d'en féminiser le titre. Elle devient donc "Madame l'Administratrice". Il est vrai que "Madame l'Administrateur", cela sonnait bizarrement aux oreilles, tout comme avaient mal résonnées en leurs temps les "Madame le Ministre", "Madame le député" ou "Madame le Maire". On ajoutait alors qu'il fallait dire ainsi puisque telle était la règle... Quelques circulaires et notes ministérielles sur la féminisation des métiers, des fonctions, grades ou titres plus tard, les moeurs se convertissaient.

A la Comédie-Française, que l'Administrateur soit une femme constituait, sinon une révolution du moins une nouveauté qui en réjouissait plus d'un. L'appellation change donc aujourd'hui avec cinq ans de retard. Le Doyen ne suivra pas et ne sera pas "Doyenne" ; Dominique Constanza restera "Madame le Doyen". Plus un titre qu'une fonction, la plus ancienne entrée dans la troupe ne doit pas avoir envie de passer pour la plus vieille du groupe ! Un mélange féminin-masculin, un partage, qu'à son époque Catherine Samie disait aimer beaucoup. Décidément les femmes ont réponse à tout !

François Varlin

■ **Molières, le palmarès.** La cérémonie des Molières a eu lieu le 17 avril à la maison des Arts et de la Culture de Créteil. Après une courte pièce de Victor Haïm (*Jeux de scène*) avec Zabou Breitman et Léa Drucker en lever de rideau et destinée à booster l'audimat (seulement 1.270.000 téléspectateurs),

Laurent Laffitte s'est chargé d'animer la soirée retransmise en direct sur France 2. Deux pièces se sont distinguées : *Le Repas des Fauves* et *Un fil à la patte*. Le premier pour le théâtre privé, le second pour le théâtre public.

Palmarès :

Comédien : Christian Hecq pour *Un fil à la patte*. **Comédienne :** Catherine Hiegel pour *La Mère*. **Comédien dans un second rôle :** Guillaume Gallienne pour *Un fil à la patte*. **Comédienne dans un second rôle :** Bulle Ogier pour *Rêve d'Automne*. **Auteur francophone vivant :**

Joël Pommerat. **Metteur en scène :** Julien Sibre pour *Le repas des fauves*.

Jeune talent féminin : Georgia Scalliet pour *Les Trois sœurs*. **Jeune talent masculin :** Guillaume Marquet pour *Le Dindon*. **Théâtre public :** *Un fil à la patte*.

Théâtre privé : *Le repas des fauves*.

Compagnies : Joël Pommerat. **Pièce comique :** *Thé à la menthe ou t'es citron ?*

Théâtre musical : *Une flûte enchantée*.

Adaptateur/traducteur : *Le repas des fauves*. **Décorateur/scénographe :** *Rêve d'Automne*.

Costumes : *Henri IV*. **Lumières :** *Rêve d'Automne*.



Zabou et Léa Drucker

■ **Danièle Lebrun retourne au Français.** On avait appris la triste nouvelle de la disparition d'Hélène Surgère fin mars à l'âge de 81 ans. Jeune pensionnaire de la Comédie-Française depuis un an, elle avait des projets dont celui de jouer Dame Pluche dans *On ne badine pas avec l'amour* que met en scène Yves Beaunesne au Vieux Colombier. C'est une très grande comédienne qui la remplace : Danièle Lebrun a été réengagée au Français après y avoir joué de 1958 à 1960.

■ **Adieu à Daniel Darès.** Le directeur du Théâtre Antoine, Daniel Darès, aura survécu un peu moins de trois ans à son épouse Hélène Bossis. Il nous a quittés le 22 avril à l'âge de 80 ans des suites d'une embolie pulmonaire. Après une formation de comédien auprès de Charles Dullin et de Robert Manuel, il était devenu producteur puis directeur de salles. Il a ainsi dirigé la Comédie et le Studio des Champs-Élysées de 1983 à 1986, puis le théâtre Antoine avec sa femme Hélène Bossis qui l'avait hérité de sa mère Simone Berriau disparue en 1984.

■ **Marie-France Pisier.** La comédienne Marie-France Pisier a été retrouvée morte dans sa piscine dans le Var la nuit du 24 avril. Elle avait 66 ans. Au théâtre, on l'a vue ces dernières années dans deux pièces montées par Daniel Benoin, *Le Nouveau testament* de Sacha Guitry en 2007 et *A.D.A. L'Argent des autres* de Jerry Sterner en 2009.

■ **Plus de Conseil de la Création Artistique.** Le Conseil de la Création Artistique fondé par Nicolas Sarkozy en 2009 a été dissous sans explication fin avril. Si ce n'est qu'il n'avait qu'une vocation éphémère. Perçu comme une institution concurrente du Ministère de la culture, sa disparition devrait alléger les tensions.



la culture avec
la copie privée

SOCIÉTÉ
DES AUTEURS
ET
COMPOSITEURS
DRAMATIQUES

SACD
11 bis, rue Ballu
75009 Paris
tél. 01 40 23 44 44

www.sacd.fr

Théâtre | Mise en scène |
One man show | Humour |
Musique | Opéra | Danse |
Arts cirque | Arts de la rue |
Cinéma | Télévision |
Animateur | Radio |
Création interactive |

SACD



DERRIÈRE
CHAQUE OEUVRE
IL Y A DES AUTEURS

La SACD accompagne les auteurs
tout au long de leur vie professionnelle
50 000 auteurs lui font confiance.

■ Emmanuel Demarcy-Mota au Festival d'Automne.

Un an et demi après la disparition d'Alain Crombecque, le conseil d'administration du Festival d'Automne s'est choisi un nouveau président en la personne d'Emmanuel Demarcy-Mota, également directeur du Théâtre de la Ville à Paris.

■ Pas de tournée pour Alain Delon.

Le comédien a annoncé qu'il ne ferait pas de tournée internationale avec la pièce d'Eric Assous *Une journée ordinaire* qu'il vient de jouer au théâtre des Bouffes Parisiens. On a évoqué une mésentente avec sa fille Anouchka qui jouait avec lui et pour laquelle il a fait cette pièce...

■ Ils nous ont quittés.

Denise Bonal le 25 avril à 90 ans. Maurice Garrel le 5 juin à 88 ans. Jorge Semprun le 7 juin à 87 ans.

■ Wajdi Mouawad dans la tourmente.

Wajdi Mouawad qui célèbre le courage des héroïnes grecques face aux hommes dans sa dernière création *Des Femmes*, d'après les trois tragédies de Sophocle *Les Trachiniennes*, *Antigone* et *Electre*, a dû revoir sa distribution. Il avait proposé à son ami Bertrand Cantat de composer la musique du chœur avec trois autres musiciens et d'incarner sur scène ce chœur. Le chœur représente dans les tragédies grecques antiques la parole du peuple. Symboliquement, c'est fort. Cependant, ça ne passe pas. On n'oublie pas qu'il a provoqué la mort de sa compagne Marie Trintignant. Et à l'annonce de la présence du chanteur dans la distribution, l'opinion publique, médias en tête, s'est déchaînée. L'Institut de la Culture de Barcelone a déprogrammé la pièce, Jean-Louis Trintignant s'est désengagé du festival d'Avignon (il devait participer au In et au festival Villeneuve en Scène).

Bertrand Cantat a tout de suite fait savoir qu'il ne serait pas dans le casting de la pièce à Avignon par respect pour Jean-Louis Trintignant, ni à Montréal où la pièce doit tourner en mars 2012. En revanche, il sera bien à Cénon, à côté de Bordeaux, au Rocher de Palmer du 28 juin au 2 juillet.

■ Olivier Py de l'Odéon à Avignon.



Olivier Py

En une semaine, du 8 au 15 avril, Olivier Py s'est fait débarquer de l'Odéon et a retrouvé un poste à... Avignon. Sa non reconduction à la tête de l'Odéon par le ministre de la culture Frédéric Mitterrand a déclenché une véritable levée de boucliers de la profession. Il semble que l'"offre" d'Avignon ait été un recours pour maîtriser la polémique. Olivier Py quittera donc ses fonctions de directeur de théâtre en mars 2012 pour prendre celles de directeur du festival en 2013. C'est Luc Bondy qui lui succèdera à l'Odéon.

■ Nominations.

Olivier Atlan à la direction de la Maison de la Culture de Bourges, scène nationale. Bruno de Beaufort à la direction du Centre national des arts de la rue (CNAR) de Poitou-Charentes. Domènec Reixach à la direction générale du Théâtre de l'Archipel à Perpignan.

■ A propos de Mediecos.

Le laboratoire Mediecos (partenaire du journal) ouvre un centre de bien-être et de rajeunissement dans le 11^e arrondissement de Paris, alliant massages, soins, détente et bien être avec une prise en charge par un coach. C'est l'occasion des soins exclusifs tels que Isobot Oxylift™, qui a reçu le Grand Prix Médecine et Innovation 2009 pour son effet repulpant et liftant immédiat et durable. Centre Mediecos : 8 rue Guillaume Bertrand 75011 Paris. Contact Audrey : 06 69 05 45 45 www.mediecos.com

■ Flash codes mode d'emploi

Dans ce numéro de Théâtre magazine, vous trouverez un certain nombre de flash codes ou mobile tags. Il s'agit de codes barres que vous pouvez scanner avec l'appareil photo de votre portable et qui vous renvoient sur internet, si bien sûr vous avez accès à internet depuis votre mobile.

Le plus souvent, ce sont des bandes-annonces des pièces dont nous parlons dans le journal et réalisées par la société Visioscène. Ce sont aussi des liens vers les billetteries des spectacles.

Ce service est totalement gratuit. Il vous suffit juste de télécharger gracieusement l'application ici :

www.flashcode.fr/telecharger/

ou connectez-vous à l'aide de votre mobile sur www.flashcode.fr

ou envoyez par sms TAG au 30130

Pour toute question, n'hésitez pas à envoyer un message à la rédaction redaction@theatral-magazine.com ou à nous appeler au 01 43 27 07 03

Bande Annonce



Site du mag



 **visioscene.com**
les bandes annonces de spectacles



GRACE À  **visioscene**

**PHOTOGRAPHIEZ
CES FLASH CODES ET VISUALISEZ
LA BANDE-ANNONCE !**

“ *Jouer, c'est comme
une vague qui se retire* ”



© QuaiSse / Pasco

Juliette Binoche

Pendant la nuit de la Saint-Jean, en l'absence de son père, Mademoiselle Julie invite à danser son valet devant sa fiancée. Elle se laisse porter par son désir au mépris des convenances et des conséquences. Si elle agit librement à l'instant où elle s'égare, elle sera rattrapée par la réalité d'un monde où les femmes ne choisissent pas et ne déchoient pas. Aujourd'hui, les différences sociales se sont estompées et le désir est devenu roi. Et pourtant, il n'est pas certain que Julie s'en sorte mieux et que sa soumission au désir se transforme en amour. C'est ce qu'explore Frédéric Fisbach en remplaçant la pièce de Strindberg dans un contexte moderne, et en confiant les tourments de Julie à Juliette Binoche. Très présente au cinéma avec cinq films prochainement à l'affiche, on ne l'avait pas vue sur scène depuis sa performance dans *In-I* où elle dansait avec Akram Khan.

Mademoiselle Julie à Avignon

Théâtral magazine : Comment Frédéric Fisbach vous a-t-il proposé de jouer Mademoiselle Julie ?

Juliette Binoche : C'est Matilde (*Matilde Incerti, son attachée de presse, ndr*) qui m'a proposé une rencontre avec les directeurs d'Avignon, Vincent Baudriller et Hortense Archambault, pour parler de projets éventuels. Cela faisait pas mal d'années que je n'avais pas fait de théâtre en France et après l'expérience d'*In-1*, j'avais envie de m'y replonger parce que le rapport avec le public et avec soi-même n'est pas le même qu'au cinéma. Un ou deux mois après, Vincent m'a rappelée pour me parler de *Mademoiselle Julie* que Frédéric Fisbach montait. Je l'avais déjà lue, mais il y a belle lurette. Et en la relisant, j'ai trouvé la pièce fascinante. Alors, on s'est vus avec Frédéric dans un café et il a parlé sans s'arrêter pendant 45 minutes.

De quoi vous a-t-il parlé ?

Je ne sais plus mais il en avait sans doute besoin, peut-être par timidité. Ensuite, il m'a demandé pourquoi je voulais faire du théâtre. Or, je ne veux pas faire du théâtre ; j'ai juste envie d'expériences qui me permettent de rentrer dans l'âme humaine et d'explorer ce que nous sommes, pourquoi nous sommes là, pourquoi nous ne sommes pas là quand nous devrions être là (*rires*). Ça peut s'exprimer par le théâtre, mais aussi par le cinéma, la danse, la peinture. Peu importe. Je crois que cette réponse lui a plu, qu'il a compris que je n'étais pas l'actrice qui voulait faire absolument du théâtre, ou un come-back ou du théâtre après la danse... D'ailleurs, quand on a fait une première lecture avec Nicolas Bouchaud et Bénédicte Cerutti, j'y suis allée sans filet, juste en ayant relu une fois la pièce. Je redoute un peu les metteurs en scène qui font une analyse de texte pendant les répétitions des heures durant. On

peut se poser des questions mais à un moment donné c'est physiquement en la vivant qu'on découvre une pièce. J'avais dit à Frédéric que j'aimerais bien voyager avec lui et pas qu'il me "résolve" le voyage d'avance avec des explications ou des analyses de texte.

Avez-vous vu la mise en scène qu'en a faite Christian Schiaretti ?

Non, mais on a déjeuné ensemble quand il était encore en répétition et il m'en a parlé. En revanche, j'ai vu trois versions filmées, et quelques extraits sur Internet. C'est très grisant de voir que d'autres femmes l'ont déjà joué. Dans un film, on est seul à incarner un personnage, à moins que ce soit un remake mais je n'ai jamais fait de remake. Et de voir que d'autres actrices ont créé ce même personnage, cela établit une sorte de soeurité entre nous très rassurante et en même temps, on n'a pas envie d'ouvrir la boîte de Pandore ; on se dit que si on entre là dedans, est-ce qu'on va oser ? Il y a quand même une descente chez Julie, qui n'est pas une descente vers le bas mais plutôt vers le haut. Elle atteint une neutralité, un nihilisme. Je ne sais pas si on peut vraiment mettre des mots sur ce qu'elle traverse. Dans la pièce on attend tellement d'elle, qu'elle se conforme à une certaine éducation, à une certaine forme de pensée, elle en vient à vouloir être la dernière. Comme si ça la libérait de son rôle d'aristocrate de la maison.

En même temps, elle utilise un peu son statut pour séduire Jean.

Elle est complètement déchaînée. Mais elle souffre d'une profonde solitude et elle essaye de trouver quelqu'un qui pourrait la guérir un peu. Elle s'accroche à Jean parce qu'elle ne peut plus s'accrocher à ses espoirs. Et ça se déclenche à ce moment-là, parce que ses fiançailles ont été rompues et parce que c'est la

J'avais dit à Frédéric que j'aimerais bien voyager avec lui et pas qu'il me "résolve" le voyage d'avance avec des explications ou des analyses de texte.

nuit de la Saint-Jean, la nuit où tout est permis, où les rangs se confondent et où on a le droit de dire ce qu'on veut à qui on veut. Et lui, il se retrouve complètement coincé et il est aussi perdant à la fin. Ce sont deux êtres qui se confrontent à leurs ambitions, à leurs besoins, à leurs conditions, à leurs éducations. Parce que c'est aussi une crise qui rend compte des différences sociales.

Et de la condition de la femme.

Oui et c'est très contradictoire. Elle dit que sa mère l'a éduquée en enfant de la nature et plus tard que c'est son père qui l'a élevée dans le mépris de son propre sexe. Les pensées et les sensations évoluent dans la pièce. Et puis, on dit autre chose quand on est fatigué, quand on a bu, quand on a envie de danser et qu'on est éveillé, quand on a ses règles, ou quand on a peur du père qui revient. La pièce touche à l'infini, comme certains livres, dont on ne voit jamais le fond. On ne peut pas l'enfermer dans une seule analyse. Ça dépend comment on a envie de voir les choses. C'est une pièce extrêmement moderne. Et Julie me fait penser à George Sand : ce sont des femmes qui ont envie de remettre en question une éducation, une façon de penser. A force de vivre une vie assez formatée, elles sont obligées de chavirer les limites pour savoir qui elles sont. C'est pour ça que la relation entre Jean et Julie est extrêmement violente.

Comment ça se travaille ?

On a lu la pièce sans l'apprendre, juste en la laissant courir en soi. Au départ,

on s'accroche à ce qu'on sait faire et au fur et à mesure du temps, avec de l'écoute, il faut accorder ses violons, parce qu'on a tous une façon spéciale de jouer, d'écouter. Quelque chose naîtra du mélange des genres. Et la pièce, je vais la découvrir au fur et à mesure des répétitions. On a un mois de répétitions maintenant... Je trouve ça un petit peu trop court, j'aurais voulu avoir un mois supplémentaire parce que la pièce est longue, ardue, et demande à descendre en soi.

Le fait d'avoir dansé avant va vous aider...

Oui. C'était éprouvant et je me suis vraiment jetée dans la fosse sans filet. Quand on ose des expériences pareilles, cela donne une sorte de liberté, la peur ne fait plus peur.

Qu'est ce qu'il faudrait retenir de *Mademoiselle Julie* ?

Pour moi, c'est une pièce philosophique sur l'être. Et le théâtre nous permet de vivre cette expérience physiquement pas seulement intellectuellement. Ça doit passer par le corps aussi. C'est pour ça qu'on va voir un acteur, qu'on va entendre sa voix, qu'on a envie de le palper. Je pense que les acteurs sont un peu des philosophes incarnés : on cherche sans arrêt le sens et on se sert de tout ce qu'on a dans le corps pour...

... éveiller les consciences ?

En tout cas pour les bousculer, les secouer, oui, les éveiller si on a un peu de chance.

Vous voulez changer le monde ?

(Rires) C'est ma participation au monde. Mais le monde me change *(rires)* plus que je ne le change. Il y a une envie en tout cas de partager, et j'ose le dire, un don de soi. Ça peut surprendre certains, parce qu'on pense que les acteurs prennent plus qu'ils ne donnent, mais ce n'est pas vrai. Il y a quand même l'idée parfois



© Aurisise / Pasco

d'un sacrifice. On se met dans tous ses états pour réveiller les autres *(rires)*. Physiquement ça coûte et on organise sa vie en fonction de ça aussi. En tout cas, moi je ne sors pas indemne des expériences d'actrice que j'ai.

Est-ce que c'est la vraie vie ?

(Rires) C'est une expression de la vraie vie. Dans la vie, on est incarné mais aussi dans des circonstances d'acteurs : quand on recrée la vie sur un plateau de cinéma, de théâtre, ou de danse, on éprouve les choses comme elles nous éprouvent. Une idée, une sensation, une vision, un sentiment doivent nous traverser. On doit laisser la place. En tout cas, on se sert de soi, de qui on est, de sa propre matière pour recréer la vie. C'est notre capacité à percevoir et à faire place qui fait un acteur et sa qualité. Pour parler de vraie vie, il faut qu'il y

ait un lien entre le corps et l'esprit.

Cela signifie qu'il faut que ce soit en accord avec ce que vous défendez ?

Je ne sais pas si je peux dire que c'est ce que je défends parce que c'est mon corps qui le dit. Il a son propre rythme, sa propre vérité et c'est pour ça que lorsqu'un metteur en scène dit : "*et si on faisait ça, et si, et si...*" je réponds : "*oui essayons pour voir*". Parce que ce n'est pas une décision intellectuelle. Ça ne veut pas dire que quand on passe par le corps, on ne réfléchit pas, mais c'est dans l'action qu'apparaît une forme de vérité. On peut concevoir des choses par intuition mais cette intuition doit être vérifiée physiquement.

Vous avez des limites ?

Évidemment que j'ai des limites.

Que vous essayez de repousser ?

C'est dans l'acceptation, et pas dans le repoussement, que les choses

changent. Ce sont nos résistances qui font qu'on a des limites. Pour moi en tout cas, c'est en acceptant d'être nulle que je peux faire mieux. C'est comme la vague qui se retire pour pouvoir venir peut-être de plus loin. Mais si on ne se retire pas, il n'y a pas de mouvement possible. Et lorsqu'on joue avec d'autres partenaires, ce ne sont que des vagues qui se retirent et qui viennent l'une avec l'autre. Quand il y a deux vagues qui viennent ensemble, cela provoque un conflit. Quand il y a deux vagues qui

Le monde me change plus que je ne le change. Il y a une envie en tout cas de partager, et j'ose le dire, un don de soi.

se retirent, cela peut être la possibilité d'un sentiment nouveau. A la fin, Julie se retrouve seule et assume. C'est en cela que je disais qu'elle s'élevait. Ce n'est pas pour rien d'ailleurs que la pièce est construite avec trois personnages : s'il n'y en avait pas eu trois, il n'y en aurait pas eu deux peut-être.

Vous dessinez aussi.

Par moments.

Où est la création, dans le dessin, dans l'interprétation ?

C'est la même chose. On part d'un rien, d'une question sans réponse. Si on intellectualise déjà ce qu'on va jouer, on est foutu. L'idée c'est de ne pas savoir ce qui va se passer et de le découvrir au fur et à mesure. Et ça c'est tout l'art de recevoir. Parce qu'un acteur est connecté à d'autres pans de lui-même qui lui permettent de s'exprimer différemment.

C'est une nécessité ?

Les *pourquoi*, je ne peux pas y répondre. J'ai des parents qui viennent du théâtre et tôt dans l'adolescence, j'ai suivi des cours. Ça s'est imposé comme une évidence à 17 ans quand j'ai monté *Le roi se meurt* de Ionesco. On n'a joué qu'une seule fois mais je savais que c'était ça. Je ne savais pas comment, si j'allais être actrice, metteur en scène, ou décoratrice, mais je savais que c'était dans ce milieu de création et à plusieurs parce qu'il y a l'idée de s'oublier à travers une oeuvre et une vision communes. Mais aussi parce qu'en tant que spectatrice j'ai vécu des bonheurs des joies qui m'ont tellement bouleversée qu'à 14 ans, je le pressentais déjà. C'était *Ubu*

roi mis en scène par Peter Brook, *Arlequin serviteur de deux maîtres* par Giorgio Strehler, *Gevrey-Chambertin* de Pierre Pradinas... Et reconnaître son chemin à 17 ans, ou savoir quoi faire dans cette vie, je considère que c'est une chance. Mais en même temps, j'étais à l'écoute parce que je savais que je devais inventer ma vie. Ça donne une force parce qu'on n'a plus peur. Enfin, la peur est comprise dans le prix (*rires*).

Vous avez peur ?

Évidemment que j'ai des peurs mais elles me sont nécessaires pour me transformer, pour avancer. Pour l'acteur, les émotions sont comme des gammes de piano. C'est l'intuition qui nous guide vraiment, plus que le metteur en scène.

Vous avez un rêve ?

(*Rires*) C'est justement de le réaliser.

Chaque fois, c'est le pas de plus, l'oeuvre de plus qui vous y conduit ?

Anticiper sur ce qui pourrait se passer, c'est très dangereux. D'être dans le présent, c'est déjà un travail énorme.

C'est le travail de l'acteur.

Le travail ou plutôt l'art de l'acteur mais aussi de l'être humain, parce qu'on est souvent dans des flous, des pensées, soit en arrière soit en avant, mais rarement dans le présent. Le rêve pour moi, ce serait d'être absolument présente. C'est ce qui nous fait dépasser complètement le temps et même toute ambition.

Propos recueillis par Hélène Chevrier

Mademoiselle Julie, d'August Strindberg, mise en scène de Frédéric Fisbach, avec Juliette Binoche, Nicolas Bouchaud, Bénédicte Cerutti et un chœur composé d'une quinzaine d'amateurs d'Avignon Gymnase Aubanel, 14, rue Palapharnerie 84000 Avignon, du 8 au 26/7, 04 90 14 14 14 Reprise à l'Odéon, du 18/5 au 24/6/2012

Repères artistiques

THEATRE et DANSE

1984 *Henri IV*, de Pirandello, tournée avec Jacques Mauclair
1985 *L'argent de Dieu*, de Dodane, Point-Virgule
1988 *La Mouette*, d'Anton Tchekhov, mise en scène A Konchalovsky, Odéon
1997 *Naked*, de Luigi Pirandello, mise en scène Jonathan Kent, Théâtre Almeida Londres
2001 *Betrayal* d'Harold Pinter, mise en scène David Leveaux, Théâtre Roundabout New York
2008 *In I*, créé et dansé avec Akram Khan, Théâtre de la Ville, puis tournée mondiale de 2 ans et reprise à Marigny

CINEMA

1985 *Rendez-vous*, de André Téchiné
1986 *Mauvais Sang*, de Leos Carax
1988 *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, de Philip Kaufman
1991 *Les Amants du Pont-Neuf*, de Leos Carax
1993 *Trois Couleurs : Bleu*, de Krzysztof Kieślowski

(*César de la meilleure actrice*, *Coupe Volpi de la meilleure interprétation*)
1995 *Le Hussard sur le toit*, de JP Rappeneau
1996 *Le Patient anglais*, de Anthony Minghella (Oscar de la meilleure actrice dans un second rôle, *Ours d'argent de la meilleure actrice*)
1999 *Les Enfants du Siècle*, de Diane Kurys
2000 *Code inconnu*, de Michael Haneke
2000 *La Veuve de Saint-Pierre*, de Patrice Leconte
2000 *Le Chocolat*, de Lasse Hallström
2005 *Caché*, de M Haneke
2006 *Quelques jours en septembre*, de Santiago Amigorena
2007 *Le Voyage du ballon rouge*, de Hou Hsiao-Hsien
2008 *L'Heure d'été*, d'Olivier Assayas
2008 *Désengagement*, d'Amos Gitai
2008 *Paris*, de Cédric Klapisch
2010 *Copie conforme*, d'Abbas Kiarostami (Prix d'interprétation à Cannes)



© Muriel Huster

Don Juan en tournée

Francis Huster

Au lieu des Tréteaux de France dont il devait prendre la direction, il a préféré constituer une troupe : la Troupe de France. Quatorze comédiens vont sillonner sous sa houlette la France et au-delà de ses frontières pour défendre une certaine idée du théâtre directement héritée de Jean-Louis Barrault et de Louis Juvet. Les Bleus du théâtre, comme les surnomme Francis Huster, feront leurs débuts cet été dans une dizaine de festivals avec deux pièces : *Don Juan* de Molière (avec un "n" comme Jean Vilar l'avait montée) et *Louis Juvet la passion du patron*, un impromptu spécialement créé pour le 60e anniversaire de la mort de Louis Juvet.

Théâtre magazine : Que sera la Troupe de France ?

Francis Huster : C'est une troupe subventionnée par le ministère de la Culture, mais de façon très humble de manière à monter les deux spectacles. Pour l'instant, les acteurs sont engagés aux cachets et au bout de trois ans, si on a prouvé qu'on était au niveau artistique où on entend être, ils auront un engagement à l'année. Au départ, mon projet était d'associer la troupe aux Tréteaux de France mais comme c'était impossible, je prends la route avec elle. Et j'ai voulu qu'elle puisse défendre une certaine idée du théâtre français et l'exporter. Il fallait pour cette troupe un esprit et une ambition artistiques. L'esprit c'est qu'elle soit à l'image de cette génération de comédiens qui peuvent devenir des stars du jour au lendemain, atteindre des cachets énormes, décrocher des Oscars, des Césars... Donc, il faut une certaine liberté qui permette aux acteurs d'aller jouer ailleurs. Comme dans les clubs de foot. C'est pour ça que ça s'appelle la Troupe de France, ce sont les bleus du théâtre. Nous sommes d'ailleurs partenaires avec le monde du football.

La deuxième chose, c'est l'artistique. Il faut que le style de jeu des comédiens de la troupe ne soit pas le même que celui des acteurs britanniques de la Royale Shakespeare, que des acteurs italiens, ou des acteurs allemands. On va monter *Don Juan* comme on ne l'a pas présenté depuis 50 ans en espérant que ce soit artistiquement une surprise énorme. Comme *La peste*, *Le Cid* ou *Richard de Gloucester* que j'ai montés et qui ont été des expériences très copiées. Je vais remettre les pendules à l'heure. J'espère qu'on en retiendra une autre idée de Molière que celle d'un pitre en costumes et perruque et d'un acteur ronflant et pérorant sur scène avec un ton insupportable. Le moment est venu de montrer autre chose que le

“ Don Juan me permettra de montrer qui je suis ”

monde irréel que des metteurs en scène ont inventé depuis 30 ans. Ou bien j'arrêtera là.

Comment avez-vous composé la troupe ?

J'avais deux possibilités de distribution. Des vedettes ou des inconnus. J'ai choisi la deuxième. J'ai pris onze comédiens inconnus sur auditions. Certains sont élèves chez Florent, d'autres chez Jean-Laurent Cochet. J'ai vu à peu près 500 personnes. Je voulais une troupe qui représente toutes les couches sociales françaises, toutes les races, toutes les religions, toutes les couleurs parce que ça me semble très important de donner cette image-là de Molière. Et j'ai demandé à Francis Perrin de jouer Sganarelle. Je pensais ne pas jouer Don Juan moi-même puisque j'avais l'idée de confier le rôle à Alain Delon et Sganarelle à Daniel Prévost. Comme Alain Delon devait faire une tournée avec sa fille, j'ai renoncé. Mais si ce n'était pas lui, il fallait quelqu'un d'autre de connu. Donc, j'ai décidé de le jouer et j'ai choisi un Sganarelle qui me correspond : Francis Perrin.

J'espère qu'il va trouver là le plus grand rôle de sa carrière.

Sur l'affiche, on lit "une comédie en cinq actes de Jean-Baptiste Poquelin". Pourquoi ?

Parce qu'il y a une grande différence entre Poquelin et Molière. Molière c'est l'acteur comme Charlot, et Poquelin le metteur en scène comme Charlie Chaplin. J'explique dans *Louis Juvet la passion du patron*, qui est un impromptu où la Troupe de France se réunit après la représentation de *Don Juan*, que Jean-Baptiste Poquelin règle ses comptes avec Molière. Sganarelle oblige Jean-Baptiste Poquelin à lui écrire des pitreries pour qu'il y ait du monde dans la salle. Et de temps en temps Poquelin se venge en écrivant ses vraies pièces, *Tartuffe*, *Don Juan*, *le Misanthrope*. Qui sont des échecs. Il est obligé de se faire remplacer par Baron au bout de neuf représentations du *Misanthrope*, d'abandonner *Don Juan* au bout de sept. Je connais bien la pièce pour avoir joué les deux rôles, Don Juan à la Comédie-Française dans la mise en scène de Jean-Luc Boutté et Sganarelle au Rond-Point dans ma mise en scène. A mes yeux, c'est la plus shakespearienne de toutes les pièces de Molière. C'est une oeuvre hitchcockienne, bourrée de coups de théâtre, sans erreur de construction, avec des rôles exceptionnels petits ou grands. C'est un chef-d'oeuvre absolu qui bouleverse la règle de cet imbécile de Richelieu qui a tué le théâtre en imposant (en 1630, ndlr) les trois unités de lieu, de temps et d'action. Des règles qui obligent Horace à aller assassiner en coulisses sa soeur, qui ne permettaient ni de s'embrasser, ni de tuer sur une scène de théâtre. Depuis 30 ans, on me voit comme le professeur du Cours Florent, passionné de théâtre, qui va dans les émissions de télé pour donner des leçons à tout le monde et refaire le monde. Et en même temps

Depuis 30 ans, on me voit comme le professeur du Cours Florent, passionné de théâtre, qui va dans les émissions de télé pour donner des leçons à tout le monde et refaire le monde.

comme une espèce de successeur romantique de Gérard Philipe, le héros des sagas *Terre Indigo*, *Zodiaque*, *Jean Moulin*. Mais ces deux images là n'ont absolument rien à voir avec ce que je veux faire. Souvenez-vous de Marlon Brando, la plus grande star mondiale qui disparaît d'Hollywood ; il réapparaît pour interpréter Don Corleone et réussit la plus grande interprétation du cinéma. Il compose un personnage et l'élève au niveau de Shakespeare. Et ce qui reste du vrai Brando c'est *Le Parrain*. Je me trouve exactement dans le même cas de conscience, je pense que ce *Don Juan* là me permettra de montrer qui je suis ou alors j'aurais laissé passer ma chance.

Vous êtes inquiet ?

Ni rassuré ni inquiet. Ça paraît impossible de réussir et c'est pour ça que je vais peut-être réussir. C'est comme des Jeux Olympiques. Je vais tout faire pour qu'on soit là. Et si je réussis, après Molière, il y aura la révolution Racine.

Propos recueillis par HC

Repères artistiques

THEATRE

Rôles

1973 *Les Caprices de Marianne*, de Musset, mise en scène JL Cochet
1976 *Lorenzaccio*, de Musset, mise en scène Franco Zeffirelli
1977 *Le Cid*, de Corneille, mise en scène T Hands
Mises en scène
1985 *Le Cid*, de Corneille
1987 *Dom Juan*, de Molière
1989 *Lorenzaccio*, de Musset
1989 *La Peste d'après Albert Camus*
2005 *Mémoires d'un tri-cheur*, de Sacha Guitry

2009 *César*, Fanny Marius, d'après Pagnol

CINEMA

Rôles

1972 *Faustine et le bel été*, de Nina Companeez
1981 *Qu'est-ce qui fait courir David ?*, de Elie Chouraqui
1984 *La Femme publique*, de A Żutawski
1984 *L'Amour braqué*, de Andrzej Żutawski
1998 *Le Dîner de cons*, de Francis Veber
Films
1986 *On a volé Charlie Spencer !*
2009 *Un homme et son chien*

Don Juan de Molière, mise en scène de Francis Huster, avec Francis Huster, Francis Perrin et la Troupe de France
Festivals : Anjou (17 et 18/6), Carcassonne (25/6), Les jeux de Sarlat (24/7), Sisteron (29/7), Chambéry (2/7), Salon de Provence (9/7), Fréjus (19/7), Fontenay-le-Comte, Carqueiranne (8, 9/8)
Louis Juvet la passion du patron de et par Francis Huster et la Troupe de France
Festivals : Carcassonne (26/6), Carqueiranne (11/8)



Madame Butterfly Opéra en plein air

Christophe Malavoy

L'aventure des opéras en plein air reprend avec l'été. Cette année, c'est Christophe Malavoy qui met en scène *Madame Butterfly* de Puccini, l'histoire d'une jeune geisha mariée à un officier américain qui la quittera, la trahira et ne reviendra que pour lui prendre leur enfant. Si c'est son premier opéra, ce n'est pas sa première mise en scène : on lui doit au théâtre notamment le très beau *Gary/Ajar* et quelques réalisations comme *La ville dont le prince est un enfant*. Pour *Madame Butterfly*, il va essayer d'entraîner le public dans le rêve de cette jeune fille.

Théâtre magazine : Comment se passe cette nouvelle aventure ?

Christophe Malavoy : Je trouve ça passionnant parce que la musique a toujours accompagné ma vie. Je l'ai pratiquée en jouant du violoncelle et du piano et j'ai toujours pensé que l'écriture était musicale. Dans le jeu, il y a une question de rythme, de pauses, de silences, proches de la musique, de la justesse. Et puis, je me retrouve au cœur du spectacle dans sa démesure ; c'est un plateau immense, avec 35 personnes sur scène, 50 instruments, un orchestre. C'est comme de se retrouver devant une falaise qu'on n'a jamais escaladée.

Avez-vous choisi l'opéra ?

Non. Christian Duval, le directeur des opéras en plein air, me l'a proposé. Je connaissais un peu l'oeuvre de Puccini pour avoir vu *La Bohème*, *Madame Butterfly* et *Tosca*. Et cela me tentait depuis plusieurs années puisque je suis davantage tourné vers la mise en scène au théâtre et au cinéma. Je me suis entouré de scénographes et de gens avec qui j'ai déjà travaillé, et j'essaie de suggérer, d'aider, de mettre les chanteurs en valeur dans un espace qui les empêche en même temps de surjouer.

Quelle est la marge de manoeuvre d'un metteur en scène sur un opéra ?

Souvent les livrets ne sont pas des prouesses narratives. Mais comme ils sont chantés, ça passe. Les didascalies de Puccini laissent une grande part à l'invention. Il faut créer l'espace et le visuel pour raconter une histoire que j'imagine comme un grand rêve tout à coup brisé. J'essaie de me rapprocher de cette phrase de Virginia Woolf, "*la vie est un rêve, c'est le réveil qui tue*", qui peut se rapprocher du destin de *Madame Butterfly*. Elle est dans un rêve, elle attend Pinkerton, cet officier de marine, en voulant croire que la vie n'est que bonté et douceur. C'est l'histoire d'un amour trahi. Je ne connais

Au service de l'émotion

pas le Japon, mais depuis ma tendre enfance, j'ai fait beaucoup de judo et de taekwondo. Et j'apprécie cette mentalité du respect de l'autre et de la dignité. Quand on est trahi, on choisit plutôt la mort dans la dignité plutôt que la vie dans l'indignité. Et à la fin, elle se met en scène. Les hommes se perforaient le ventre avec un sabre et les femmes se tranchaient la jugulaire et elles se liaient les jambes pour ne pas s'avachir. Ce sont des traditions très enracinées depuis des siècles et qu'on retrouve dans le Japon d'aujourd'hui. Regardez Fukushima. On voit des gens qui s'excusent. Vous imaginez des ministres ou des PDG qui s'excuseraient devant nous aujourd'hui, en reconnaissant qu'ils ont failli ? Au contraire, notre société est bâtie sur le mépris et le mensonge. Et dans

Madame Butterfly, l'officier de marine représente la société de consommation, de brutalité, de mépris qui se sert.

On a l'impression que vous avez complètement ramené ce spectacle à vous.

L'idée de jouer en plein air, c'est aussi une manière de démocratiser l'opéra et j'essaie de faire quelque chose de beau et sensuel. Je ne suis pas là pour expliquer, mais pour me mettre au service de l'émotion. Je vais me rapprocher des dessins japonais, du trait, de l'épure qui donnent une noblesse, une finesse. Il y aura des projections de dessins que j'ai faits moi-même, des choses pour varier les décors... La contrainte, c'est l'extérieur. Il n'y a pas de cintres, on a un magnifique plateau, mais sans dégagement. Donc, on va créer de la magie, des choses qui bougent toutes seules, des petites ruses de mise en scène.

Est-ce que l'art permet de vivre dans un rêve ?

Je pense qu'il permet de s'échapper de la réalité pour se rapprocher de choses qui sont un peu plus belles et qui nous réconcilient au fond avec la nature humaine, qui est faite de poésie. Céline était convaincu que les hommes étaient rongés de vanité. Le monde est laid mais l'art permet de lutter contre les contraintes et d'éveiller les gens. J'essaie de m'engager et pas avec des sujets toujours commerciaux. Le théâtre n'est que magie. La convention, c'est d'accepter. C'est pour ça qu'on n'a pas besoin forcément de décors, de choses très lourdes et très réalistes. Ce que Peter Brook a bien compris en faisant un théâtre dépouillé. Alors que notre télévision nous mâche tout, rétrécit, explique, rabâche, le théâtre sollicite notre imagination avec peu de choses. On fait resurgir ce qu'il y a d'enfantin en nous. On passe son temps à remonter le courant, à regretter, à essayer de rattraper

Le monde est laid mais l'art permet de lutter contre les contraintes et d'éveiller les gens. J'essaie de m'engager et pas avec des sujets toujours commerciaux.

l'enfant qu'on était. Comme *Madame Butterfly*, qui veut rester dans sa bulle.

Quels sont vos autres projets ?

Je sors bientôt un livre sur Céline que je replace aujourd'hui. Personne n'oserait être ce qu'il a été. Il faut accepter d'aller en tôle, d'être honni de tout le monde, volé, pillé. Il a accepté d'être lui-même. Il a mis sa peau sur la table.

Vous aimeriez être comme ça ?

J'en suis assez proche. Il arrive à faire passer des sensations sans s'adresser forcément à l'intellect. Il fait vibrer. C'est de cette manière qu'on écoute une musique. On ne va pas intellectualiser. Elle nous élève, nous transforme, nous émeut et tout à coup, on se sent différent. Ce livre, c'est un dialogue, un peu comme le dialogue entre Platon et Socrate ; là, c'est Céline et Christophe Malavoy.

Propos recueillis par HC

Madame Butterfly, Opéra de Puccini en plein air, mise en scène de Christophe Malavoy, direction musicale de Jacques Blanc et Debora Waldman
10 et 11/6, Château du Ch de Bataille Evreux
16, 17 et 18/6, Château de Vincennes
24 et 25/6, Mont-Saint-Michel
1er et 2/7, Château de Fontainebleau
7/7, Cité de Carcassonne
15 et 16/7, Cloître de l'Evêché de Luçon
2 et 3/9, Château de Haroué / Nancy
7 au 11/9, Cour d'honneur de l'Hôtel des Invalides
16 et 17/9, Château de Chantilly
0 892 707 920, www.operaenpleinair.com

Repères artistiques

THEATRE

1975 *Dommage qu'elle soit une putain*, de John Ford, mise en scène Stuart Seide
1976 *Mesure pour mesure*, de Shakespeare mise en scène S Seide
1989 *D'Artagnan*, d'après Alexandre Dumas, mise en scène Jérôme Savary
1994 *La Ville dont le prince est un enfant*, de Henry de Montherlant, mise en scène Pierre Boutron
2007 *Gary/Ajar*, d'André Asséo, mise en scène Christophe Malavoy
1986 *La Femme de ma vie*, de Régis Wargnier
1987 *Le Cri du hibou*, de Claude Chabrol
1987 *De guerre lasse*, de Robert Enrico
1991 *Madame Bovary*, de Claude Chabrol
1997 *La Ville dont le prince est un enfant* (Téléfilm)
2004 *Ceux qui aiment ne meurent jamais* (Téléfilm)
2007 *Zone libre*

LIVRES

1993 *D'étoiles et d'exils*,
1996 *Parmi tant d'autres*,
Prix du Livre de l'Eté - Metz 97
1997 *J'étais enfant pendant la guerre*
1999 *La Brûlure du jour*,
2001 *A hauteur d'homme*
de Michel Deville

CINEMA

Rôles

1982 *La Balance*, de Bob Swaim
1984 *Pétil en la demeure*, de Michel Deville



Fous dans la forêt à la Maison de la Poésie

Cécile Garcia-Fogel

Ce n'est pas la première fois qu'elle prend les choses en main. Cécile Garcia-Fogel aime Shakespeare et le chant. Elle a déjà mis en scène *Le marchand de Venise* et *Le roi errant* et mis en musique des fragments chantés de *Phèdre*. On l'a aussi vue chanter du Nougaro sous l'oeil de Christophe Rauck. La voici combinant ses deux amours avec *Fous dans la Forêt*, une proposition de spectacle à partir de personnages de *La Nuit des rois* et de *Comme il vous plaira*.

Photographiez ce flashcode pour voir la bande-annonce de *Fous dans la forêt*

Bande Annonce

Se cacher derrière des textes

Théâtral magazine : Comment avez-vous conçu le spectacle ?

Cécile Garcia-Fogel : Je me suis beaucoup servie de Jacques le mélancolique et de Rosalinde dans *Comme il vous plaira* et des fous de Shakespeare. Il y a deux personnages, une reine shakespearienne et son fou, qui se retrouvent exilés dans la forêt et qui vont échanger sur l'existence et la nature. Et leur situation va évoluer de manière assez abstraite. J'ai cherché longtemps une narration et comment mettre dedans des sonnets et des ballades que Shakespeare utilisait pour ses pièces. On ne chante que les balades, pas la prose. On chante les balades en anglais et on joue la prose en français. Donc j'ai demandé à un guitariste, Pierrick Hardy, de composer les musiques des sonnets, les autres morceaux sont de John Dowland.

Qu'est-ce qu'apporte le chant ?

De l'émotion c'est sûr. Ce qui est assez fascinant dans la musique baroque, c'est que c'est un répertoire qui se parlait et se chantait à peine ; on était plutôt dans un rapport parlé chanté. Et ça m'intéressait d'être à la lisière du son et de la pensée. Quand je lis un texte, j'entends le son. Sinon, j'aurais un peu de mal à jouer. Comme les acteurs ont un rapport au sens, le texte sort. On prend par exemple une phrase de Shakespeare et le sens va varier en fonction de la manière dont on va la structurer. Et avec le compositeur, on a travaillé sur la dramaturgie, le sens. Je lui racontais comment je voyais le poème.

C'est important pour vous de mettre en scène ?

De temps en temps. Je suis assez pudique et j'aime me cacher derrière

des textes, qu'il y ait un esprit. J'aimerais faire travailler des anciens élèves que j'adore comme Clotilde Hesme ou Grégory Gadebois. Mais j'adorerais aussi bosser avec des chorégraphes. Ils questionnent la société avec le corps et se servent de la musique pour compléter.

Vous cherchez beaucoup ?

Ce que je fais est assez simple et esthétiquement ce n'est pas révolutionnaire. Je n'essaie pas de faire ce qui n'a pas été fait, je ne sais même pas le définir. Ce que j'aime, c'est pouvoir tout abandonner et changer de direction. J'aime bien me faire peur.

Pourquoi avoir fait du théâtre ?

Pour les textes. Je n'ai pas le bac, j'ai tout plaqué à 17 ans. Je voulais être ingénieur agronome et travailler sur la maîtrise de l'eau. Mais ce sont des textes qui m'ont entraînée vers le théâtre. Quand j'ai vu Sophocle, je ne pouvais plus m'en passer. J'avais l'impression que ça calmait mes angoisses existentielles. Peut-être que le plateau est le seul endroit où j'oublie que je vais mourir. Souvent je démarre les rôles dans le noir, en me cachant, je n'arrive pas à affronter les rôles de face. Nougaro dit qu'on n'est pas là pour se montrer, mais pour se donner et je trouve ça beau. On n'a rien à vendre. Chaque répétition est vitale.

Propos recueillis par HC

Fous dans la forêt, textes de Shakespeare, chansons et sonnets de Shakespeare, Dowland, conception de Cécile Garcia Fogel, avec Cécile Garcia Fogel, Thierry Peala et Pierrick Hardy.

Maison de la Poésie, Passage Molière, 157 rue Saint-Martin 75003 Paris, du 8 au 26/6, 01 44 54 53 00



© Bruno Perroud

Autour de la folie au Lucernaire

Arnaud Denis

Arnaud Denis a créé sa compagnie il y a six ans. Depuis, il fait son chemin lentement, mais sûrement. Chacune de ses mises en scène, que ce soit *Les Fourberies de Scapin*, *Les Revenants*, *L'ingénu*, *Ce qui arrive et ce qu'on attend* ou *Les Femmes savantes*, est saluée par la critique et séduit le public, fidèle à ce jeune homme de 26 ans, surdoué et élégant. Il projette d'ailleurs de monter en 2012 une pièce qu'il a écrite. Mais cet été, il choisit de se ressourcer seul en scène avec un oratorio de textes sur la folie.

Le théâtre pour religion

Théâtral magazine : Pourquoi ce seul en scène ?

Arnaud Denis : Cela fait six ans que j'enchaîne les projets avec des distributions nombreuses, j'ai besoin de faire un peu le vide et de me ménager une petite aire de repos. Quand je ne sais plus quelle pièce monter, je reprends ce spectacle que j'avais déjà joué il y a quelques années fait de textes d'auteurs classiques et plus ou moins contemporains.

Depuis sa création le spectacle a-t-il évolué ?

J'ai continué à le réaménager. Je voulais faire un thriller psychologique comme on en voit au cinéma, que ce soit une lente descente aux enfers. Le premier texte est de Maupassant : il parle à son médecin et je m'adresse à une chaise vide. C'est une angoisse très rationnelle qui bascule dans une espèce de crise de paranoïa et on arrive chez Flaubert et cette paranoïa se mue en pulsions meurtrières avant de basculer vers l'absurde avec Michaux et Karl Valentin, puis vers le comique et à la fin vers le monstrueux avec Lautréamont.

En tant qu'artiste, la folie vous parle ?

Oui beaucoup. Je pense qu'on est tous cousin de la folie et c'est la part de l'humanité qui nous échappe le plus. A partir de quand est-ce qu'on bascule dans ce qu'on appelle la folie : une bizarrerie, une excentricité ? Quand on ne ressemble pas à la majorité ? La folie est anti-démocratique. En même temps, c'est un oratorio, il y a quand même une certaine élégance ; je ne descends pas dans le caniveau. Curieusement le fait de jouer la folie empêche de trop l'atteindre. Ce n'est pas un personnage que je joue, mais une implication

intime de ma personne à travers des états différents que sollicitent les textes. En tant qu'interprète, on est libre de la frôler et c'est ça qui est délicieux. Avec ce spectacle, j'ai l'impression de bouleverser un peu mes limites. Je suis plutôt intellectuel et je dois travailler sur l'animalité, ce que possède Arestrup. Si j'avais son talent, je me rapprocherais peut-être plus de ce que fait André Dussollier. Je sentais que j'en avais besoin à ce moment-là et le seul en scène permet de travailler vraiment la chair du texte et de crever un plafond dans l'émotion et le rire. Et puis, c'est un parcours libre, et d'un soir à l'autre, les accès de violence ne sont pas toujours aux mêmes endroits. Je me ménage un espace de vide. Et quand le public est là, je me lance dans l'arène.

L'esthétique vous préoccupe-t-elle ?

Beaucoup. Même quand je traite de la folie. On ne peut pas le faire n'importe comment, on ne peut pas être dans la fange. Il faut qu'il y ait une élégance textuelle, visuelle. Il faut pouvoir déceler dans les sujets qui nous mettent le moins à l'aise ce qu'ils peuvent comporter de sublime. Il faut trouver une esthétique, une élégance, une façon de les délivrer, de les porter au public qui ne soit pas anodine ou vulgaire. Comme je consacre toute ma vie à ça, je ne veux pas le faire d'une façon qui serait accessoire. Je suis athée et ma religion c'est le théâtre.

Propos recueillis par HC

Autour de la folie, textes de Maupassant, Flaubert, Michaux, Lautréamont, Shakespeare, Karl Valentin, Francis Blanche... Lucernaire, 53 rue Notre Dame des Champs 75006 Paris, du 27/7 au 16/10, 01 45 44 57 34



© Théâtre magazine

Mer à l'Atelier

Léa Drucker

Après *Blanc d'Emmanuelle Marie*, *Blackbird* de David Harrower, *L'Amant* de Pinter, on retrouve Léa Drucker dans une pièce intimiste, à deux personnages. Elle nous fait découvrir, avec Gilles Cohen, *Mer* de Tino Caspanello, un auteur italien, originaire de Messine en Sicile et encore inconnu en France. Dans cette pièce, mise en scène au Théâtre de l'Atelier par Jean-Louis Benoit, il est question d'un couple a priori banal et qui, pourtant, a son mystère.

Une très belle scène d'amour

Théâtre magazine : Tino Caspanello n'a encore jamais été joué en France. Comment avez-vous découvert sa pièce ?

Léa Drucker : C'est Gilles Cohen qui me l'a fait découvrir. On avait tourné ensemble dans *Pauline et François*, un film de Renaud Fely. Gilles y était mon mari. Il est venu me voir jouer *L'Amant* au Petit Marigny. C'est à cette occasion qu'il m'a donné à lire la pièce de Tino Caspanello. Cela m'a plu. On l'a proposée à l'Atelier qui a tout de suite adhéré au projet.

Qui sont ces deux personnages que vous interprétez, avec Gilles Cohen ?

Ce sont des gens très simples, très modestes. C'est toute la difficulté d'ailleurs. Ils ont peu de vocabulaire. Et ils sont tous deux d'une extrême sensibilité. Avec Gilles Cohen, nous avons du respect, de la tendresse pour ces gens. On ne s'exprime pas chez eux, on ne parle pas de sentiments. Il y a trop de pudeur, de l'orgueil aussi. Ils ne se racontent pas. Ils s'écoutent, ils s'observent l'un l'autre. Et, n'arrivent pas à se rejoindre.

Comment vont-ils enfin oser se parler ?

Elle a décidé de venir lui parler. Elle lui pose des questions. Elle enquête comme dans un polar. C'est elle, le moteur. Elle a envie d'être avec lui. Elle l'aime. C'est d'abord une très belle scène d'amour. Lui, c'est quelqu'un qu'il faut aller chercher, qui a besoin d'être seul. Il y a quelque chose de bourru en lui. Il s'est refermé. Mais elle a décidé d'aller jusqu'au bout et elle ne lâche pas le morceau. Ce qui est fort, c'est que les choses qu'ils se disent sont des choses très simples. Cela me fait aussi

penser à Beckett. Il y a beaucoup de silence. Beaucoup d'attente. Il y a celui qui attend et celui qui est.

Ce dialogue qui se noue entre eux, c'est en effet à propos de la vie de tous les jours.

Oui, c'est à travers ces questions de la quotidienneté qu'elle réussit à rester près de lui et à gagner du temps. Ce sont des petites choses très banales qu'on peut se dire et derrière lesquelles il y a tous ces enjeux amoureux.

Pourquoi cette rencontre se produit-elle la nuit, près du rivage où il pêche ?

C'est une nuit sans lune. Ils sont dans la pénombre. La mer, c'est symbolique de l'inconnu. Elle n'avait encore jamais osé venir le voir au bord de l'eau. Ça bouillonne en elle mais elle n'a pas assez confiance. Chacun est dans sa bulle et les deux bulles ne se rencontrent pas. Et soudain, il y a quelque chose qui va se passer ce soir-là. Ce ne sera pas une nuit comme les autres. Mais ça vient d'elle. Lui attendait qu'elle le fasse. Il fallait arriver à passer la frontière de l'orgueil. Ils finissent par y arriver. C'est ça qui est extraordinaire. Il y a tout un chemin pour aller jusque là. Et, il y a la présence de la nature. Cette nuit sans lune, la mer, c'est très beau et, en même temps, presque oppressant.

*Propos recueillis
par Chantal Boiron*

Mer de Tino Caspanello, mise en scène de Jean-Louis Benoit

Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin
75018 Paris, 01 46 06 49 24. Texte publié en français aux Editions Espaces 34



© Irena Vankova

Obludarium au Rond-Point

Matej Forman

Petr et Matej Forman sont les fils de Milos Forman, le génial réalisateur de *Hair*, *Vol au-dessus d'un nid de coucou* ou *Amadeus*. En bons vrais jumeaux, ils travaillent ensemble et après avoir fait des marionnettes, tourné avec le théâtre Dromesko, ils ont créé leur chapiteau de bois pour promener leurs spectacles dans les villages. Depuis 2007, ils tournent avec *Obludarium*, un cabaret de monstres, planté derrière le théâtre du Rond-Point jusqu'au 2 juillet. Rencontre avec Matej.

Tendres monstres

Théâtral magazine : Pourquoi faire un spectacle de monstres ?

Matej Forman : L'idée c'était d'aller dans les petites villes et les villages et que les gens n'aient pas peur d'aller au théâtre. Il fallait quelque chose de plus populaire, d'un peu abîmé, pas parfait. Donc, mon frère a choisi un spectacle qui s'inspire beaucoup d'un cabaret ; il ne voulait pas vraiment monter une pièce de théâtre classique.

Il y avait donc l'idée de voyager ?

On vient du théâtre de rue. De 1984 à 89, pendant l'été, on faisait un spectacle de marionnettes, un peu comme Guignol, avec des chansons populaires, sur une île au centre de Prague. Ensuite, en tournant avec le petit opéra baroque de marionnettes, on a rencontré Igor et Lily du théâtre Dromesko et on a fait ensemble *La baraque* en 1995. On voyageait avec les animaux en caravane plusieurs mois de l'année. C'est là qu'on a appris un peu le métier. Ça a duré des années. Puis on a monté ensemble *Les Voiles écarlates* en 2000. Et *Obludarium* c'était une façon de revivre ce qu'on avait vécu avec eux.

Qu'est-ce que vous inspirent les monstres ?

Parler des monstres, ce n'est pas juste parler de gens handicapés, ou de gens qui ne sont pas parfaits et qui rendent les autres curieux. C'est aussi essayer de les montrer dans leur monde, dans leur vie, avec leurs fragilités. Et on peut y voir quelque beauté.

Y a-t-il un fil conducteur pour vous dans le spectacle ?

Il y a surtout une mosaïque de moments et de personnalités très différents. Une fois qu'on a vu la femme à barbe, l'homme sauvage, ou d'autres

gens, on comprend qu'il y a quand même des histoires qui se croisent. Mais on laisse les gens déchiffrer. Parce que ce n'est pas vraiment le théâtre qui vous raconte une histoire. Ce sont plutôt des histoires personnelles qui peuvent vous toucher. A partir de ce moment-là, on trouve le chemin pour aller de l'un à l'autre.

Qu'est ce qui a changé depuis la première représentation ?

Travailler avec des monstres, ce n'est pas facile. On a changé beaucoup de moments la première année, on a pratiquement fini le spectacle pendant la tournée. Et cette année, on revient avec une nouvelle personnalité : un homme sauvage que mon frère, Petr, a rencontré en Ardèche.

Comment travaillez-vous avec Petr ?

Au départ des projets, on travaille avec les gens qui font partie du spectacle depuis deux ou trois ans. Ensuite, je me charge des décors, et des à-côtés, tandis que mon frère s'occupe de la mise en scène. On a aussi d'autres occupations. Lui, c'est dans le milieu du cinéma et moi, plutôt dans le monde de l'illustration.

Avez-vous d'autres projets ?

On a des représentations déjà fixées cette année et d'autres dont on discute pour l'année prochaine. On a besoin de temps pour préparer un nouveau spectacle. Et puis, il y a peut-être des gens qui ont envie de continuer *Obludarium*.

Propos recueillis par HC

Obludarium, des Frères Matej et Petr Forman. Théâtre du Rond-Point, 2 bis avenue Franklin Roosevelt 75008 Paris, jusqu'au 2/7, 01 44 95 98 00

Il vivent à Philadelphie mais ont étudié en Europe. Charlotte Ford à Londres, à la London International School et Geoff Sobelle à Paris, chez Jacques Lecoq. Autant dire qu'ils manient le clown avec science. Ils présentent dans le cadre de Paris Quartier d'été leur première création ensemble : *Flesh and Blood and Fish and Fowl*, une fable sur la fin du monde qui leur a valu le Prix de la première œuvre au célèbre Fringe Festival d'Édimbourg.

Depuis *Flesh and Blood and Fish and Fowl*, ils ont créé *Chicken*, un spectacle sur la peur. Ils explorent la nature humaine. Mais pas à coups de nez rouges. Leurs clowneries ont quelque chose de vraisemblable. "Pour nous, le clown est un prétexte pour montrer la vérité", explique Geoff Sobelle.

D'ailleurs, le commencement de *Flesh and Blood and Fish and Fowl* s'inscrit dans un quotidien très... quotidien : un bureau, où un patron et sa secrétaire s'activent. "Ils font un travail complètement nul. En fait, ils font semblant de travailler.

La femme devient un prédateur qui agresse sexuellement son patron parce que son instinct lui commande de faire des bébés". Ce sont les derniers survivants de l'humanité. Progressivement, des buissons, des arbres, des mouches, des lézards... pénètrent dans leur bureau. "Petit à petit, le bureau devient un espace naturel. Ce n'est pas la fin du monde, mais c'est la fin du monde humain. On a peur de la fin du monde mais ce n'est pas parce qu'on ne sera plus là que le système ne va pas continuer sans nous. Sauf que l'homme et la femme s'en foutent ; ce qui les intéresse c'est le drame qui se produit entre eux".

A entendre Geoff, ils n'ont pas vraiment de considération pour leurs semblables : "nous avons juste un petit

peu plus d'intelligence que le singe. Juste assez pour nous suicider." C'est la folie des hommes, celle qui chaque jour détruit la nature, qui leur a inspiré ce spectacle : "ce spectacle, c'est une façon zoologique de regarder les humains. Nous sommes des spécimens".

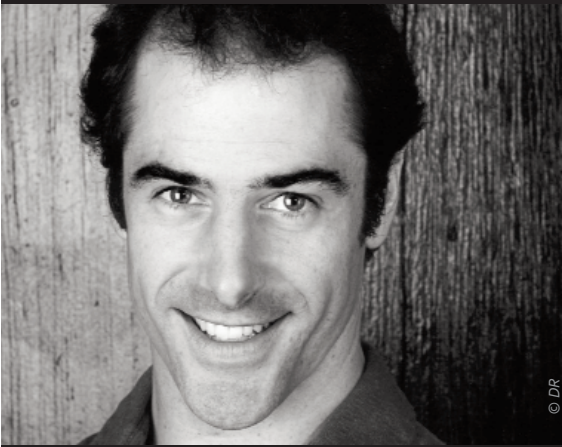
Comme ce sont des clowns, ils ne parlent pas beaucoup. Et ils construisent leurs spectacles à partir d'improvisations. "On utilise les trucs qu'on trouve dans l'espace". Comme les animaux "qui sont tous réels". Réels, c'est-à-

dire empaillés. "Et c'est quand on a trouvé les animaux, qu'on s'est demandé ce qu'on pouvait raconter avec".

C'est à ce moment là qu'ils ont l'idée du monde humain contre le monde naturel. Le premier animal à entrer sur la scène est une mouche et le dernier un ours. Chaque apparition est prétexte à raconter un chapitre de l'histoire. Si les ingrédients et les arguments de leur spectacle sont inquiétants, Geoff Sobelle jurent qu'ils sont hilarants.

HC

Flesh and Blood and Fish and Fowl aux Métallos



© DR

Geoff Sobelle

Deux clowns à Paris

Flesh and Blood and Fish and Fowl, de Charlotte Ford & Geoff Sobelle. Maison des Métallos, 94, rue Jean-Pierre Timbaud 75011 Paris, du 14 au 23/7, 01 48 05 88 27

Le festival En compagnie(s) d'été est l'une des rares manifestations estivales de Paris. Susana Lastreto, l'auteur de *Le Cancan des corps guerriers*, *Cet infini jardin*, *Nuit d'été loin des Andes*, qui est aussi directrice de la compagnie Grrrtheatre cinema, professeur à l'école Jacques Lecoq et cinéaste, l'a imaginé et créé en 2002, contre vents et marées, au théâtre 14. Elle en fête les dix ans en saluant Brassens et en cultivant le contact avec le quartier et les jeunes compa-

gnies. Il faut vraiment être né en Argentine et ne pas redouter les lourdeurs de l'administration française pour s'emparer d'un théâtre d'arrondissement de Paris pendant l'été et y faire un festival original qui résiste brillamment à tous les mécanismes de suppression et d'usure.

En 2002, Susana Lastreto, qui s'est installée en France depuis vingt ans, lance l'idée d'ouvrir les théâtres en été en les confiant à des équipes qui n'ont pas de lieu fixe. "Le principe, c'était que les théâtres fermés soient donnés à ceux qui n'en

ont pas. Des artistes entrent et font fonctionner le théâtre. Cela ne pose pas de problème : chacun se sent responsable".

Elle en a reçu, des refus, Susana. Même les équipes indépendantes ne voulaient pas comprendre ou adopter cette idée. Seul, le théâtre 14, dirigé par Emmanuel Dechartre, dépendant de la mairie de Paris, a passé ses clés et joué le jeu. Susana leur en est reconnaissante et note en souriant : "Personne ne m'a confié un grand théâtre." Il est vrai que la Colline ou l'Odéon ne délèguent pas leurs pouvoirs et leurs scènes pendant les vacances !

Susana, jolie femme nerveuse et joyeuse, est en guerre contre une certaine apathie mensongère assez répandue en France : "Ici, on nous dit : oui, on en reparle dans

deux ans. Non, tout de suite ! Dans deux ans, on est peut-être mort !" Ce festival, En compagnie(s) d'été, elle ne l'a pas conçu tout à fait comme un festival, mais comme du théâtre ouvert aux jeunes - notamment aux élèves de l'école Lecoq où elle enseigne - et à d'autres petites troupes. Elle fait elle-même un spectacle : l'an dernier, un étonnant combiné de Feydeau et Azama, *Ah ! Zam ! Ah ! ... Feydeau*, et cet été, une pièce sur un illustre chanteur qui habitait l'arrondissement, *Brassens n'est pas une*

pipe. Car elle se soucie beaucoup de l'histoire et des gens du quartier : le 14e est en toile de fond ou en filigrane de chaque édition. Susana Lastreto a même tourné un film très réussi, *Monquatorze*, où elle fait dire toutes sortes de textes de personnalités ayant vécu dans ce district par des habitants qui n'avaient jamais appris à jouer la comédie.

Elle a terminé l'écriture d'une nouvelle pièce, une lettre d'une fille à son père, où passent les thèmes de l'immigration, de l'autre, du racisme. Elle sera toujours une Parisienne venue d'ailleurs.

Gilles Costaz

En compagnie d'été au Théâtre 14



© DIR

Susana Lastreto

L'obstinée

En compagnie d'été(s). Principaux spectacles : *Brassens n'est pas une pipe* par Susana Lastreto, avec François Frapier et Hélène Ardouin. *Le Petit Poisson fûté comme ça !* d'après Kipling par la compagnie Simagine (jeune public).

Théâtre 14 Jean-Marie Serreau, 20 avenue Marc Sangnier 75014 Paris, du 27/7 au 27/8, 01 45 45 49 77



B.M. Palazon

Tu m'as sauvé la vie à la Pépinière Opéra

Jean-Laurent Cochet

Après le succès de *Aux deux Colombes*, Jean-Laurent Cochet revient à Guitry. Cette fois, il monte une pièce peu connue, *Tu m'as sauvé la vie*. Un baron reclus chez lui en signe de protestation contre un monde égoïste est sauvé par un clochard pour lequel il se prend d'affection... Dans le rôle du clochard, il retrouve le tout premier élève inscrit à son cours de théâtre, Jean-Pierre Castaldi.

Théâtral magazine : Vous aviez déjà monté la pièce...

Face au maître Guitry

Jean-Laurent Cochet : Après avoir joué *Aux deux Colombes* au Théâtre Pépinière Opéra, on a cherché une suite de Guitry, qui soit moins connue. J'ai pensé à *Tu m'as sauvé la vie* que j'avais montée il y a vingt ans. C'est l'une des dix dernières pièces de Guitry. Il ne l'avait pas faite éditer, mais il l'avait filmée comme beaucoup d'autres. C'est ainsi que j'ai vu *Aux deux Colombes* et *Tu m'as sauvé la vie* avant qu'elles ne soient éditées par Les éditions du Club de l'Honnête homme. J'ai profité des films pour me servir de tout ce que Guitry et ses partenaires avaient enjolivé au fil des représentations. Je voulais aussi qu'on puisse jouer en été quand la plupart des théâtres ferment. Ceux qui restent ouverts marchent bien en général. Ensuite Jean Martinez, qui est l'un des producteurs, a proposé de nous réunir avec Jean-Pierre Castaldi.

Que raconte la pièce ?

Il n'y a jamais vraiment d'intrigue chez Guitry, c'est très désenchanté. C'est un baron qui a décidé de vivre à sa guise et de ne plus voir personne. Il n'est ni misanthrope, ni égoïste, mais il préfère choisir lui-même ses propres égoïstes comme il dit et avoir quelques rares personnes à rencontrer. Il vit une espèce de bien-être avec ses deux domestiques, qu'il regarde vivre jusqu'au jour où il est renversé par un fiacre mais sauvé juste à temps par un clochard. Et grâce à ce clochard, le baron croira de nouveau dans certains sentiments.

C'est difficile à jouer ?

Tout est simple et tout est compliqué selon les auteurs. C'est comme les pianistes, si vous n'avez pas la main assez grande, vous avez beau avoir du génie,

vous ne pourrez pas jouer Rachmaninov. Chez Guitry, il y a une question de respiration. Il disait lui-même que son théâtre se respirait très profond et se jouait très agile. Un petit peu comme les grands classiques, comme Marivaux ou Beaumarchais.

Il ne suffit pas d'interpréter la partition ?

En principe, c'est ce qu'on devrait faire pour toutes les oeuvres mais ce n'est pas seulement technique ; c'est une question d'état d'esprit, d'éducation, de personnalité. Il était le fils de son père, qui était le plus grand acteur de son temps avec une manière de penser et de vivre en grand seigneur cultivé, érudit qui aimait les femmes et vivait entouré des plus grands personnages. Quand le petit Guitry assistait à un déjeuner chez son père place Vendôme, les convives étaient Georges Feydeau, Jules Renard, Octave Mirbeau, Edmond Rostand. Il a été élevé là-dedans. *"Mon nom était fait, je me suis fait un prénom"*. Il y a Shakespeare d'un côté qui domine le monde et pour notre temps c'est Guitry. Orson Welles disait : *"c'est notre maître"*. Mais en France on a un peu tendance à en faire du théâtre de boulevard et ce n'est pas ça. C'est du grand classique à la portée de tout le monde.

Avez-vous d'autres projets ?

Mon cours que je fais maintenant dans différentes provinces. Et il faudra bien qu'on pense dans deux ou trois ans à vieillir (*rires*).

Propos recueillis par HC

Tu m'as sauvé la vie, de Sacha Guitry, mise en scène de Jean-Laurent Cochet
Pépinière Opéra, 7 rue Louis Le Grand 75002
Paris, 01 42 61 44 16



© DR

On ne badine pas... au Vieux Colombier

Loïc Corbery

Le jeune sociétaire de la Comédie-Française incarne Perdican dans *On ne badine pas avec l'amour*, de Musset, mise en scène par Yves Beaunesne. Un héros noceur et un peu pervers, qui dépose les armes devant l'amour.

Théâtral magazine : A quand remonte votre découverte d'*On ne badine pas avec l'amour* ? C'était en tant que lecteur, acteur, spectateur, élève ?

Loïc Corbery : Quand j'avais 18 ans, au cours Périmony, Jean m'avait demandé de travailler le rôle. Puis de nouveau, au Conservatoire, Jacques Lassalle. Commencer à me pencher sur

Le plus beau cadeau

Perdican m'a donné envie de lire tout Musset : théâtre, nouvelles, poésie, correspondance. Cela a eu, très vite, un incroyable écho en moi, m'a habité.

Pourquoi ?

Parce que c'est une langue qui me parlait, à la fois très littéraire et pleine de vie, de force et de poids. Quatre ans après, j'ai de nouveau travaillé la scène de la fontaine, comme intervenant d'un atelier, cette fois, au Cours Florent.

Alors quelle a été votre réaction quand on vous a proposé ce rôle qui vous accompagne depuis si longtemps ?

J'étais fou de joie, je crois que c'est le genre de rôle de jeune premier auquel on pense tous, comme Hamlet ou Romeo. Il y a peu de pièces françaises qui, comme celle-là, accompagnent chacun de nous. Tous les spectateurs arrivent, chaque soir, avec leur idée de l'œuvre et de la fameuse tirade de la fontaine, leur avis sur la question. Pour certains c'est léger, pour d'autres noir.

Yves Beaunesne propose de Perdican une vision, du moins au début, beaucoup moins attachante qu'à l'accoutumée. Il est habituellement le héros romantique qu'on aime aimer, et on ne comprend pas la réaction de Camille. Ici il apparaît dans les premières scènes plutôt comme un sale gosse à qui on mettrait bien une paire de claques...

Oui c'est vrai. Yves avait un regard beaucoup plus cynique et noir sur Perdican, coloré de ce que pouvait être Musset : un noceur un peu débauché. Pour moi, Perdican et Camille, c'était plutôt deux enfances, deux naïvetés qui se rencontraient. Mais Yves et moi avons beaucoup échangé sur le rôle et fait chacun un pas vers la vision de l'autre. Perdican, dans cette version, appa-

raît in fine comme une perversion brisée plus que comme une naïveté pervertie. On s'attache davantage à lui à la fin il me semble.

On ne vous attendait pas forcément dans ce registre...

En fait je campe un roublard qui sera démuné face à l'amour. Un sale gosse dragueur pas toujours agréable. C'était un régal inattendu de se vautrer là-dedans (*sourires*). Dire *merde* sur un plateau de théâtre c'est assez savoureux.

La pièce n'avait pas été jouée au Français depuis 1978 et est très peu montée ailleurs. Pourquoi ?

Je crois que les metteurs en scène ont du mal à se frotter à Musset, ils portent parfois un regard condescendant sur lui, comme longtemps sur Marivaux, jusqu'à ce que Chéreau mette en scène *La dispute*. Pourtant Musset est une incroyable matière à explorer, un mélange fascinant de farce et de tragédie. C'est difficile, mais la difficulté est le plus beau cadeau qu'un auteur puisse faire au théâtre.

Après ce rôle-là, votre prochain rêve, c'est Hamlet ?

En fait, j'ai été jusqu'ici très gâté. Je ne rêve pas de rôles, mais plutôt de lieux de théâtre...

Par exemple ?

La Cour d'honneur d'Avignon. Je suis Avignonnais et ça reste mon vrai rêve : une nuit fleuve de théâtre là-bas, du soir, jusqu'à l'aube...

Propos recueillis par Nedjma Van Egmond

On ne badine pas avec l'amour, mise en scène d'Yves Beaunesne, Théâtre du Vieux-Colombier, 21 rue du Vieux-Colombier 75006 Paris, jusqu'au 26/6, 01 44 39 87 00/01



© Simon Wallin

Les brigands à l'Opéra Comique

Jérôme Deschamps

Assis à califourchon sur sa chaise, le directeur de l'Opéra Comique vide son café d'un trait : *"Une maison, ça doit être dirigé par quelqu'un qui a un projet poétique pour l'avenir. Pas simplement un projet d'ordre."* Il passe vite sur les derniers Molières – *"Des médailles en chocolat !"* – remportés par son *Fil à la patte* monté à la Comédie Française et s'attarde sur son projet de mise en scène, avec Macha Makeïeff, des *Brigands* d'Offenbach à la Salle Favart.

Dignité et beauté

Théâtre magazine : *Les Brigands*, voilà est une œuvre peu connue. Mal-aimée ?

Jérôme Deschamps : Allez savoir pourquoi les œuvres ne sont pas jouées... C'est une musique assez merveilleuse, mais moins amusante à jouer pour les orchestres. Il y a peu de grands airs. Le ton est à trouver dans l'humour du livret. Beaucoup d'œuvres ont été créées par Offenbach avec quatre musiciens ; il faudrait retrouver cet esprit-là. Mais attention toutefois à ne pas faire du second choix et à rester dans la dignité et la beauté musicale. Notre maison n'est pas exactement faite pour cela.

Qu'est-ce qu'un opéra bouffe ?

C'est un opéra où il y a de l'humour, qui se moque de son temps, qui n'est pas purement distractif mais aussi polémique. Dans *Les Brigands*, on se moque de l'époque et on se paye tous les gens du pouvoir ; cela roule sur le discrédit de la politique de Napoléon III. Et surtout, j'y vois l'histoire de personnages qui ne savent plus où ils en sont, des sortes de Pieds Nickelés dans un système mafieux plus respectable et juste que le système dans lequel nous vivons ! Nous avons beaucoup mis en scène le fait que les personnages ne savent plus quelle est leur identité ; ils ont un temps de retard.

N'est-ce pas un thème récurrent chez vous, les gens victimes de leur condition et de leur cadre ?

Oui, ce n'est pas du tout vexant de me le dire ! Je dirais même que ça nous a rassuré de retrouver un système comme celui-là, tant la mise en scène d'opéra est différente de celle de théâtre ! On a cherché à retrouver notre chemin et des appuis dans ce cadre.

Vous avez réalisé un travail original sur le décor ?

Nous nous sommes beaucoup amusés. L'idée est de se retrouver dans un vieux théâtre avec les décors d'une forêt, d'une montagne, d'une vieille maison dessinés. Nous avons ressorti des toiles qui ont joué dans d'autres œuvres il y a 20 ans, un peu pliées et fripées, avec de faux rapports visuels, à la manière des livres d'enfants dont les pages sont en relief.

Dans votre travail, les équipes sont-elles partantes pour vous soutenir ?

Il faut penser avec une longueur d'avance. J'ai pris cela comme un jeu et ce n'est que du bonheur. Cet Opéra Comique est un cadeau du ciel, les plus grands artistes du monde viennent y travailler. Si je mets en scène ici, j'ai des complicités, si je monte ailleurs, les gens sont très gentils. Je ne cherche pas à m'approprier l'Opéra Comique, mais à faire vivre l'institution. Mon premier job est de réunir des équipes artistiques, et que j'en fasse partie parfois. Ce qui m'intéresse, c'est que ce soit le mieux possible. Je suis ravi !

Propos recueillis par François Varlin

Les Brigands, d'Offenbach
Opéra Comique, 1 Place Boieldieu 75002
Paris, du 21/6 au 2/7, 08 25 01 01 23



© le droit de parler

Le cercle des joyeux désespérés à La Comédie de Paris

Karine de Demo

Dans *Le cercle des joyeux désespérés* à La Comédie de Paris, elle joue une jeune femme enceinte qui vient de se faire larguer et tente à maintes reprises de se suicider quand une voisine également enceinte débarque... Karine de Demo est aussi l'auteur de la pièce. C'est au café-théâtre qu'elle s'est formée au jeu et à l'écriture.

Dérision et sujets tabous

Théâtral magazine : La pièce est drôle et pourtant, elle parle de suicide et de dépression...

Karine de Demo : Il y a deux choses taboues au théâtre, c'est la mort et la dépression. Et cela m'a pris du temps de trouver la bonne harmonie entre les deux. Je voulais écrire une comédie anglo-saxonne, parce que je suis fan de cet univers, qui jongle avec les sujets lourds et la dérision. Ce n'est pas une question de vannes, mais de situation. On peut très bien faire rire avec une situation dramatique. On a tous vécu des enterrements avec un fou rire qui se déclenche alors que la situation est extrêmement tragique. Après j'ai retravaillé en fonction des répétitions, sous le regard de Philippe Sohier ; on a vraiment cherché les failles des personnages, en explorant leurs angoisses, leurs peurs.

Comment avez-vous choisi vos partenaires ?

Pour la mise en scène, un de mes amis scénaristes m'avait parlé de Philippe Sohier. Je savais qu'il travaillait avec Christophe Alévêque, qu'il faisait des choses très différentes et que c'est un personnage très marginal. Mais c'est quelqu'un qui va donner une vérité au spectacle. Quant à Charlie Bruno, je l'avais vue à la télé dans *La Bande Dehouf*, un programme qui remplaçait *Un gars une fille* sur France 2 et j'avais trouvé qu'elle avait quelque chose de très instinctif. Lionel Auguste n'est pas non plus dans l'académie ; il a fait une école de commerce. Moi-même, j'ai un parcours atypique et je recherchais justement des gens qui ne soient pas formatés.

Vous venez du café-théâtre...

J'ai d'abord fait une école de com-

merce. Mais après mes études, j'avais vu une émission où Jacques Brel disait "je préfère vivre ma vie en ayant raté des choses que j'avais envie de vivre que de ne pas avoir essayé" et ça a été un déclencheur pour moi. Je me suis inscrite à l'Ecole des Enfants Terribles que Jean-Bernard Feitussi était en train d'ouvrir. Et en sortant de cours, j'ai rencontré Sandra Biadalla et elle est devenue ma partenaire dans les *Tue L'amour*, un duo qu'on a fait pendant dix ans. C'est la belle-fille de Patrick Haudecoeur. Et il nous a mis le pied à l'étrier en mettant en scène notre premier spectacle en 1995. J'ai écrit nos duos et aussi des pièces parce que j'avais envie de sortir de ce petit milieu du café-théâtre. J'ai aussi passé un concours pour devenir scénariste. Et d'écrire pour la télévision, ça me permet vraiment d'avoir une vision globale de la réalité de ce métier et de comprendre les attentes des uns et des autres.

C'est la création qui vous passionne...

Il n'y a rien qui me rende plus heureuse. Ma vraie motivation, c'est de créer, d'aller chercher des gens, de faire exister, de donner la vie à des choses.

Propos recueillis par HC

Le Cercle des joyeux désespérés, de Karine de Demo, mise en scène de Philippe Sohier
Comédie de Paris, 42 rue Pierre Fontaine
75009 Paris, 01 42 81 00 11



© DR

Dernier coup de ciseaux aux Mathurins

Sébastien Azzopardi Sacha Danino

Ils se sont connus à l'école primaire. Sacha a fait du journalisme et Sébastien du théâtre, depuis 2005 ils écrivent ensemble. Leurs succès d'humour décalé que sont *Le Tour du monde en 80 jours* (1400€) et *La Mission Florimont* (400€) sont à l'affiche depuis des années. A partir du 7 juin, et durant tout l'été, leur nouvelle comédie

Travailler mieux à deux

Dernier coup de ciseaux sera au Théâtre des Mathurins.

Théâtre magazine : Qu'est-ce que ce *Dernier coup de Ciseaux* ?

Sébastien Azzopardi : C'est l'adaptation d'une pièce américaine *Shear madness*, référencée dans le Guinness des records pour sa longévité de 30 ans sur le sol américain. C'est une comédie qui tourne au polard car un flic fait rallumer la salle et demande l'aide du public pour son enquête. Un spectacle génial que je voulais ramener en France, mettre en scène, et qui pourra devenir un phénomène si le public veut s'amuser avec nous !

Sacha Danino : Nous voulions aussi souffler avec le genre burlesque. C'est une pièce originale car policière, un comique du quotidien, un genre nouveau d'écriture. Comme je ne suis pas comédien, je laisse à Sébastien la partie de la mise en scène. Chacun son rôle !

Le travail d'adaptation d'une pièce étrangère était-il difficile ?

Sébastien : Une pièce a un ton. Il faut être à l'aise avec son humour. On essaye alors d'être fidèle à la pièce originale et à nous-même. Avec Sacha, nous avons fait une véritable adaptation de tous les gags. Comme cela se déroule dans un salon de coiffure, la situation est universelle ; on peut évoquer l'actualité : nous avions de quoi mettre notre patte !

Sacha : Les personnages sont des stéréotypes : la nunuche, le gay coiffeur, la bourgeoise parisienne, le producteur antipathique, le flic bourru. Nous sommes partis d'un mot à mot sur lequel nous avons fait un réel boulot de réécriture.

Vous formez maintenant un duo d'auteurs incontournable avec 3 pièces à l'affiche en même temps à Paris !

Sébastien : Nous avons aussi travaillé sur des séries télé, d'autres projets de théâtre... Ecrire, ce n'est pas une sorte de passe-temps. Cela oblige à se donner rendez-vous chaque jour 4 à 5 heures pour avancer. Certaines fois, l'un a l'idée motrice et l'autre l'idée du gag, ou l'inverse. Il faut tendre vers le même projet et avoir des qualités qui se complètent. Moi j'ai besoin d'être à l'ordinateur, Sacha a besoin de bouger.

Sacha : Au théâtre, les matinées commencent l'après-midi ! Nous nous retrouvons donc chaque jour pour écrire. Il ne faut pas perdre la main, l'écriture dramaturgique, c'est comme un muscle qu'il faut exercer. C'est un travail intensif.

Qu'appréciez-vous l'un chez l'autre ?

Sacha : Sébastien est né avec le théâtre et dans le théâtre. Il en a le sens, il sent les choses et il a une bonne étoile. Il a plus d'expérience que moi dans le rythme des répliques, l'efficacité et plus de rigueur dans la construction dramaturgique.

Sébastien : Je travaille mieux avec Sacha que sans lui, et j'ai la certitude qu'à l'arrivée le résultat sera meilleur avec lui que si j'écris seul.

Propos recueillis par François Varlin

Dernier coup de ciseaux

Théâtre des Mathurins, 36 rue des Mathurins 75008 Paris, 01 42 65 90 00



© DR

Festival de Caves à Besançon

Guillaume Dujardin

Guillaume Dujardin a été l'assistant d'Howard Barker pendant dix ans. Il en a gardé le goût de l'étrangeté et de l'audace. Pas étonnant qu'il ait inventé un festival (en plus des Nuits de Joux qu'il dirige également) qui se passe dans les caves à l'abri du diktat du pouvoir. Ce qui s'y dit et s'y fait n'est pas politiquement correct ; c'est de l'ordre de l'expérience.

Drôle d'endroit pour du théâtre

Théâtral magazine : D'où vient l'idée de faire un festival dans les caves ?

Guillaume Dujardin : En 2005, la directrice du Musée de la Résistance de Besançon me commande un spectacle sur la célébration de la libération des camps. Et je lui propose d'adapter *Le journal de Klemperer* écrit par un juif allemand. Elle me dit "fonce mais il faut trouver un lieu différent pour présenter ça". Je lui propose de chercher des caves où s'étaient cachés les résistants et les juifs pendant la guerre. Par l'intermédiaire de la communauté juive de Besançon, je rencontre le préfet de Franche-Comté de l'époque qui nous invite à jouer dans sa cave. Le jour du spectacle, on donne rendez-vous aux spectateurs dans un lieu de Besançon, on les emmène à pied, je sonne à la préfecture de Franche-Comté, une bâtisse du XVIIIe, la porte s'ouvre avec une rangée de flics pour nous accueillir. C'est déjà gagné avec le public. On décide d'en faire un festival en gardant cette idée du secret du lieu. Depuis, on a commencé à s'étendre géographiquement sur toute la Franche-Comté, l'Alsace, et puis Lyon. Et cette année on est présent dans une quinzaine de villes.

Le format de la cave crée-t-il des contraintes de programmation ?

Avec les caves, il y a une contrainte de jauge entre 15 et 30 spectateurs. Mais c'est voulu et l'écoute est beaucoup plus importante, on peut raconter des choses qu'on ne raconterait pas forcément dans d'autres circonstances et dans d'autres salles. Du coup, on peut permettre à des metteurs en scène de tenter de tester quelque chose chez nous. Mais, il n'y a pas de scénographie possible.

Qu'est ce que cela amène de plus aux

spectacles que vous montez ?

Cette année je monte *Clara et la pénombre*, de José-Carlos Somoza, l'histoire d'une femme qui veut devenir un chef-d'oeuvre. Puisque l'économie peut tout permettre, on peut penser qu'un jour on louera son corps. On est à la limite de ça quand Rodrigo Garcia demande à une femme pour un spectacle de se faire raser la tête pour un cachet de 200 euros. Et à partir du moment où on est dans une cave, cela peut être aussi un acte de jouissance pour la fille devenant un chef-d'oeuvre et très bien payée pour faire ça. On n'a pas de thématique commune mais on n'utilise pas non plus la cave comme un théâtre classique. Nous avons par exemple deux mises en scène (dont une de moi) d'un texte de Barker, *La Douzième Bataille d'Isonzo*, autour d'un couple qui vient de se marier. Elle est censée avoir 17 ans, lui 90 ans et on va assister à leur nuit de noces. Ils sont tous les deux aveugles, lui a vu, elle jamais et l'enjeu pour lui c'est de ne pas aller jusqu'à l'acte sexuel. Il veut sublimer l'acte. Et comme les spectateurs seront très près d'elle, ils écouteront sa nudité. Donc il y aura un déplacement sensoriel dû à la cave.

N'est ce pas aussi une autre manière d'envisager le théâtre ?

J'ai évidemment beaucoup moins de spectateurs mais j'ai une liberté beaucoup plus grande. C'est une réflexion sur d'autres modes de production.

Propos recueillis par HC

Festival des Caves

jusqu'au 21/06, festivaldecaves@yahoo.fr, 03 81 83 25 04, programme sur www.compagniemalanoche.fr

Nuits de Joux du 22/07 au 13/08,

03 81 39 29 36, www.lesnuitsdejoux.fr



© DR

**Frontières
à Limoux**

Raphaëlle Goupilleau

Irrésistible dans *La Souris verte* de Carter Beane (qui lui valut un bien tardif Molière de la révélation) et dans *Qui est M. Schmitt ?* de Sébastien Thiéry, elle est un cocktail unique de drôlerie et de sensibilité. Elle rayonne dans les petites salles (le Poche où elle fut l'interprète phare des mises en scène de Marion Bierry) comme dans les grandes (Marigny, Madeleine). Cet été, elle est l'une des personnalités du festival de lectures de pièces que Jean-Marie Besset organise dans l'Aude, à Limoux.

Le goût des mots

Théâtral magazine : Avez-vous déjà participé au festival Nava de Jean-Marie Besset à Limoux ?

Raphaëlle Goupilleau : Oui, j'avais lu en 2008, avec Christiane Millet, une pièce de Belbel. C'est le festival des découvertes, dans des lieux magiques : le théâtre "antique" de Jean Deschamps, un cloître, le théâtre de Limoux... Il y a un public rarissime. Il sait qu'il va voir des "primeurs", qu'on ne va pas jouer mais lire. Il a le sentiment d'avoir une carte privilégiée pour des découvertes. Chaque acteur a les mêmes moyens. Il se débrouille avec le texte. Il n'a pas le droit d'apprendre. Il doit lire. Mais nous avons quand même quatre séances de travail avant la première lecture. Le climat est merveilleux. A notre réveil, Jean-Marie Besset met toujours un CD de Bourvil !

On vous voit surtout dans le théâtre privé. C'est votre choix ?

Non, j'ai débuté dans le secteur public. C'était au Havre dans un diplyque de deux pièces sur l'histoire du paquebot France. Dans la première pièce, je jouais Zelda Fitzgerald. A Paris, j'ai joué, à la Colline, *Zone libre* de Jean-Claude Grumberg. C'est là que j'ai rencontré l'un des artistes qui m'a le plus marquée : Jean-Paul Roussillon. Il m'appelait "*Melle Pépette*". Il avait la même rigueur pour une grande pièce que pour un minuscule passage dans un film de télévision. Public ou privé, j'ai toujours été gâtée. A la télévision, je ne suis que la Parisienne qui a une voix bizarre. Au théâtre, je n'ai eu que du bonheur. Grâce à Marion Bierry, j'ai pu jouer Marivaux, l'auteur que je préfère. La plus belle des langues ! Les

plus beaux rôles de femme ! J'ai travaillé avec Besset-Revol, Chollat, Echantillon, José Paul et Stéphane Cottin, Ribes... Avec Jean-Michel Ribes, quand il m'a engagée dans Brèves de comptoir, ce fut le plus dur. Je ne trouvais pas le jeu. C'est difficile parce que chaque brève est une pièce. Ribes me disait : "*Joue et ne pense pas*". Et puis, ce fut une grande et belle expérience. C'est très important, la confiance dans le metteur en scène. Elle est nécessaire.

Comment va le théâtre, aujourd'hui ?

Il y a de plus en plus de pièces et de plus en plus de lieux, et pas plus de spectateurs. Paris devient Avignon. Il faut défendre ce qui a de la valeur. La rigueur, l'investissement, cela a un coût. Trop de gens confondent le théâtre Mac Do et le théâtre plus haut de gamme.

*Propos recueillis
par Gilles Costaz*

Festival Nava, Limoux (Aude), du 21 au 31/7, 04 68 31 85 08.

Raphaëlle Goupilleau lit les 21 et 23 *Frontières* de Régis de Martrin-Donos, mis en espace par Benjamin Barou-Crossman, les 30 et 31 *Amerville* de Will Eno, traduit par Jean-Marie Besset et mis en espace par Gilbert Desveaux.

Autres participants aux lectures : Marianne Basler, Mireille Perrier, Pierre Cassignard, Brigitte Catillon, Robert Plagnol...



© Régis Nardoux

**Je pense à
Yu à Limoux**

Jean- Claude Berutti

Depuis son départ de la Comédie de Saint-Etienne, Jean-Claude Berutti a repris la vie de compagnie. Parmi ses prochaines créations, il y a *Hamlet* au festival de Bad Hersfeld en Allemagne (voir p. 35) et *Je pense à Yu* de la canadienne Carole Fréchette à Martigues l'année prochaine et dont il présente une première lecture à Limoux avec Marianne Basler.

Théâtral magazine : Ce sera votre première création depuis votre départ de

Se souvenir de Tian'anmen

Saint-Etienne. Pourquoi avoir choisi ce texte ?

Jean-Claude Berutti : Je préside la Convention Théâtrale Européenne dont l'un des objectifs est la diffusion de textes francophones d'aujourd'hui vers les pays européens. Carole Fréchette en a bénéficié pour sa pièce sur Barbe-Bleue, *La Petite Pièce en haut de l'escalier*. J'en ai fait moi-même une mise en espace et j'ai travaillé pendant huit jours avec elle. C'est comme ça qu'elle m'a envoyé son dernier texte, *Je pense à Yu*. Je l'ai reçu exactement au moment où j'apprenais que je partais de Saint-Etienne et il se trouve que c'est un très beau projet pour une compagnie. La création aura lieu à Martigues en février 2012. Ensuite le spectacle voyagera pour terminer son exploitation à l'automne 2012. Et l'invitation de Jean-Marie Besset au festival NAVA nous donne l'occasion de montrer un peu où on en est dans le travail. Etant donné le caractère spécifique de la pièce quasiment autobiographique, puisque c'est je qui parle, il vaut mieux en faire une lecture plutôt qu'une mise en espace parce que cela forme un assemblage d'éléments documentaires qui se prêtent tout à fait à une écoute polyphonique.

Que raconte la pièce ?

Une femme, qui pourrait être Carole Fréchette, s'installe dans une grande ville du Canada, à Montréal. Elle ne sait pas très bien où va aller sa vie, elle est en perte de repères quand ses yeux tombent sur un article de journal, qui annonce la libération 17 ans après de trois anciens étudiants chinois qui sont venus de leur province lointaine pour voir ce qui se passait à Pékin. Et ils ont osé lancer de la peinture sur le portrait

de Mao. Avec son ordinateur, elle mène une enquête pour savoir ce qui s'est vraiment passé et elle se plonge dans son journal intime écrit vingt ans auparavant. Mais ce n'est pas un monologue. Il y a aussi une jeune immigrée chinoise à qui elle enseigne le français et le hasard amène un voisin. Ensemble, ils vont se poser la question de ce qu'ils faisaient il y a plus de vingt ans au moment des massacres de la place Tian'anmen (*du 15 avril au 4 juin 1989, ndlr*). Sauf la jeune chinoise, qui elle, n'était pas née.

C'est Marianne Basler qui joue le rôle de Je. Pourquoi elle ?

Ce que j'aime chez elle, c'est qu'elle a une sorte de fraîcheur et d'immédiateté de jeu. Vous avez toujours l'impression que c'est tout neuf, et ça va extrêmement bien avec ce type de texte qui est en même temps du théâtre classique et du théâtre québécois francophone.

En revanche, c'est relativement difficile de trouver l'autre comédienne. Une des difficultés, c'est le point de vue que nous pouvons avoir, nous Européens, sur tout ce qui s'est passé à Tian'anmen qui encore aujourd'hui n'est pas facile pour des jeunes gens en Chine. La pièce ne donne pas de leçons, mais il y a comme un point de vue qui n'est pas immédiatement partageable. Et en même temps ça rend le projet intéressant. Parce qu'une énigme plane toujours sur ce qui s'est réellement passé.

Propos recueillis par HC

Je pense à Yu, de Carole Fréchette, mise en lecture de Jean-Claude Berutti, avec Marianne Basler...
Festival Nava, Limoux (Aude), 22 et 24/7,
04 68 31 85 08

Depuis cinq ans, Andréa Ferréol se fait prêter les plus beaux jardins aixois pour y planter de l'art contemporain : installations, peintures, sculptures, musiques ou poésies sont visibles gratuitement le temps d'un week-end, histoire de mettre le musée à la portée de tous.

"C'est un concept que j'ai inventé, qui est un peu culotté. Je vais chez les gens qui ont des jardins et je leur demande

de me le prêter pendant 48 heures. Il y en a qui me disent oui et d'autres qui me disent non". Ses critères de sélection ? "Les plus grands, les plus originaux, les plus méconnus et ceux qu'on veut bien me prêter et par lesquels on peut accéder directement. Si on doit passer par votre salon, votre cuisine ou votre chambre, c'est un peu délicat puisqu'on a eu 11.000 visiteurs l'année dernière".

Cette année sept lieux lui ont dit oui et accueillent artistes et flâneurs. "Pour la première année, j'ai ouvert les Flâneries aux étrangers. Sur 23 artistes, il y en a trois qui viennent

d'Italie, un d'Espagne, un du Portugal, un d'Amérique du Sud et un autre de Jérusalem". La cinquième édition s'annonce très riche avec, entre autres, le Ballet National de Marseille, Didier Sandre, Frédéric Tirmont, la mezzo soprano Anna Stéphany, la chanteuse de jazz Cécile McLorin Salvant, des installations, des sculptures, de la peinture, de la céramique et même un lustrier, Régis Mathieu, "qui répare tous les lustres de Versailles." L'entrée est gratuite pour tout le monde. On peut même grignoter et se rafraîchir aux bars à eau. "Dans un musée, il y a toujours une espèce de silence, de recueillement devant une oeuvre tandis que là, ils peuvent s'exprimer, apprendre à regarder, à aimer et comme à notre époque, la vie est très rapide, ils peuvent prendre

le temps de flâner, de s'asseoir, d'écouter". Autre nouveauté, la remise de trois prix le 19 juin à des dessinateurs et peintres. Un événement organisé par Canson. Aixoise d'origine et pour toujours, Andréa Ferréol commence par faire les Beaux-Arts. Mais la page blanche lui fait trop peur et elle devient comédienne. "Quand vous avez un texte, vous travaillez au moins à partir d'une base". Mais elle ne quitte pas tout à fait l'art et collectionne des oeuvres. Son peintre préféré ? Picasso. Puis

en 2002, elle crée une association, Aix en oeuvre. "On a commencé par offrir la statue de Cézanne à la ville pour les 100 ans de la mort de Paul Cézanne". Elle veut continuer, faire autre chose et invente ses Flâneries autour de l'art contemporain. "J'y suis très sensible. Ça m'amuse, ça m'intéresse, ça m'interpelle parce qu'on ne comprend pas tout, mais on peut essayer de comprendre. Et puis parfois, on se dit "si j'avais su j'aurais eu l'idée de la faire".

La première année, elle les organise en un mois et demi. Aujourd'hui, ça l'occupe huit mois de l'année. C'est d'autant

plus prenant que la manifestation est gratuite et coûte près de 80.000 euros (dont 25.000 euros en transport des oeuvres) difficiles à trouver en subventions. Si l'économie se durcit, elle envisage une édition réduite en 2012...

HC

Flâneries d'art contemporain dans les jardins aixois



Andréa Ferréol

L'art à portée de tous

Flâneries d'art contemporain dans les jardins aixois, Aix-en-Provence, les 18 et 19/6. www.aix-en-oeuvres.com

Le 7 juin, Carolyn Carlson et Bartabas inaugurent **Les Nuits de Fourvière à Lyon avec *We were horses***, spectacle qu'ils ont créé ensemble à Bruay-la-Buissière, dans le cadre de **Béthune 2011, Capitale Régionale de la Culture** et qu'ils reprennent au **Monaco Dance Forum**.

Il y avait chez la chorégraphe californienne et chez l'inventeur du théâtre équestre, le désir de faire danser

ensemble, en toute liberté et en parfaite harmonie, chevaux et danseurs, de faire se rencontrer "l'énergie humaine et l'énergie animale", de faire se croiser deux univers qui ne sont peut-être pas si éloignés l'un de l'autre.

Carolyn Carlson admire le travail de Bartabas depuis qu'elle a vu Cabaret équestre au début des années 80 : "Le cheval fascine. Il incarne notre part sauvage que notre société a perdu" dit-elle. Quant à Bartabas, il fait remarquer que, "dans mes spectacles, il y a toujours eu de la danse" : "Tout est danse. Une voltige, c'est de la danse".

La danse fait d'ailleurs partie du cursus des élèves de l'Académie du spectacle équestre de Versailles.

C'est dans une friche industrielle de Bruay-La-Buissière, où l'on avait installé un dispositif scénique bi-frontal avec des gradins, que Carolyn Carlson et Bartabas ont créé *We were horses* sur une musique de Philip Glass du début des années 70, *Music in Twelve Parts*. Huit écuyères de l'Académie du spectacle équestre en sont les interprètes aux côtés de huit danseuses du CNN de Roubaix Nord-Pas-de-Calais. Pour Carolyn Carlson et Bartabas, ce projet répond également à un souci de pédagogie et de transmission : "Apprendre à des jeunes à travailler ensemble, c'est une

leçon de vie". Néanmoins, pour des raisons techniques, après les premières rencontres à l'Académie équestre de Versailles, chacun a répété dans son propre lieu. Ce n'est que pour les derniers filages que Carolyn Carlson et Bartabas ont rassemblé leurs deux équipes : "Nous avons assez d'expérience tous les deux pour aller vite. Nous sommes capables de prendre des décisions rapidement, même jusqu'au dernier moment" observe Carolyn Carlson.

C'est Bartabas qui a conçu la scénographie : une scène circulaire en terre battue dont s'emparent d'abord les danseurs. Tout autour de ce cercle, c'est le domaine des jeunes écuyères et de leurs montures. Le spectacle se compose d'une dizaine de tableaux très élaborés. Les différentes figures, où danseurs et écuyers rivalisent de virtuosité, se font et se défont dans un flux continu, presque hallucinatoire. Pour Carlson et Bartabas, il est essentiel qu'il y ait une "circulation de l'énergie" permanente. A cela s'ajoute la musique répétitive, obsessionnelle de Philip Glass, hypnotique

jusqu'à l'excès. Les deux créateurs ont souhaité et recherché cet effet de transe. Il y a aussi, dans *We were horses*, une grande sensualité, un érotisme presque sauvage. Ce sont des joutes entre des couples, des pulsions d'attirance et de rejet, où se pose alors la question du féminin et du masculin, de l'animal et de l'humain. Qui est qui ? C'est un beau spectacle mais déroutant, et parfois un peu naïf dans ce qu'il nous raconte.

Chantal Boiron



We were Horses à Fourvières et à Monaco

Carlson/Bartabas

Tout est danse

We were horses.

Nuits de Fourvière, du 7 au 11/6, www.nuitsdefourviere.com
Monaco Dance Forum, Chapiteau de Fontvieille, du 8 au 10/7,
www.monacodanceforum.com

“ Hamlet est un miracle ”

doutes de l'être humain. Elle parle d'amour, de filiation, du fardeau d'une généalogie, de la solitude, de politique aussi. Ça ouvre une palette de jeu vertigineuse. Après la scène du théâtre, Hamlet évoque "une pièce excellente aux scènes bien charpentées, écrite avec autant de mesure que d'art". On ne saurait mieux résumer Hamlet.

Ce personnage vous poursuit depuis longtemps ?

Quand je suis entré au Conservatoire, je n'avais pas lu Shakespeare. A la fin de la première année, je me suis plongé dans ses grandes pièces. J'ai lu, comparé, fait des petites fiches sur les personnages. En 1994, j'ai pris part à la distribution du *Hamlet* monté par Georges Lavaudant au Français, puis j'ai fait la voix française de Kenneth Branagh pour son film et tout cela m'a passionné.

Pourquoi avoir eu envie de le jouer à Grignan ?

En participant au festival de la Correspondance, j'ai vu les gradins dressés devant la façade du château et j'ai appris que depuis des années on donnait, chaque été, une pièce du répertoire dans le cadre des Fêtes nocturnes. Je trouve que c'est très intelligent de proposer la même pièce pendant deux mois. C'est un luxe que n'offrent plus les festivals, qui ferment ainsi la porte à toute une catégorie de spectateurs pas informés en amont, abonnés à Télérama et qui se rueraient sur les places dès le début de la location. Là, on permet au spectacle de s'installer, au bouche-à-oreille de circuler. Après Henri V et Richard III, j'aimais l'idée d'incarner Hamlet, et là-bas. Il y aura 40 dates, plus une soixantaine en tournée.

Pourquoi maintenant ? Fallait-il un certain parcours pour être en mesure de lâcher prise, et de s'abandonner au rôle ?

Sans doute. Je pense que le tournage de *Présumé innocent* [film sur l'affaire d'Outreau qui sortira en septembre, ndlr] m'a permis de faire sauter certains verrous et d'explorer plus facilement la perte, les moments de vide que connaît Hamlet...

On connaît Jean-Luc Revol pour ses mises en scène de comédies musicales, *Le cabaret des hommes perdus* ou *La nuit d'Elliott Fall*. On ne l'imagine pas forcément diriger une tragédie...

C'est un tort, et c'est très français d'étiqaeter les gens dans tel ou tel genre. Jean-Luc a toute sa légitimité pour cela. Pour bien monter Shakespeare, il faut aimer la part de clown qu'il y a chez lui. Hamlet n'est pas d'une seule couleur. Ce n'est pas rendre service à Shakespeare que de le jouer de façon trop sombre et tendue. Ce n'est pas seulement sérieux, mais aussi léger, poétique, fantastique, avec de la chanson, du rire. Le théâtre de divertissement peut être très noble...

Quid de la folie du héros ?

Il n'est pas fou, c'est un homme instruit, une belle âme élevée avec de grandes qualités d'amour et d'amitié et on lui demande de revenir à la barbarie en tuant l'assassin de son père ! Mais nous ne sommes pas là pour répondre au grand mystère de cette pièce, seulement en faire entendre un écho, lui rendre hommage, la servir.

*Propos recueillis par
Nedjma Van Egmond*

Hamlet, mis en scène par Jean-Luc Revol, Fêtes nocturnes de Grignan, du 1/7 au 20/8, 04 75 91 83 65



© Francis Rey

Hamlet à Grignan

Philippe Torreton

Après *Henri V* et *Richard III*, l'acteur portera le costume d'Hamlet, devant la somptueuse façade du château de Grignan. 40 représentations dans le cadre des fêtes nocturnes, avant une tournée au long cours.

Théâtre magazine : Vous avez dit que la question "Pourquoi vouloir jouer Hamlet ? " n'avait pas de sens, qu'il serait plus pertinent de s'interroger sur "Pourquoi ne pas vouloir jouer Hamlet ? ". Hamlet est-il le rôle dont tout acteur rêve ?

Philippe Torreton : Cette pièce est un miracle d'écriture. On a forcément envie de s'y frotter pour ce qu'elle raconte, le désespoir face à l'amour, les



©Brigitte Engérand

Pasternak au Festival de la Correspondance

Didier Bezace

Au Festival de la Correspondance de Grignan, cet été, le thème des échanges épistolaires tourne autour de la Russie. Didier Bezace, qui terminera son cinquième mandat à la tête de la Commune d'Aubervilliers fin 2012, a choisi de lire les lettres que Pasternak, l'auteur du célèbre *Docteur Jivago* (et Prix Nobel de Littérature en 1958), a écrites à sa première épouse Marina Tsvetaieva.

Théâtral magazine : Qu'est ce qui vous a plu dans ces lettres ?

Didier Bezace : Je ne connaissais de Pasternak que le *Docteur Jivago*. Et à l'occasion du Festival Paris en toutes

Pasternak, le poète amoureux

lettres, j'ai fait une lecture au Musée des Arts et Traditions Juives d'une partie de la correspondance qu'il a entretenue avec sa première femme. C'est l'intellectuel amoureux. Plus l'objet aimé est loin plus c'est facile de l'aimer. Puis il est prêt plus c'est impossible. C'est une correspondance à la fois belle parce qu'il écrit magnifiquement, touchante parce que sa femme est une muse, et cruelle parce que ça finit par une séparation. J'en ai fait un montage sans mettre les lettres de sa femme pour créer un rapport d'ordre théâtral à l'absence et j'en ai parlé à Anne Rottenberg qui m'a demandé de venir le lire au Festival de la Correspondance.

Comment prépare t-on une lecture ?

Il y a deux solutions. Soit on répète plusieurs jours si on veut que ce soit une lecture mise en espace. Ou alors il faut répéter peu et prendre assez d'avance sur la familiarité qu'on peut avoir avec le texte. Quand je présente la saison au théâtre de la Commune, c'est toujours un exercice douloureux parce qu'il faut dire que ça va être formidable alors qu'on n'en sait rien. Donc pour me déculpabiliser, l'année dernière, avec mes deux artistes associés Laurent Laffargue et Ezéquier Garcia-Romeu, on a fait une lecture d'1h30 de *Don Quichotte*.

Votre mandat à la Commune court jusqu'à fin 2012. Et après ?

Je vais partir parce que je pense que je ne peux plus faire grand-chose de plus. Ou alors il faudrait qu'on m'octroie des moyens supplémentaires, qu'on construise un nouveau théâtre. Je vais juste essayer d'ouvrir une nouvelle salle avant de partir. Mais si je sentais qu'il y avait encore une chose à faire, qu'on aurait dû faire et qu'on n'a pas faite,

qu'on aurait découvert qu'il fallait faire, je demanderais à rester.

C'est difficile en ce moment ?

C'est dur et en banlieue, encore plus. On a essayé de résoudre des problèmes concrets. On a lancé depuis quatre ans les *Rencontres ici et là* qui sont un théâtre de proximité à Aubervilliers. Ce qui nous intéressait c'était évidemment de travailler avec les publics occasionnels, qui sont loin de l'institution. On a créé parallèlement une association pour les Rencontres qui essaie de trouver des fonds et on obtient quelques résultats de financement. Il faudra peut-être réinventer une manière d'être du centre dramatique national en banlieue. Mais la culture souffre énormément de l'attitude de la droite, de cette espèce de libéralisme anarchique. Et je ne suis pas du tout rassuré par les projets de la gauche.

Quels sont vos projets ?

En novembre, on créé une pièce de Daniel Keene à la Coursive chez Jacky Marchand puis on la tournera avant de la jouer à la Commune tout le mois de janvier. J'ai fait un parcours avec cet auteur : j'ai monté *Silence complice*, *Avis aux intéressés*, *Objet perdu* et coproduit *Paradise* une pièce commandée à Daniel par Laurent Laffargue. Et je finirai mon mandat avec *La noce commence*, qui est l'adaptation d'un film roumain. C'est un projet qui devrait me permettre de retrouver à peu près l'ensemble des comédiens avec qui j'ai travaillé depuis 15 ans.

Propos recueillis par HC

Boris Pasternak, lettres à Evguénia, adaptation de et avec Didier Bezace. Festival de la correspondance à Grignan. Le 10/7, 04 75 46 55 83

Au Festival de Figeac



Britannicus à Figeac

Michel Fau

Michel Fau prend les rênes de la direction artistique de cette 11^e édition du Festival de Figeac, heureux d'y rêver "à ce que devait être Avignon dans les années 50 lorsque Vilar débarquait".

Une programmation diversifiée où tant l'acteur que le metteur en scène seront très présents.

Théâtral magazine : Pour cette première année de direction, que va découvrir le public ?

Michel Fau : Il va découvrir des compagnies de la région, *Britannicus* de Racine que je vais monter et interpréter, *Le jeu de l'Amour et du hasard* monté par Philippe Calvario, la reprise de *Nono* avec Julie Depardieu que

j'avais mis en scène cet hiver, Françoise Thuriès jouera son spectacle sur Sœur Emmanuelle mis en scène par Michael Lonsdale, des lectures avec Jean-Louis Trintignant, Marie-Christine Barrault, Denis Lavant... Nous voulions témoigner de la diversité des poètes et des styles de théâtres, privilégier des auteurs forts et puissants... Il n'y a pas un style de théâtre qui soit noble ; il y a différentes formes.

Fau dans *Britannicus* : une surprise ?

Je rêvais de jouer Racine. On me le proposait rarement, ou dans des conditions pas toujours satisfaisantes. J'ai décidé de réunir de grands comédiens comme Bruno Sermonne, Geneviève Pages, François Thuriès, et de jeunes comédiens sortant du Conservatoire sensibles à la tragédie. Je voulais ces grandes voix pour incarner aujourd'hui ce théâtre du XVII^e siècle qui est baroque, très formel et en même temps très violent. Il est maintenant monté de façon sage et raisonnable, austère et sinistre, alors que c'est pour moi un théâtre délirant, cruel, pervers, extrêmement précieux et raffiné.

Nous aurions oublié l'art de le jouer ?

La tragédie classique a été inventée en France et négligée ensuite. Plus montée du tout comme il le faut. Si l'on a gardé une tradition du Kabuki ou de la Commedia dell'arte, on ne l'a plus sur la tragédie classique. Il y a eu un rejet de ce théâtre dès le XVIII^e Siècle. Mon but n'est pas de faire de la reconstitution historique, mais de réinventer un théâtre baroque en partant de cette prose très formelle. Je veux faire quelque chose de décapant et d'outrancier, parce que je pense

qu'il y a un public qui a envie de cela.

En scène, cela répond à votre folie ?

Oui, j'espère. La tragédie, c'est fou ! Ce n'est pas le drame. Souvent on monte les tragédies comme des drames de Tchekhov ou d'autres, mais ce n'est pas pareil. Ce sont des pièces où les héros sont dépassés par la situation. Je pense que ce théâtre est plus proche du *Seigneur des anneaux* ou d'*Alien* que d'un film psychologique.

Sauter d'un genre à l'autre, de *Nono* à *Britannicus*, est-ce un pari ?

C'est difficile et délicat, d'autant qu'en France lorsque l'on fait quelque chose qui marche bien, on vous redemande éternellement la même chose. Longtemps j'ai été "l'acteur d'Olivier Py", depuis Nono on me propose des pièces de boulevard rétro, mais j'avais envie de faire *Britannicus* de Racine ! C'est un combat mais c'est ce qui m'intéresse. Il y aura mon imaginaire et mes délires en prime !

Propos recueillis par
François Varlin

Britannicus de Racine, mise en scène de Michel Fau

Festival de Figeac, Cour du Puy, du 21/7 au 2/8, 05 65 33 80 56, www.festivaltheatre-figeac.com



Hamlet à Bad Hersfeld en Allemagne

Jean-Claude Berutti

Après *Macbeth* qu'il a monté à la Comédie de Saint-Etienne en octobre 2010, Jean-Claude Berutti poursuit son exploration de Shakespeare. Il s'attaque cette fois à *Hamlet* qu'il met en scène pour le festival de Bad Hersfeld en Allemagne.

Théâtral magazine : Qu'allez-vous faire de la pièce ?

Jean-Claude Berutti : Je vais faire une version de 2h30. C'est un lieu très grand, très inconfortable pour le public et il est difficile d'envisager un entracte. Il faut aussi mesurer ça dans la manière de faire le spectacle. Avec ma femme qui est traductrice, on fait une version qui respecte toutes les structures de la pièce mais qui se joue

Le cauchemar d'Hamlet

vite. Je suis persuadé que Shakespeare doit se jouer vite. Je l'ai testé sur *Macbeth*. C'est de l'action. Donc je vais montrer une espèce de cauchemar continu, non seulement d'Hamlet mais aussi de tous les autres personnages.

L'objectif c'est d'apporter un regard nouveau ?

On n'est pas dans une cohérence habituelle shakespearienne. On se demandait comment il pouvait y avoir tellement d'allusions à Montaigne alors que la première traduction des *Essais* datait d'un an après la publication d'*Hamlet*. Le mystère a été levé : il circulait un manuscrit des *Essais* qui n'étaient pas encore édités au moment où Shakespeare écrit *Hamlet*. Donc il a lu Montaigne et il a lu la philosophie sceptique, la philosophie du doute et il l'exploite au maximum à partir de son personnage. Ça permet de comprendre les choses différemment. On dit qu'Hamlet retarde le moment où il va tuer Claudius ou ce n'est qu'à la fin du troisième acte de la représentation de la pièce qu'il a la preuve que Claudius est l'assassin de son père et que le spectre avait raison. Il y a un effet de retardement du moment où on dit les choses par rapport au moment où les a sentis pour la première fois. Il se pose la question être ou ne pas être bien avant le 3e acte où il fait sa tirade. Le rapport au temps est très surprenant dans la pièce.

De fait, c'est bizarre à des tas d'endroits. Il y a une ambiguïté au moment où ils jouent la pièce. Pourquoi y a-t-il une pantomime qui montre sans mot ce qui va exactement se dire dans la pièce qui va confondre Claudius ? Certains disent qu'il faut enlever la pantomime. Moi je pense qu'il ne faut pas.

Shakespeare sait très bien qu'il écrit pour plusieurs strates de spectateurs, un public très lettré comme un public populaire. Je pense qu'il redouble les faits pour que le public simple puisse comprendre la clé au cas où il n'aurait pas tout suivi. Et donc la pantomime permet de prendre de l'avance. En plus ça se joue dans le brouhaha.

Peut-on dire qu'Hamlet ne se réalise que parce que son père est mort ?

Oui mais il ne faut pas oublier que c'est une tragédie. Hamlet sait qu'il doit venger son père parce que le spectre le lui a demandé mais il est convaincu que quoi qu'il entreprenne, sa vie est un échec. C'est très contemporain. Tous les jeunes connaissent ce moment où on ne s'est pas réalisé encore, et qu'on est davantage fasciné par l'échec que par la mort. Ce qui différencie Hamlet d'un héros vengeur habituel, c'est qu'il n'en possède pas vraiment la fureur guerrière... La sainte colère est moins pragmatique, peut-être plus paranoïaque. Ce qui produit un effet sur la forme même de la pièce qui n'est plus un drame de vengeance, tout en conservant la trame, mais devient une méditation sur le sens sacré de la vie et de la mort, sur le sens de la justice et son altération quand elle est face aux intérêts humains.

Propos recueillis par HC

Hamlet, de Shakespeare, mise en scène de Jean-Claude Berutti

Festival de Bad Hersfeld dans les ruines de l'ancienne église abbatiale en Allemagne, 28 et 29/6, 2, 9, 15, 18, 22, 23, 29 et 30/7, 1/8, (0 66 21) 2 01 - 3 13, festspiele@bad-hersfeld.de www.bad-hersfelder-festspiele.de

Spécial Avignon 2011

• IN, OFF et Villeneuve en scène



La Cour d'honneur

© GREM

le IN 65e édition du 6 au 26 juillet

- **Boris Charmatz, artiste associé** / Page 38
- **Wajdi Mouawad** / Page 39
- et Guy Cassiers, Pascal Rambert, Patrick Pineau, Lucien Attoun, Angélica Liddell, Sophie Perez & Xavier Boussiron, Vincent Macaigne, Elise Vigier & Marcial di Fonzo Bo, Rachid Ouramdane

Enfant, Boris Charmatz. Cour d'honneur, 7 au 12/07 (sauf le 9), 22h

Levé des Conflits, Boris Charmatz. Stade de Bagatelle, 16 au 18/07, 21h

Le Suicidé, Nicolai Erdman/Patrick Pineau. Carrière de Boulbon, 6 au 15/7 (sauf le 11), 22h

Des Femmes, Sophocle/Wajdi Mouawad

Carrière de Boulbon, du 20 au 25/7 (sauf le 22), 21h

Cesena, Anne Teresa de Keersmaecker & Björn Schmelzer.

Cour d'honneur, 16 au 19/07, 4h30

Fase, Anne Teresa de Keersmaecker. Cour du Lycée Saint-Joseph, du 24 au 26/7, 22h

Sang et Roses, Tom Lanoye/ Guy Cassiers. Cour d'honneur, 22 au 26/07, 22h

Jan Karski, Yannick Haenel/Arthur Nauzyciel. Opéra-Théâtre, 6 au 16/7 (sauf le 10), 18h

Sur le concept du visage du fils de Dieu, Roméo Castellucci. Opéra-Théâtre, 20 au 26/7 (sauf le 24), 19h

Courts-Circuits, François Verret. Cour du Lycée Saint-Joseph, 16 au 22/7 (sauf le 20), 22h

I am the Wind, Jon Fosse/Patrice Chéreau. Cour du Lycée Saint-Joseph, 8 au 12/7, 22h

Clôture de l'amour, Pascal Rambert. Salle Benoît XII, 17 au 24/7 (sauf le 19), 18h

Mademoiselle Julie, Strindberg/Frédéric Fisbach. Gymnase Aubanel, 8 au 26/7 (sauf les 10, 17, 24), 18h 8 au 14/7 et 20 au 26/7, 22h 15 au 19/7

Christine, d'après Mlle Julie, Strindberg/Katie Mitchell et Léo Warner. SN de Cavailon, 22 au 24/7, 22h 22 et 23/7, 17h 23 et 24/7

Violet, Meg Stuart. Salle de spectacle de Védène, 19 au 25/7 (sauf le 23), 17h

Exposition universelle, Rachid Ouramdane

Cloître des Célestins, du 19 au 24/7 (sauf 21), 22h

L'indestructible Mme Richard Wagner, Christophe Fiat. Tinel de la Chartreuse, 18 au 24/7 (sauf le 22), 18h

"Maudit soit l'homme qui se confie en l'homme", Angélica

Liddell. Salle de Montfavet, 8 au 13/7 (sauf le 11), 17h

Le condamné à mort, Jean Genet/Jeanne Moreau et Etienne Daho. Cour d'honneur, le 18/7, 22h

Yahia Yaïch – Amnesia, Jalila Bacchar & Fadhel Jaïbi. Salle de Montfavet, 15 au 17/7, 22h 15, 16 et 17/7, 17h 16 et 17/7

Au moins j'aurais laissé un beau cadavre, Shakespeare/Vincent Macaigne. Cloître des Carmes, 9 au 19/7 (sauf le 14), 21h

Rafael Spregelburd/Elise Vigier et Marcial di Fonzo Bo. Salle de spectacle de Védène. L'entêtement : 8 au 15/7 (sauf le 12), 22h 8, 13 et 15/7, 14h 9, 11 et 14/7. La Paranoïa : 9 au 15/7 (sauf le 12), 22h 9, 11 et 14/7, 14h 10, 13 et 15/7

Oncle Gourdin, Sophie Perez et Xavier Boussiron

Gymnase du Lycée Mistral, 12 au 17/7 (sauf le 15), 22h 12, 13 et 16/7, 23h 14/7 et 15h 14 et 17/7

Chronique d'une vie, Kelly Copper et Pavol Liska

Cloître des Célestins. Episode 1 : 9 au 16/7 (sauf les 11 et 14), 19h. Episode 2 : 9 au 16/7 (sauf les 11 et 14), 00h

Sun, de Cyril Teste / Collectif MXM

Salle Benoît XII, 7 au 13/7 (sauf le 10), 15h

Danses libres, par Cecilia Bengolea et François Chaignaud

Cloître des Carmes, du 22 au 26/7, 22h

(M)imosa, Cecilia Bengolea/François Chaignaud... Auditorium du Grand Avignon-Le Pontet, 14 au 17/7, 22h

Low pieces, Xavier Le Roy. Gymnase du Lycée Mistral, 19 au 25/7 (sauf le 22), 22h 19, 20 et 21/7, 18h 23, 24 et 25/7

Le cabaret décrépissant, Olivia Grandville. Auditorium du Grand Avignon-Le Pontet, 8 au 11/7, 17h

Ebauche d'un portrait, Lagarce/François Berreur

Auditorium du Grand Avignon-Le Pontet, du 20 au 23/7, 17h

Petit projet de la matière, Odile Duboc et Françoise Michel/Anne-Karine Lescop. Gymnase du Lycée Mistral, 6 au 8/7, 15h 6/7, 18h 7 et 8/7

... du printemps, Thierry Thieû Niang/Jean-Pierre Moulères

Gymnase du Lycée Saint-Joseph, 14 et 15/7, 19h

Les 40 ans de Théâtre ouvert. Chapelle des Pénitents Blancs

Expositions / Installations. Unwort, William Forsythe. Eglise des Célestins, 14 au 24/7 (sauf le 18), 14h à 18h

L'artiste
associé
2011 :
Boris
Charmatz

04 90 14 14 14
www.festival-
avignon.com



© Ilkkramer

Boris Charmatz

L'artiste associé

Chef de file de la non-danse (il préfère parler de danse expérimentale), directeur depuis 2009 du Musée de la Danse, Boris Charmatz s'est distingué dès 1993 avec *A bras le corps*, puis *Herses*, *Héâtre-télévision*, ou *Regi*. La place du danseur dans la société est au cœur de sa recherche que ce soit lorsqu'il danse avec Jeanne Balibar dans *La danseuse malade* ou dans des projets collectifs comme *Levée des conflits* qu'il reprend au festival. Avec *Enfant*, qu'il créé dans la Cour d'honneur avec 27 petits danseurs, il aimerait arriver à une République des enfants...

Théâtral magazine : Qu'est-ce qui vous a donné envie de travailler avec des enfants ?

Boris Charmatz : Quand je suis arrivé au Musée de la Danse à Rennes, on a lancé plusieurs projets en direction des enfants. Notamment une pièce d'Odile Duboc, reprise à Avignon, *Petit Projet de la matière*, qu'elle réinvente avec des enfants de cinq à huit ans. C'est ça qui m'a donné envie d'inventer quelque chose dans cet esprit de fragilité et en revisitant la Cour. J'ai l'impression bizarrement que c'est un

bon endroit pour faire du petit et amener de l'imprévisibilité aussi, parce que les enfants font quand même ce qu'ils veulent. Je suis reparti d'une pièce qui s'appelait *Régi* où des machines transportaient des corps qui ne faisaient rien. L'idée c'était que des adultes fassent danser les enfants, les transportent, leur soulèvent un pied, les fassent voler. Que la danse se fasse autour d'eux.

Comme des marionnettes ?

Un peu dans ce sens et en même temps on travaille à un endroit où les enfants nous donnent leur confiance. Ils acceptent qu'on fasse le spectacle pour eux. Et du coup j'aimerais bien que le spectateur ressent ce qu'il imagine être les sensations de ces enfants, qu'il puisse ressentir le spectacle à travers eux.

Chez l'artiste, le rapport à l'enfance est entretenu.

J'ai le sentiment qu'on essaie de fabriquer des barrières autour d'eux, qu'on les protège de la société, mais ils sont aux premières loges pour le chômage, la crise économique, les exclusions de toutes sortes.

Vous ne jouez pas dans la pièce ?

A priori non.

Il y a un certain Abel Charmatz dans la distribution...

C'est mon fils. C'est une version réduite de moi (*rires*). On travaille à Rennes avec des enfants qui suivent les ateliers du samedi. Je pensais en choisir une dizaine et on a décidé de les emmener tous à Avignon. Il y a neuf danseurs adultes, 27 enfants, les techniciens, les collaborateurs artistiques, on est plus d'une cinquantaine à débarquer et je pense que c'est à l'image de ce festival. Le fondement de ce travail, c'est l'endroit d'une danse, de ce qui se laisse faire, de ce qui ne bouge pas. Il y a une grosse résonance avec l'inertie, le sommeil, peut-être la mort aussi.

Où la peur d'agir.

Ça peut être aussi un vrai désir de se fondre dans le paysage. Quand deux corps veulent à tout prix bouger, ils se confrontent. Ça évoque aussi le fait que tout spec-

J'ai eu l'intuition qu'avec la danse je pourrais trouver une sexualité, une vie...

tacle est fait pour les spectateurs qui ne bougent pas et néanmoins pas forcément passifs, ou contraints. C'est aussi un endroit de projection mentale.

Dans *Levée des conflits*, il y a aussi une passation d'énergie.

Oui. Il y a une perméabilité entre les danseurs. Mais c'est une pièce très différente parce qu'elle déborde d'énergie. Il y a quelque chose d'une transe et la question de ce qui est en mouvement et de ce qui ne l'est pas se joue un peu différemment parce que c'est comme si tout tous les mouvements qu'on voit étaient toujours faits par l'un des danseurs. Il y a 25 mouvements qui constituent la chorégraphie et si on capte une seconde du spectacle, il y a quelque chose de complètement immobile alors que chaque danseur est dans un mouvement hyperactif. Dans l'équipe, il y a des danseurs de 20 à 50 ans. On a des corporalités, des endurance, des âges, des cultures différents. Ce n'est pas l'idéal démocratique mais on participe, il y a une vraie question d'endurance.

Petit, vous faisiez du ping-pong et du violon. Pourquoi avoir choisi la danse ?

J'avais envie de défendre un certain militantisme. Mes parents étaient des grands militants politiques, culturels, syndicaux et ils m'ont transmis une partie de cette énergie-là. Et j'ai eu l'intuition que la danse allait me révéler le monde, qu'avec la danse je pourrais trouver une sexualité, une vie, un rapport à la politique... et d'une certaine manière la danse fait ça pour moi. Me mettre en mouvement me connecte aux autres.

Propos recueillis par HC

Enfant. Cour d'honneur du Palais des Papes, 7 au 12/7, 22h. **Levée des conflits.** Stade de Bagatelle, 16 au 18/7, 21h. 04 90 14 14 14

Wajdi Mouawad

L'odyssée de Sophocle

A la carrière de Boulbon, celui qui fut artiste associé du festival 2009 présente *Des femmes*, premier acte d'un projet autour de Sophocle qui court jusqu'en 2015. Trois pièces de l'auteur grec, *Les trachiniennes*, *Antigone* et *Electre*, seront présentées sous forme d'intégrale. Un nouveau voyage-fleuve annoncé.

Théâtral magazine : Vous allez présenter trois pièces de Sophocle, première étape d'un projet qui aboutira à la création de ses sept tragédies d'ici à 2015. Comment est né ce désir fou ?

Wajdi Mouawad : J'ai commencé à lire les auteurs grecs vers 22-23 ans, avec *L'Illiade* et *L'Odyssée* et, dans un cas comme dans l'autre, j'ai été frappé par le fait qu'on ne rencontre aucun personnage qui ne soit pas persuadé que le monde est magique, malgré tous les bouleversements qu'il traverse. J'ai été marqué par la mort d'Hector, plus encore par celle d'Achille. J'étais bouleversé par la forme d'innocence de ces personnages, malgré le sang, la douleur, le massacre, la sauvagerie. Ça a résonné très fort en moi.

Qu'ont de commun Sophocle et Homère ?

Bien que séparés par des siècles, ils constatent tous deux que les hommes sont en lien continuels avec la douleur et la souffrance. A la question, comment y répond-t-on ?, les Grecs ont trouvé la philosophie, le théâtre, la démocratie. Autant de systèmes faits pour apaiser ces souffrances, les rendre plus supportables. En comparant les différents auteurs, j'ai trouvé Eschyle sévère, implacable, Euripide un peu cynique. Chez Sophocle, il y avait une forme d'incertitude



© Jean-Louis Fernandez

sur les dieux qui disaient "Essayons de nous débrouiller entre nous"...

Quel thème majeur traverse les sept tragédies de Sophocle ?

D'*Ajax*, écrit quand il avait 28 ans à *Cédipe à Colone*, écrit à 82 ans, il est toujours question d'aveuglement et de révélation. Dans *Cédipe roi*, cela apparaît de façon frappante. **Pourquoi cette aventure aujourd'hui ? Il vous fallait d'abord monter vos propres pièces, dire tout ce que vous aviez à dire avant de vous atteler à cette somme signée Sophocle ?**

De la même façon que j'ai toujours su que je ne vivrais pas toute ma vie au Québec, j'ai toujours su que je ne passerais pas ma vie au théâtre. Un pays nordique, sur la durée, c'était contre-nature, j'avais besoin de me rapprocher de la Méditerranée. Et il était aussi évident que je quitterais un jour la mise en scène pour un travail plus solitaire d'écriture et le plateau pour l'atelier.

On vous imagine mal arrêter la mise en scène...

Le sang des promesses était ma façon de quitter le Québec [Wajdi Mouawad vit désormais une bonne partie de son temps dans le sud ouest de la France, ndlr]. Le projet Sophocle sera ma façon de quitter la scène. J'ai toujours fait de la mise en scène car

j'avais envie d'aventures ahurissantes, de voyages, de spectacles longs, énormes, qui charrient des émotions. Maintenant, l'appel de la littérature, de la peinture aussi sont plus forts. Le sentiment de vertige que j'ai éprouvé au moment de la création de *Seuls* a été une vraie révélation.

Etes-vous surpris, révolté par les réactions très virulentes qu'a suscité la participation de Bertrand Cantat à votre spectacle ?

Je n'ai jamais voulu provoquer en montant ce projet avec Bertrand, mais j'imaginai bien sûr que ça susciterait des émotions, que ça heurterait des gens. Je suis tout à fait d'accord pour qu'il y ait débat, questionnement, c'est compréhensible. Mais au Québec cela a pris des proportions démentes et s'est inscrit dans des enjeux politiques. Tout cela a été d'une grande brutalité et n'a pas laissé d'espace à la discussion.

Propos recueillis par Nedjma Van Egmond

Des femmes : Les trachiniennes, Antigone, Electre de Sophocle. mise en scène de Wajdi Mouawad. Création au Rocher de Palmer, Cenon du 28/6 au 2/7, 05 56 74 80 00. Festival d'Avignon, du 20 au 25/7, Carrière de Boulbon, 04 90 14 14 14



© Koen Broos

Guy Cassiers

Donner la voix à ceux qui souffrent

Au fil des années, Guy Cassiers est devenu l'un des grands habitués du Festival d'Avignon. Cet été, il y revient avec *Sang & Roses*, un diptyque que lui et l'écrivain Tom Lanoye consacrent à deux figures de l'histoire de France : Jeanne d'Arc et Gilles de Rais. Le spectacle sera repris en automne à l'Odéon.

Théâtral magazine : Pourquoi Jeanne d'Arc et Gilles de Rais ?

Guy Cassiers : Avec Tom Lanoye, nous voulions encore parler du pouvoir mais, cette fois, du pouvoir de la justice et de la religion : comment ce pouvoir peut créer des situations extrêmes. Et, nous avons trouvé ces deux personnages qui ont tous deux vécu au XVe siècle mais sont aux antipodes l'un de l'autre. Il y a des "miroirs" entre Jeanne d'Arc et Gilles de Rais. Tous deux sont très religieux mais ils comprennent la religion de manière très différente. Il nous intéressait aussi de voir comment le monde qui les entourait les a manipulés, comment on a créé le phénomène de Jeanne d'Arc et comment on a laissé Gilles de Rais commettre ses crimes. La position de l'Eglise de cette époque nous renvoie à ce qui se passe aujourd'hui, à ces histoires de pédophilie par exemple et à la manière dont l'Eglise les explique. La cruauté n'est pas un phénomène spécifique à Gilles de Rais. Il le disait : "La cruauté existe dans notre société. Moi, je fais ce que les autres pensent". C'est très cynique et, en même temps, tout le monde savait ce qu'il faisait. C'était un des hommes les plus riches de

France, on avait besoin de son argent. Alors, on le laissait faire.

Et la justice ?

On a essayé de voir comment la langue utilisée par la justice peut construire une manipulation, une situation de pouvoir à l'encontre de ses victimes. Le procès de Jeanne d'Arc a duré des semaines et des semaines parce que ses juges voulaient lui faire dire ce qu'ils avaient envie qu'elle leur dise. Il y avait quarante ou cinquante personnes contre cette petite femme.

Chaque personnage du premier volet renvoie à un personnage du second volet.

L'actrice qui joue Jeanne d'Arc interprète ensuite un homme. Pourquoi ?

Immédiatement après la mort de Jeanne, elle revient dans le rôle de Francesco Prelati, le complice de Gilles de Rais. Cela crée un choc qu'elle devienne quelqu'un de si différent. Le fait que les mêmes éléments reviennent, cela rythme le texte. Ce sont comme des leitmotifs qui reviennent mais d'une manière nouvelle. On a également un contraste entre les scènes qui se passent dans des espaces publics et qui se jouent en direct et les scènes intimes qui se jouent face à la caméra. Nous avons filmé

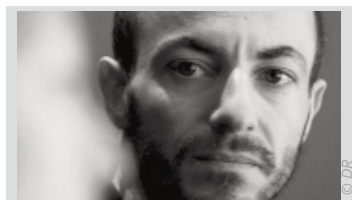
les autres espaces de la Cour d'Honneur et du Palais des Papes pour montrer ce qui se cache derrière les murs. On a filmé les peintures, tout ce qu'il reste aujourd'hui du XVe siècle et, pendant les répétitions, on combine les scènes où l'on est en direct dans la Cour d'Honneur et celles qui se déroulent dans ces autres espaces.

La musique joue un rôle important.

C'est une musique d'aujourd'hui mais basée sur les musiques polyphoniques du XVe siècle. Là encore, on a une dualité. Les textes des chanteurs, écrits par Tom Lanoye, disent des choses essentielles pour l'histoire. Dans la première partie, on a, par exemple, un dialogue entre les chanteurs et Jeanne mais il n'y a qu'elle qui les voit. Avec Gilles, c'est plus cauchemardesque : ce sont les voix de ses victimes, des enfants qu'il a violés et tués. Un des éléments du spectacle, c'est de donner la voix à ceux qui souffrent.

*Propos recueillis
par Chantal Boiron*

Sang & Roses. Cour d'Honneur du Palais des Papes, du 22 au 26/7, 04 90 14 14 14



© DR

Rachid Ouramdane

Histoire et corps

Le chorégraphe Rachid Ouramdane s'impose comme l'un des talents de sa génération. C'est à Bonlieu-Scène nationale d'Annecy où il est en résidence qu'il a créé *Exposition universelle*, le solo qu'il présente au Cloître des Célestins. Il y aborde la question des esthétiques nationales, un thème fondamental pour cet artiste né de parents algériens immigrés en France.

Micheline et Lucien Attoun se sont connus dans une pension de Boulogne-Billancourt. Elle avait douze ans. Lui, treize. Déjà, il en était amoureux. Le tourbillon de la vie les a séparés. Quand ils se retrouvent dans les années soixante, c'est pour ne plus se quitter.

Tous deux ont la même passion du théâtre, de l'écrit, mais pas forcément les mêmes souvenirs. Acteur, metteur en scène, administrateur, Lucien fera tout au théâtre. Et pour vivre, 36 métiers : débardeur aux Halles, plongeur... C'est dans la revue *Europe* qu'il signe ses premières critiques. Il participe à la création du Cercle International de la Jeune Critique sous l'égide du Théâtre des Nations et décerne le Prix du Meilleur spectacle du mois à Laurent Terzieff pour sa première mise en scène, *La Pensée d'Andreïev*. Quand il la retrouve, Micheline travaille au Centre Culturel Américain : "C'est elle qui faisait bouillir la marmite." Peu à peu, Lucien Attoun s'impose en tant que critique. En 1969, il devient producteur du Nouveau Répertoire des Auteurs dramatiques de France Culture. Il travaillera pour cette chaîne jusqu'en 2003.

L'été 70 à Avignon, à la demande de Jean Vilar, Lucien lui propose un Théâtre de création et, pour que l'écrit se confronte au plateau, il invente "la mise en espace", avec "le rêve d'aboutir à la création". Il s'agit aussi d'un type de travail : 12 jours de répétition, 4 représentations sans décor ni costumes : "Je choisissais les metteurs en scène. Eux choisissaient les textes en toute liberté." Trois mois après la mort de Vilar, Théâtre Ouvert est inauguré le 23 juillet 1971 dans une chapelle désaffectée, les Pénitents Blancs, avec *Le Camp du drap d'or* de Rezvani dans la mise en espace de Jean-Pierre Vincent. Micheline et Lucien Attoun inventeront d'autres for-

Lucien Attoun

40 ans de Théâtre Ouvert



mules comme le fameux Gueuloir ou le Tapuscrit. L'édition théâtrale demeure l'une des principales activités de Théâtre Ouvert. En 1981, Théâtre Ouvert s'installe Cité Véron, près du Moulin Rouge : "un lieu de guinche qu'on a transformé en théâtre." En 1988, Robert Abirached en fait le premier CDN créé à Paris, dirigé par un non artiste. Les "premières fois" ne se comptent plus à Théâtre Ouvert. En 2005, c'est la mise en place de l'Ecole Pratique des Auteurs de Théâtre. En 2011, Théâtre Ouvert devient Centre national des dramaturgies contemporaines et s'ouvre aux auteurs d'ailleurs. Micheline et Lucien Attoun ont toujours pratiqué, à la fois, l'ouverture et le compagnonnage avec des auteurs et des metteurs en scène. Quand on leur demande la recette de leur longévité, Micheline et Lucien Attoun répondent : "De la santé. De l'énergie. De la passion."

Chantal Boiron

40 ans de Théâtre Ouvert à la Chapelle des Pénitents blancs avec entre autres : *Cancrelat* de Sam Holcroft par Jean-Pierre Vincent, 8, 9/7, éditions Théâtre Ouvert/Tapuscrit n°122. *Les Heures sèches* de Naomi Wallace par Alain François, 23, 24/7. 04 90 14 14 14

À propos de ce solo, vous parlez de "polyphonie". N'est-ce pas paradoxal ?

Non. Chaque fois que je fais un solo, c'est pour montrer la diversité, la grande complexité qui constitue l'être solitaire. Ce sont aussi tous les autres qui résonnent en lui. Ce qui m'intéresse, c'est comment un individu résonne de tout un ensemble. Il s'agit de la dimension polyphonique d'une personne. Dans *Loin*, j'évoquais le parcours de mon père à travers des témoignages de gens de générations différentes. La pièce était ainsi composée de fragments.

Avec *Exposition Universelle*, vous posez la question des esthétiques nationales. Pourquoi ?

J'ai souhaité partir des représentations du politique, faire un travail sur des courants artistiques qui ont eu une attitude complaisante avec le pouvoir, montrer comment le corps est représenté en général par le politique lorsque celui-ci influe sur un courant esthétique. C'est un corps glorieux, impérial comme on peut le voir dans le futurisme. L'art du portrait dans les affiches bolchéviques est lui aussi très révélateur. Ce qui m'intéressait, c'était de travailler sur le décalage entre ces représentations et nos quotidiens. Je m'appuie sur la grammaire de ces images telles qu'elles ont été codifiées par le politique. On voit combien elles sont

superficielles. J'essaie de donner tous les ressorts et de montrer l'artifice, par exemple, dans les grands rassemblements futuristes, les grandes manifestations bolchéviques. Et, de montrer au milieu, l'individu dans sa fragilité, de mettre des choses plus précaires, plus bancales pour creuser le décalage avec ces représentations.

Est-ce que la danse peut permettre, mieux que les mots, de poser ces questions fondamentales ?

L'histoire de l'humanité se dépose dans l'histoire de nos corps. La danse a été le premier médium de l'expression avant la parole. Ce qui m'importe dans le fait de faire de la danse aujourd'hui, ce sont les sujets que je traite et ce avec quoi je les traite. C'est creuser les silences, les regards, être attentif à toute l'expressivité du corps. L'art est là pour créer du doute, du trouble. Les formes "muettes" (arts plastiques, peinture etc.) des disciplines qui ne s'articulent pas autour du mot témoignent tout autant. Je me considère comme un artiste et non pas comme un danseur, un chorégraphe ou un metteur en scène. Il s'agit d'exprimer avec l'imaginaire que l'on a. Tout a du sens.

Propos recueillis par Chantal Boiron

Exposition universelle. Cloître des Célestins, 19, 20, 22, 23, 24/7

04 90 14 14 14



Patrick Pineau

Le suicidé : une pièce très vivante

Il monte *Le Suicidé* de Nicolaï Erdman dans la Carrière de Boulbon. Un espace inhospitalier et vertigineux pour recréer le cauchemar vécu par ce chômeur enrôlé comme martyr par l'intelligentsia russe. Patrick Pineau joue lui-même le rôle de ce désespéré de plus en plus vivant, à la place de son ami Eric Elmosnino qui devait initialement jouer le rôle-titre, et face à Anne Alvaro.

Théâtral magazine : Qu'est ce qui vous a plu dans la pièce ?

Patrick Pineau : J'avais pensé au *Révizor* de Gogol. *Le Suicidé*, c'est proche. Ce n'est pas la même écriture mais on est dans cette forme très mécanique, très kafkaïenne et drôle parce qu'à travers le rire, on raconte l'état d'oppression d'un homme. Cette pièce a d'abord été interdite et n'a été jouée qu'en 1980. Il n'a écrit de son vivant que deux pièces, *Le mandat* et *Le Suicidé*. Il y a une sorte de tourbillon d'espoir. C'est le genre de choses qui raconte bien les hommes et à travers le rire. Moi j'en ai besoin. J'aime bien quand il y a un coin de l'oeil qui sourit même dans le cas le plus dramatique. C'est comme au cinéma. Un homme au chômage ne dort pas, il a faim et il se lève la nuit et sa femme croit qu'il va se suicider. C'est un chômeur qui a faim, quelqu'un qui a perdu son identité. Elle réveille le voisin. Or, c'est l'époque où la société soviétique change. Tout ce qui était privé va passer à l'État. Les appartements, les paysans et leurs terres ont été réquisitionnées. Et le voisin va aller vendre le sui-

cide. Il va voir l'intelligentsia et dire : "ça serait bien qu'il se suicide pour vous". Il vend le suicide à l'église, aux écrivains... tout le monde achète. Et lui qui n'était rien devient quelqu'un.

Est-ce que vous transposez ?

L'histoire résonne fortement aujourd'hui, mais je n'ai pas placée en 2010, ni en 1928. On sait qu'on est au théâtre. Il y a un côté très forain dans la manière dont je vais essayer de le raconter. Et la Carrière a la vertu d'une arène. J'ai plutôt suivi ça. Cela me plaît d'être un peu excentré, un peu nulle part, dans un trou, au milieu des arbres. De là est né un décor. Il n'y a pas grand-chose, un grand mur de 22 m. Le mur raconte tellement de choses : on a envie de voir ce qu'il y a de l'autre côté, il y a l'oppression, l'exécution... Et à l'opposé, il y a l'endroit où il vit, qui est représenté par quatre cabanes.

Qu'avez-vous envie de partager ?

C'est une écriture assez directe. C'est une pièce qui place l'acteur autant que le spectateur dans une sorte de fatigue. Et si on arrive à restituer ça, je pense qu'on se rap-

prochera du texte.

C'est un titre qui fait peur...

Oui, mais la pièce est sacrément vivante. Quand Nicolaï Erdman écrit en 1928, il y a un tyran au pouvoir et un régime totalitaire qui éliminait les gens pour un rien.

Le rôle devait être tenu par Eric Elmosnino. C'est vous qui le remplacez jusqu'à fin janvier. Puis, Jérôme Derre prendra la relève.

Ça s'est imposé. Je n'arrivais pas à remplacer Eric. Et puis on a choisi la pièce ensemble. On pourrait se demander pourquoi Jérôme Derre ne joue pas depuis le début. Des fois on ne peut pas expliquer. Et s'il fallait être là quoi qu'il arrive avec un titre pareil dans un lieu pareil ? C'est peut-être un suicide (*rires*). Et puis, j'adore ce rapport des acteurs au public en direct. Il y a un effet miroir et c'est magique. Et encore en plus dans un festival et dans un lieu immense avec des gens qui viennent de partout.

Propos recueillis par HC

Le Suicidé, de Nicolaï Erdman, mise en scène de Patrick Pineau. Carrière de Boulbon, du 6 au 15/7 (sauf le 11), 22h, 04 90 14 14 14



Vincent Macaigne

Un truc de jeunes

Ce spectacle raconte grosso modo l'histoire de *Hamlet*. Avec un personnage qui s'appelle Hamlet, mais Vincent Macaigne ne monte pas pour autant la pièce de Shakespeare. Il s'en inspire pour montrer ce que c'est que ressentir une vérité et se venger.

On n'attendait pas Pascal Rambert à la direction du théâtre de Gennevilliers. L'Etat l'a nommé en remplacement de Bernard Sobel après présentation d'un projet tourné à la fois vers la population et l'international (les USA, le Japon). Rebaptisé T2G – Centre dramatique national de création contemporaine, le théâtre innove et fait le plein. Ce qui n'empêche pas Rambert de venir présenter un nouveau spectacle à Avignon.

Il a toujours l'air d'un jeune homme, avec son visage rieur et ses cheveux longs et sa souplesse de danseur. Etre à la fois auteur, metteur en scène, chorégraphe, réalisateur et directeur de théâtre empêche de vieillir mais l'a profondément mûri. Il s'aperçoit aujourd'hui que les titres de ses pièces font très souvent allusion au temps : *Le Début de l'A, Avant que tu reviennes, Un temps à déplier...* A Avignon, il crée, précisément, *Clôture de l'amour* où une femme (Audrey Bonnet) et un homme (Stanislas Nordey) disent l'un après l'autre un monologue de séparation d'une demi-heure. *"Je découvre que je m'intéresse à des moments de la vie, à des marqueurs de temps, dit-il. Cette nouvelle pièce sera un peu différente. Je ne fais pas un théâtre très émouvant. Je suis un grand amoureux, mais je fais des choses assez froides, en posant de l'émotion sur de la pudeur. Là, le texte est littéral, peu poétique, dur, émouvant. Il repose sur tout ce que j'ai pu vivre et voir"*.

Le revoilà à Avignon. En 2005, il avait été, avec *After/Before*, l'un de ceux par qui le scandale arrive. Le spectacle avait coupé le public en deux. L'esclandre est oublié, mais Rambert en parle dans le poème en alexandrins et en quatrains, *Avignon à vie*, qu'il

Théâtral magazine : Peut-on dire que c'est adapté ou inspiré d'*Hamlet* ?

Vincent Macaigne : J'ai une démarche d'auteur. J'avais déjà fait ça avec *L'Idiot* que j'avais monté à Chaillot. Je prends le conte original et puis je m'inspire aussi beaucoup de Shakespeare. Je travaille à partir de quelque chose et j'en fais autre chose. C'est l'histoire d'une vengeance comme dans celle d'*Hamlet*. Mais à l'intérieur même, il y a des choses qui sont très différentes. Ça parle de ce que c'est que d'avoir une vérité en soi, de ressentir quelque chose du monde, et de la façon de mettre à jour cette vérité. Pour *Hamlet*, c'est en faisant du théâtre. J'ai ajouté d'autres textes, de Nietzsche, de plein de gens et de moi-même.

Comment écrivez-vous ?

J'écris chez moi une première fois et je réécris après les répétitions d'après ce que je ressens, d'après mes propres angoisses que je colle dedans, avec mon propre geste d'artiste qui est bien ou pas bien. C'est instinctif. Je n'ai pas de pensée philosophique.

Est-ce difficile d'atteindre cette vérité ?

Très. Ce n'est pas sûr que je réussisse. Mon but c'est qu'on entende bien ce que je veux faire passer et qu'en même temps il y ait du spectacle, que les gens ne s'ennuient pas, qu'il y ait toujours un rythme qui tende vers l'histoire. J'essaie d'inclure le

Pascal Rambert

Le fou d'Avignon



a écrit et que Denis Podalydès lira pendant le festival. *"Avignon, j'aime et je déteste, confie-t-il. Quand j'y arrive, j'ai le ventre qui se noue. Je voulais conter cette passion folle. J'ai écrit ça dans les gares et dans les aéroports"*.

Il voyage en effet beaucoup, ayant tissé de nouveaux liens entre Gennevilliers et quelques points du globe. Et il est heureux de la progression de ce théâtre T2G où les habitants peuvent suivre des ateliers d'écriture et parfois participer à des spectacles. *"On a changé tout le public, dit-il fièrement. Avec Nicole Martin et l'équipe, on se donne corps et âme"*. Son contrat de directeur est renouvelé jusqu'à 2012. Il espère tenir jusqu'à 2015. A ce moment-là, il pourrait être heureux de ne plus porter tant de charges sur les épaules. A quarante-neuf ans, il n'a écrit qu'une bonne trentaine de pièces. Il a encore tant de choses à dire.

Gilles Costaz

Clôture de l'amour, texte et mise en scène de Pascal Rambert, avec Audrey Bonnet et Stanislas Nordey. Salle Benoit XII à Avignon, du 17 au 14/7, 04 90 14 14 14. Reprise au théâtre de Gennevilliers, du 30/9 au 22/10. Avignon à vie de Pascal Rambert lu par Denis Podalydès, musée Calvet, le 14/7. Textes aux Solitaires intempestifs.

public dans le spectacle. J'aime que ce soit dangereux, qu'il y ait plusieurs clés partout et pas qu'on comprenne tout de suite. Dans une tragédie, on sait ce qui va arriver et ça arrive malheureusement. On sait qu'*Hamlet* va mourir mais comment ça arrive ? C'est toujours un pari. J'ai fait du théâtre pour prendre la parole, pour dire quelque chose aux gens.

Et pourquoi avoir choisi cette forme de théâtre ?

J'ai mis en scène neuf pièces de théâtre et seulement deux avec des textes d'autres auteurs. Comme je réécris toujours les mêmes angoisses, ça me permet de me libérer de ma propre structure de pensée et d'être emmené ailleurs avec une autre histoire.

Quand on dit que vous êtes un provocateur...

Je ne trouve pas ça très juste. Est-ce que c'est provoquer les gens que de jouer avec la vision qu'on a du monde ? Faire du théâtre, ça veut dire qu'on n'est pas seul à penser ce qu'on pense. J'aimerais qu'on me laisse faire mes trucs de manière à pouvoir vivre, manger et payer mon loyer. En plus le théâtre c'est un truc de jeunes, pas un truc de vieux. Il faut de l'énergie pour jouer.

Propos recueillis par HC

Au moins j'aurais laissé un beau cadavre. Clôture des Carmes, du 9 au 19/7 (sauf le 14), 21h, 04 90 14 14 14



© Angélica Liddell

Angélica Liddell

Rien. Absolument rien

On savait depuis *La casa de la fuerza* présentée l'année dernière au Cloître des Carmes que l'espagnole Angélica Liddell souffrait du monde par tous les pores de sa peau. Son nouveau spectacle, *Maudit soit l'homme qui se confie en l'homme*, s'annonce dans la même veine. Pessimiste, elle l'est. Profondément. Si elle affirme que son théâtre ne peut pas transformer le monde, on espère au moins qu'il la sauvera elle.

Théâtral magazine : Quel est le sujet de votre nouveau spectacle ?

Angélica Liddell : Le mal qu'on nous fait, les expériences douloureuses qu'on cumule. Et quand on massacre votre innocence, l'unique façon de se protéger, c'est la mort, la méfiance, ou l'isolement. Parce qu'on ne peut plus croire en personne, on pense qu'on n'a plus rien à donner. C'est le paysage après la catastrophe.

Vous avez déclaré "Je sens un profond dégoût pour nous tous, j'ai de la peine pour la Terre, pour devoir supporter cette charge de gens indignes". On ne mériterait pas d'être sauvés ?

Non et on ne devrait plus concevoir d'enfants sur la Terre. Mon alphabet c'est : "rage", "douleur", "haine", "méfiance". La vie est une escroquerie. Mais il faut avoir beaucoup aimé la vie pour en arriver à cette conclusion...

Qu'est ce que chaque spectacle vous apporte à vous artiste, et à vous femme ?

Je ne pourrais pas vivre si je n'avais pas trouvé cette voie de création. Je ne sais pas vivre autrement. Je ne sais pas gérer la douleur ou la joie. Parfois je pense que n'importe quoi peut me tuer. Quand je me pas-

sionne pour quelque chose, je suis une bête. Alors, je me suis interdit d'aimer.

Votre compagnie s'appelle Atra Bilis. Vous dites détester les acteurs et vos pièces sont profondément pessimistes. Qu'est ce qui domine votre créativité ?

Avant je travaillais plus à partir de mes idées. Aujourd'hui, je m'inspire de mes sentiments, de mes expériences personnelles, mais mon travail comporte toujours une vision du monde.

Vous souciez-vous d'être comprise par le public ?

Bien sûr. Quand le spectateur se trouve en face d'une œuvre, c'est pour comprendre mieux le monde et comprendre ses propres contradictions. Mais, quand on ne se sent pas aimée dans la vie, on voudrait être aimée du public, qu'il soit en empathie, qu'il pleure. Et c'est incontrôlable, je comprends que mon pessimisme ne puisse pas être partagé par tout le monde.

Comment se passe la création ?

C'est un mélange entre le hasard, la révélation et une discipline féroce. La première chose dont j'ai besoin est le mot. Ensuite je rentre dans un état obsessionnel, presque d'hallucination ou de démence contrôlée ;

tout ce que je vois, tout ce que je vis, s'intègre au processus, et je combine cela avec son opposé, avec des corrections constantes, avec des répétitions et des répétitions. J'adore l'épuisement.

Pourquoi faites-vous du théâtre ?

Avant, j'étais plus ingénue, je pensais être une intermédiaire entre le monde et le changement. Maintenant, non. Je défèque simplement ma vision du monde sur la scène, mon indignation face à l'injustice, la souffrance. Je suis une résistante civile, qui cherche à convoquer l'intelligence du public à travers l'émotion. Mais rien ne change. Rien. La rencontre du public et de l'œuvre est éminemment une catharsis, une anagnorèse. Je lui montre mes champs de bataille, mes guerres, je donne mon épée à qui veut bien la prendre.

Si vous pouviez laisser quelque chose, ce serait ?

Rien. Absolument rien..

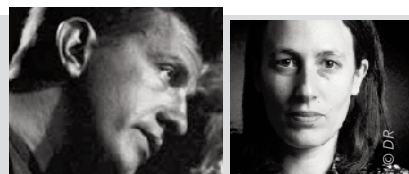
Propos recueillis par HC

Traduction Pedro Matzké, Enric Dausset

Maudit soit l'homme qui se confie en

l'homme. Salle de Montfavet, du 8 au 13/7

(sauf le 11), 17h, 04 90 14 14 14



Elise Vigier Marcial di Fonzo Bo Deux lucioles

Elise jouait à la Maison de la poésie cette saison *Louise, elle est folle* de Leslie Kaplan, Marcial incarne Picasso dans le dernier Woody Allen, *Minuit à Paris*. Ils jouent tous deux dans l'énorme diptyque du tonitruant argentin Rafael Spregelburd – en retrouvant l'équipe des Lucioles qu'ils ont créée, naguère, à Rennes.

Sophie Pérez était assistante de décorateurs et de metteurs en scène d'opéra. Xavier Boussiron était musicien. Elle a entendu le premier disque de Xavier, très moqueur. Elle l'a appelé pour la partition de son premier spectacle. Depuis, ils travaillent ensemble, faisant tout : texte, musique, décor, costumes, au petit bonheur du choc des mots, des idées, des corps et des matériaux. Après les succès parfois houleux de *El coup du cric andalou*, *Gombrowiczshow* et *Deux masques et la Plume*, ils présentent à Avignon *Oncle Gourdin*, une drôle de facétie sur les lutins.

Théâtral magazine : C'est une pièce sur les lutins, mais, déjà, le titre *Oncle Gourdin* indique que c'est une féerie piégée.

Sophie Perez : On avait vu une émission de télévision sur des autistes, où le cadeau était de rencontrer un lutin. Cela nous a donné l'idée de mettre nos comédiens en lutins. Quand cette histoire de lutins prend forme, les comédiens se désagrègent et le théâtre déboule : Claudel, Olivier Py, Médée, Œdipe, Shakespeare... Les lutins mènent aux choses les plus archaïques et nos spectacles comprennent toujours, en même temps, une charte esthétique, une réflexion sur le théâtre. On est entre Jérôme Bosch et Jean-Pierre Mocky. C'est aussi un spectacle sur l'idée du clan : comment se regrouper sans tomber dans le communautarisme. On parle toujours de la même chose : comment désostrer le théâtre et le rentre vivant, comment mettre le spectateur dans une place d'empathie et de rejet.

Xavier Boussiron : Nos spectacles ne sont jamais une seule chose. Les postulats sont mélangés. Il faut qu'il y ait la forme et

Tout est parti de l'école du Théâtre national de Bretagne, à Rennes. Un groupe d'élèves a constitué la troupe des Lucioles. Il y avait là Pierre Maillet, Frédérique Loliée, Elise Vigier, Marcial di Fonzo Bo... L'un va émerger et s'imposer en force, en devenant l'un des grands acteurs des mises en scène de Matthias Langhoff : c'est l'Argentin di Fonzo Bo. Mais le groupe ne va jamais se dissocier. Les Lucioles font s'épanouir un théâtre collectif, déjanté, un tantinet provocateur et passablement ravageur. Parallèlement, en duo, di Fonzo Bo et Elise Vigier passent à la mise en scène et bousculent tout à partir de *La Tour de la Défense* de Copi. Grâce à ses origines et à ses informations personnelles, Marcial découvre un jour l'œuvre de Rafael Spregelburd : un Argentin dont l'Europe monte des pièces ici et là mais que la France ignore encore. Spregelburd a composé une "heptalogie", soit un ensemble de sept pièces inspiré des Sept Péchés capitaux. Marcial et Elise se mettent au travail. Ils n'attaquent pas toutes les pièces en même temps. Mais avec *La Estupiditez (la Connerie)*, jouée notamment par Marina Fois et Karin Viard, ils frappent fort. A Chaillot, le spectacle est stupéfiant !

A Avignon, ils ont choisi de présenter deux autres volets, les derniers de l'ensemble qui donnent une image fidèle la totalité.

Sophie Perez Xavier Boussiron Les dynamiteurs



le refoulé de cette forme. On travaille pour se régaler de ce qu'on aborde et pour le critiquer. C'est un va-et-vient qui met à mal l'idée de message. Cela touche toujours au merveilleux, à la vulgarité, à l'idée de l'art. Il y a une ambiguïté, une sorte de rire permanent, qui n'est pas de l'humour. C'est du rire.

Comment travaillez-vous ?

Xavier : Au fur et à mesure. Cette fois, on avait décidé de tout écrire avant, mais on n'a pas réussi à le faire ! On est au carrefour du théâtre, de la chorégraphie, de la musique, des arts plastiques. On travaille sans hiérarchie. C'est une méthode singulière mais qui fonctionne plutôt bien dans cette période de crise.

Sophie : Quand on travaille sur des textes connus, on a du mal à se tenir au pied de la lettre. Notre angle, c'est celui du fond de la casserole. On est comme un groupe de rock. Il y a les fans et ceux qui sont contre.

Xavier : Ça s'adresse aussi beaucoup à ceux qui sont contre.

Propos recueillis par Gilles Costaz

Oncle Gourdin. Gymnase du Lycée Mistral, du 12 au 17/7, 04 90 14 14 14. Reprise au Rond-Point, du 8/9 au 8/10.

D'une part, *L'Entêtement* qui, pour Elise Vigier, "avec quinze personnages pour huit acteurs traite de la défaite de la guerre civile espagnole et montre combien le langage peut être un outil de fiction et un outil fascinant." D'autre part, *La Paranoïa* qui, selon Di Fonzo Bo, "avec trente personnages pour sept acteurs et un film de cinquante minutes réalisé par Bruno Geslin, conte l'histoire de terriens cherchant à faire une fiction de qualité à la demande d'extra-terrestres."

Comment travaillent-ils à deux ? C'est, pour eux, une façon d'aller plus loin, plus vite, de mieux faire circuler l'information et l'invention. Selon Elise, "le fait qu'il n'y ait plus un seul point de vue, ça change le point de vue !" Selon Marcial, "on fait notre propre version du texte comme un montage de cinéma. A deux, on organise mieux le travail qui part du texte et on sert mieux cette œuvre qui est une cartographie de la morale." Cela leur permet également tenir des rôles importants dans les deux pièces !

Gilles Costaz

L'Entêtement et **La Paranoïa**, mise en scène de Marcial di Fonzo Bo et Elise Vigier, avec Pierre Maillet, Clément Sibony... Salle de spectacle de Védène, du 8 au 14/7, 04 90 14 14 14. Reprises à Chaillot, Maison des Arts de Créteil, Théâtre Gérard Philipe Saint-Denis. Traductions de Marcial di Fonzo Bo et Guillermo Pisani aux Editions de l'Arche.

le OFF du 8 au 31 juillet

- **Greg Germain** / Page 46
- **Jacques Weber** / Page 47
- et Julien Cottureau, Salomé Lelouch & Rachel Arditi, Alain Timar, Gérard Gélas, Philippe Caubère, Eugène Durif, Richard Bohringer, Nâzım Boudjenah



© Clémentine S'houboe

Greg Germain

Le plus grand festival du monde

Théâtral magazine : Qu'est-ce qui vous a poussé à prendre la direction de l'association AF&C ?

Greg Germain : L'envie de participer à la vie du festival. J'y ai un théâtre depuis 1998 dans lequel je reçois par pure ambition citoyenne des pièces venant d'Outre-Mer. Le Off est un festival indépendant, qui permet à des gens de jouer s'ils en ont envie et qui irrigue aujourd'hui tout le territoire national. L'année dernière, 3.000 programmeurs et prescripteurs sont passés sur le festival pour faire leur marché. Je me suis dit que ça valait le coup de se battre pour ça. Même si les 1200 spectacles programmés ne sont pas tous bons. Mais je suis sûr que tout ce qui est célèbre aujourd'hui en matière de théâtre est, a été ou sera dans le Off. La preuve, le prochain directeur du In, Olivier Py, a commencé dans le Off.

Quelle est l'action d'AF&C ?

L'objectif est qu'à Avignon, les comédiens travaillent en étant sûrs d'avoir des professionnels, de la presse, des prescripteurs et du public qui viennent les voir. Ce n'est pas le cas de toutes les salles à Paris. Nous avons voulu donner à ce festival une lisibilité en ordonnant clairement le programme par lieu. Et puis, on communique sur le Off et pas seulement au mois de juillet. C'est le marché du spectacle vivant. Je

L'association Avignon Festival et Compagnies (AF&C) fédère les théâtres avignonnais et les compagnies qu'ils accueillent autour d'un programme commun et de diverses actions de promotion. Son président depuis près de deux ans, Greg Germain, également directeur d'un théâtre accueillant des spectacles d'Outre-Mer, la Chapelle du Verbe incarné, s'active en faveur de la professionnalisation du festival trop souvent considéré comme un grand marché du théâtre. Mais il doit aussi répondre à des nouvelles problématiques liées à l'augmentation du nombre de spectacles. Près de 1200 cet été.

sais qu'on ne veut pas parler de marché quand on parle de culture. Il y a pourtant le marché de l'art contemporain et personne ne trouve à redire quand les peintres vendent leurs toiles.

Cette année, il y a près de 1200 spectacles. Comment le public peut-il s'y retrouver ?

Il ne faut surtout pas se dire qu'il y en a trop. Et c'est pour cela que nous avons refait le programme en l'ordonnant par théâtre. Cette année, il sera en plus sur iPhone et android. C'est compliqué mais cela crée une relation unique entre les spectateurs. Et c'est aussi ce qu'ils viennent chercher.

Est-ce que le public se multiplie autant que les compagnies ?

Nous travaillons sur son développement. Le festival amène entre 200.000 et 300.000 personnes dans le mois. Je ne suis pas sûr que la ville soit capable d'absorber tout ce monde. Or il faut que le public vienne de plus en plus nombreux. Alors, nous essayons de mettre en place des transports pour emmener les gens dans les différentes communes d'Avignon. Nous multi-

plions aussi les échanges avec les théâtres partenaires pour avoir leurs fichiers.

Certaines compagnies ne jouent plus dès que le spectacle est vendu. Que faites-vous pour que le programme soit respecté ?

Nous essayons de maintenir le festival du 8 au 31 juillet. Mais nous ne pouvons rien interdire et rien autoriser ; les compagnies signent avec un lieu, pas avec nous. En France, il y a beaucoup de festivals et ce serait bien que les directeurs se réunissent pour faire un livre blanc.

Etes-vous soutenu ?

Le Off est un festival parfaitement autofinancé. Frédéric Mitterrand m'a promis de passer sur cette édition et je pense qu'il va le faire.

Que faites-vous pour aider les compagnies à émerger ?

Il y a des choses à faire. Je pense aux théâtres fermés pendant l'année ; ils pourraient par exemple accueillir des résidences...

Propos recueillis par HC

Contacter le OFF

04 90 14 14 14, www.avignonleoff.com

Jacques Weber

Aller à l'essentiel

Cet été au théâtre du Chêne Noir à Avignon et dans d'autres festivals, Jacques Weber reprend le seul en scène, qui l'accompagne depuis plusieurs années déjà. Baptisé *A vij*, *Seul en scène* ou *Eclats de vie* aujourd'hui, il regroupe des bribes de textes qu'il aime.

Théâtral magazine : *Eclats de vie*, est-ce le même spectacle qu'*A Vij* ou *Seul en scène* ?

Jacques Weber : C'est la dernière version. C'est toujours le même principe, une espèce de balade impromptue, très libre comme peut l'être une rêverie solitaire et dans laquelle se complètent, ou se contredisent des textes célèbres ou anonymes, contemporains ou classiques de poètes, de philosophes, d'auteurs de théâtre ou de moi. C'est un collage qui raconte plus ou moins la trajectoire qui va de l'adolescence où tout se marque définitivement à ce que certains appellent le naufrage de l'âge et d'autres la méditation.

Comment faites-vous évoluer le spectacle ?

Cela change selon l'humeur. Je répète trois ou quatre jours et je remets des choses. Pour l'instant ça se soutient un peu par les mêmes textes et approximativement la même ligne. Dans ce genre de spectacle, on est toujours pris entre la nécessité de retrouver des vieilles pantoufles parce qu'on y est bien et d'essayer des chaussures neuves qui font toujours un peu mal aux pieds.

Qu'est-ce qui détermine le choix de textes ?

Dans *L'extravagant Mr Ruggles*, à un moment du film, un lord anglais se trompe de soirée quand une magnifique blonde lui ouvre. Ému, il la regarde et lui dit : "croyez-vous au coup de foudre ?" La jeune fille éclate de rire : "non pas du tout". Et il lui dit "alors vous me permettrez de rester encore un peu". Très souvent, je choisis les textes sur un coup de foudre, avec tout ce que ça

comporte d'incertitude et donc je me permets de rester encore un peu. Parfois on peut aimer tout un texte pour une phrase, un mot, ou pour une pensée qui nous est venue. C'est ce qui se passe avec Lautréamont et Mallarmé ; d'un seul coup il y a une pépite qui vous éclaire.

Qu'est-ce que la lecture vous apporte ?

Les textes importants m'ont ouvert au monde alors même que quand je l'affronte, le monde m'intimide, me fait peur ; il me semble tellement menteur de partout, en représentation. Moi le premier d'ailleurs. On n'en voit que la face qui veut bien être vue, alors que dans la littérature, on est en contact direct avec le cul de l'iceberg.

Vous-même, vous écrivez...

J'écris de plus en plus et j'ai un livre en cours sur Serge Rousseau, qui était un ami. J'aurai fini au mois d'août. Je trouve dans l'écriture un rapport authentique et presque abouti et bizarrement en même temps sensuel et sauvage. Donc inabouti. Plus que dans mon métier d'acteur, où je ne suis pas encore tout à fait le technicien, le vrai artisan que je voudrais être.

Qu'est-ce qui vous manque pour l'être ?

Mon ami Balmer, qui est un grand acteur, m'a dit un jour "au fond tu es un rescapé parce que tu n'as jamais rien foutu de ta vie". Il a un peu raison. Moi qui n'arrête pas de plaider pour le travail parce que quand je mets en scène, je suis extrêmement exigeant, je suis un immense rêveur. Je crois que j'ai rêvé des millions d'heures. Et quand je dis rêver, c'est ne rien foutre. Le travail de l'acteur, c'est quand même très phy-

sique. On doit travailler sa voix, son corps. Moi je rentre très désordonné dans l'arène. Parfois je suis capable de très belles choses et parfois de représentations extrêmement classiques.

Quel acteur aimeriez-vous être ?

En fait, je voudrais m'éloigner définitivement de la préoccupation sociale la plus économique, et réussir à aller à l'essentiel. Ça ne veut pas dire forcément que mon jeu soit plus épuré. Mais je voudrais aller dans la profusion nécessaire. Flaubert écrit dans le recueillement, Balzac dans l'abondance, Jacques Brel chante aussi dans l'abondance et Brassens dans la neutralité. On a besoin des deux. Où je suis, je ne sais pas. Mais j'aimerais arriver à maîtriser mes journées pour aller vers l'écriture et le soir jouer au théâtre comme si j'allais me promener en forêt.

Ce n'est pas le cas ?

Ce n'est pas complètement le cas parce que jouer me fait encore peur, même au cinéma alors que je ne devrais y trouver qu'une parenthèse de joie. Pour l'instant ma carrière au cinéma existe par petites parenthèses : je vais jouer trois jours par-ci, trois jours par là. Mais il faudrait que ça m'amuse vraiment et pas que ça me prenne la tête.

Propos recueillis par HC

Eclats de Vie. Théâtre du Chêne noir, 8 bis rue Sainte-Catherine 84000 Avignon, du 7 au 29/7, à 19h30, 04 90 86 58 11



© DR

Julien Cottereau

Laisser parler l'intuition

Il nous a émus dans *Imagine toi*, ce solo sans parole qu'il tourne depuis six ans et qu'il ramène à Avignon où il l'avait créé, avant de donner la réplique à Johnny Hallyday dans *Le Paradis sur terre* à la rentrée. Julien Cottereau n'est pas seulement ce personnage lunaire et tendre qu'il incarne, mais un vrai poète, acteur et metteur en scène. A Avignon, il monte aussi *Le monologue de La Femme Rompue* de Simone de Beauvoir.

Théâtral magazine : Quel sera votre programme à Avignon ?

Julien Cottereau : Je reprends mon solo au Buffon théâtre à 21h40 et à La Luna à 18h45, je produis et je mets en scène le monologue issu du recueil de *La Femme Rompue* de Simone de Beauvoir. C'est une femme qui en veut à la terre entière. Sa fille s'est suicidée et elle se bat pour avoir la garde de son deuxième fils. Le soir du 31 décembre, elle est cloîtrée dans un grand appartement, elle tourne en rond comme dans un bocal, au bord du suicide avec juste un téléphone pour se raccorder à l'extérieur. Au-dessus de chez elle, il y a une fête et on entend des gens dans la cage d'escalier et dans la rue. J'ai travaillé avec un ingénieur du son pour restituer cette ambiance sonore. C'est mon épouse, Fane Derues, qui joue. Elle est comédienne et musicienne et jusqu'ici a plutôt été maman. Elle était déjà collaboratrice artistique sur *Imagine-toi* et elle avait envie de rejouer. Et puis je ferai de la rue pour tester des matériaux pour un nouveau spectacle.

A la rentrée, vous jouerez dans *Le paradis sur terre* de Tennessee Williams avec

Johnny Hallyday et Audrey Dana.

C'est grâce à Laurent Grégoire, l'agent d'Audrey Dana. Quand Bernard Murat lui a demandé s'il voyait quelqu'un pour le rôle du demi-frère de Johnny, il lui a répondu qu'il ne voyait que moi. C'est vrai qu'il a une espèce d'innocence. C'est une tragédie familiale qui se passe dans le sud des États-Unis. Je joue le rôle du dernier fils, fragile et tuberculeux, d'un propriétaire terrien. A sa mort, il rappelle son frère aîné pour faire tourner le domaine.

Être acteur, jouer dans des pièces et dans des films, c'est ce qui vous plaît ?

J'ai envie de créer des passerelles entre le théâtre, le cinéma et le cirque. Et puis l'écriture et la musique. Être acteur, être clown, ça veut dire beaucoup de choses. On est auteur de ses mouvements, on contrôle son débit de parole, sa tonalité. On choisit.

Il n'y en a pas beaucoup autour de moi qui s'handicapent alors qu'ils ont tellement de choses à dire.

Le personnage de *Imagine-toi*, c'est vous ?

Peut-être. Si ce n'était pas moi, ça ne marcherait pas autant. J'ai réveillé des choses de ma petite enfance. Petit, je faisais rire par la danse et j'avais mes couches comme parachute. Dès qu'il y avait une scène, je dansais et puis au collège, j'ai eu un professeur de français qui nous a proposé de monter une pièce pour un festival. J'ai tout de suite voulu avoir le premier rôle. Je sautais de scène, je jouais avec le public déjà, j'avais envie de casser le sacré de la scène. Je réfléchis beaucoup à ce que l'émotion libère chez le public. Je suis aussi spectateur de l'expérience que ça représente. On veut toucher la grâce quand on joue. Moi, je cherche tout le temps à atteindre ce moment où tout est oublié, où il n'y a que l'intuition qui parle et où ça devient historique pour les gens et pour moi. *Imagine-*



© Théâtral magazine

toi, je ne l'ai pas joué à Londres, à Berlin... J'ai envie de le jouer encore et encore. C'est une sorte de passerelle entre les cultures, les âges et les origines sociales. L'enfant peut rejoindre les grands-parents, l'ouvrier pour rejoindre le patron. On peut être ensemble grâce à l'émotion, entendre rire l'autre. Il n'y a rien de plus intime qu'un rire.

Dans votre prochain solo, vous parlerez ?

Il y a tellement de gens qui parlent. Il n'y en a pas beaucoup autour de moi qui s'handicapent alors qu'ils ont tellement de choses à dire. Je transforme ces choses que j'ai à dire en bruits, en riens. Le théâtre doit célébrer la liberté et le miracle d'être vivant, comparé à tous ces gens qui sont morts et qui ne sont pas nés. On est vivant. J'essaie d'être lié à ça. Avec un oeil qui pleure et un oeil qui rit. Il faut que je crée au niveau de la narration des conditions de tragédie et à l'intérieur un petit clown qui a toujours cette vitalité, cet enthousiasme forcené, cette façon de prendre la vie, cette perméabilité aussi à l'émotion, à ce qui se passe, au présent.

Propos recueillis par HC

Imagine-toi. Buffon, 18 rue Buffon 84000 Avignon, à 21h40, 04 90 27 36 89

La femme rompue. La Luna, 1 rue Séverine 84000 Avignon, à 18h45, 04 90 86 96 28

Salomé Lelouch

Ce jour-là, acte 2

A dix-huit ans, Salomé Lelouch écrit un texte, *Ce jour-là* qui décrit la journée d'une jeune fille dans l'attente de son test HIV. Une épreuve qui se traduit en suppliques et en promesses. Il y a deux ans, elle le présente dans le cadre du Festival *Mises en capsules* du Ciné 13 théâtre et confie le rôle à Rachel Ardit. Aujourd'hui, *Ce jour-là* s'est enrichi d'une seconde partie et est devenu une pièce.

Ce sont deux espaces temps différents. Le texte raconte une journée puis une année de la vie de Mado. Après les *Mises en capsules*, Salomé et son interprète passent une audition au Rond-Point chez Jean-Michel Ribes. "Il nous a dit de ne surtout pas allonger la pièce mais de faire une deuxième histoire". Pour ne pas faire un diptyque, elle raconte une autre période de la vie de son personnage. Un autre aspect de sa personnalité, celle qui veut sauver la planète. Et Mado cherche comment avoir une part de responsabilité dans le monde dans lequel elle vit. Ce sera l'humanitaire. Mais à sa manière. Nourri de ses propres théories. Et surtout pas en étant le jouet du système. Elle met au point une méthode, naïve mais pas utopique. Presque cynique. Puisqu'il faut de l'argent pour sauver un monde d'argent, eh bien elle en trouvera en jouant au poker. "Je savais pour qui j'écrivais et je connaissais le personnage qui n'est ni moi ni Rachel. Je me suis mise dans la tête d'un personnage plus jeune et plus naïf que moi et en même temps plus généreux, qui prend le temps de faire des choses. Il y a toujours ce qu'elle dit aux gens, ce qu'elle pense au moment où elle le dit et là où elle veut en venir. J'en suis à ma quatrième pièce et le lien entre elles, c'est que les personnages pensent plusieurs choses en même temps". HC



Rachel Ardit

Jouer pour se connaître

En ce moment, on peut la voir au Théâtre La Bruyère dans *Tout est bien qui finit bien* de Shakespeare. A Avignon, elle sera seule en scène au Chêne Noir avec le monologue de Salomé Lelouch, *Ce jour-là* et dans *Vernissage* de Vacláv Havel une comédie sur le paraître.

Les trois projets sont très différents, mais elle reconnaît elle-même qu'elle a des envies très variées. Elle s'amuse dans *Tout est bien qui finit bien*. "Je n'étais pas dans l'équipe de création mais j'ai rejoint la distribution il y a quelques années. Quand on travaille un personnage sur la longueur, on peut l'enrichir". Avec Salomé, l'aventure commence en famille. C'est la fille de la femme de son frère. "On se côtoyait à Noël mais pas tant que ça. Il y a eu des années où on ne s'est pas vues. On s'est vraiment rencontrées dans le travail quand elle a produit L'Aide-mémoire que mettait en scène Benjamin Bellecour et dans lequel je jouais. Dans *Ce jour-là*, on a une relation très particulière parce qu'on fait presque une seule voix sur le personnage. Elle me prête sa voix par l'intermédiaire de son texte et moi je lui prête la mienne par l'intermédiaire de mon jeu et on crée presque une troisième personne qui est un peu nous deux. J'adore être dans la tête de Mado. Elle a quelque chose d'Alice au Pays des Merveilles. C'est naïf et en même temps on a envie d'y croire. Je me retrouve complètement dans toutes ses angoisses". Beaucoup moins dans les moyens qu'elle emploie pour essayer de sauver le monde. "Aujourd'hui, on ne trouve plus de sens aux choses". Un constat qui préoccupe de plus

en plus les gens. Première fois seule en scène, elle mesure que le spectacle ne dépend que d'elle. "Je joue du piano depuis longtemps. Et quand on démarre un morceau, on a conscience que la première note doit contenir toutes les autres. Il faut mettre de l'âme pour que ce morceau ne ressemble à aucun autre". Le jeu, elle l'envisage comme une expérience. De vie presque. "Plus on joue et plus on comprend comment soi-même on fonctionne. Tout m'intéresse. Et c'est souvent une affaire de rencontres".

A Avignon, elle jouera aussi dans *Vernissage* de Vacláv Havel. Un dîner pendant lequel un couple joue la comédie du bonheur à un ami. "C'est une pièce qui raconte un état du monde. C'est un projet très particulier parce que l'appartement fonctionne quasiment comme un quatrième personnage qui est le témoin de cette réussite". HC

Ce jour-là. Théâtre du Chêne noir, 8 bis rue Sainte-Catherine 84000 Avignon, du 7 au 29/7, à 15h30, 04 90 86 58 11

Vernissage de Vacláv Havel, mise en scène d'Adrien de Van, dans un appartement au 54 rue Paul Sâin 84000 Avignon, 06 88 67 81 79
Tout est bien qui finit bien. La Bruyère, 5 Rue la Bruyère 75009 Paris, 01 48 74 76 99



© Benoîte Farranton

Gérard Gélas

L'homme de Shangai

Il a été l'un des créateurs du Off en montant naguère sa Paillasse aux seins nus face aux spectacles de Jean Vilar. Aujourd'hui, il conteste l'organisation actuelle du Off et programme comme il l'entend les spectacles de son beau lieu du Chêne noir. Weber, Santini, Salomé Lelouch, Farré et des jeunes à l'affiche. Mais aussi Gélas lui-même avec une mise en scène de Feydeau et une production chinoise qu'il a dirigée à Shangai et qui pourrait être l'un des événements d'Avignon.

Beaucoup de spectacles de Gérard Gélas au programme du théâtre du Chêne noir qu'il dirige à Avignon depuis 1967. Il s'en excuse. Il ne pouvait pas refuser d'accueil

lir le théâtre du Luxembourg qui a réalisé une nouvelle mise en scène de sa pièce *Lili Calamboula*. Il présente normalement sa mise en scène de la saison, qui est *Mais n'te promène donc pas toute nue* de Feydeau. Et il y ajoute le fruit d'une des grandes aventures de sa vie, un spectacle en chinois surtitré qu'il aura terminé à Shangai début juillet et qu'il amènera in extremis avec comédiens et décors pour l'ouverture du festival.

Priorité donc à cette œuvre en mandarin, *Si Siang ou l'Histoire de la Chambre de l'Ouest*. Voilà longtemps que les responsables du Theatre Academy de Shangai, Han Sheng et Lou Wei, proposaient à Gérard Gélas de venir faire un spectacle chez eux. Hostile au régime de Pékin, il résistait. Puis il accepta le principe d'une "master class" faite à partir d'auteurs français. L'entente fut parfaite. "Je suis tombé amoureux de ce peuple, dit-il. Les acteurs sont brillants, avec une esthétique épurée et porteuse de symboles". On lui demanda ensuite de monter un Vinaver. Non, il aimait cet écrivain mais il préférerait un auteur chinois. On lui fit découvrir *Si Sian Ki* de Wang Che-Fou. "Un chef-d'œuvre d'il y a sept cents ans, une histoire d'amour dans un temple bouddhiste !", s'enthousiasme-t-il. Il a adapté lui-même le livre et l'on verra bientôt l'aboutisse-

ment de répétitions dirigées "beaucoup avec une oreille de musicien."

Quant au Feydeau, qui est pour lui "un auteur libérateur", il l'a monté avec des arrière-plans qui augmentent la sexualité et le jeu social : "La mécanique est parfaite, mais ce qui m'attire, c'est la folie des personnages qui crève la bulle du quotidien et fait passer de l'autre côté du miroir." Bien que *Si Sian Ki* doive faire le tour de la Chine, il n'aura pas le temps de s'en occuper. Cet homme est trop pris. Il écrit aussi des romans et doit monter au Montparnasse *Les Derniers Jours de Stefan Zweig* de Laurent Seksik (l'auteur a écrit lui-même l'adaptation du livre) avec Berléand, Zylberstein et Frantz et faire débiter Joël Cantona (frère d'Eric) au côté de Pierre Santini dans *Les Emigrés* de Mrozek.

Gilles Costaz

A 11 h, *Si Siang Ki ou l'Histoire de la Chambre de l'Ouest* de Wang Che-Fou, adaptation et mise en scène de Gérard Gélas, avec le Shangai Theatre Academy. A 13 h 30, *Lili Calamboula* de Gélas mis en scène par Claudine Pelletier. A 17h, *N'te promène donc pas toute nue !* de Feydeau, mis en scène de Gélas, à 17 h. Théâtre du Chêne noir, 8 bis rue Sainte-Catherine 84000 Avignon, du 7 au 29/7, 04 90 86 58 11

Alain Timar

Contentons-nous de peu

Metteur en scène, scénographe et plasticien, Alain Timar dirige le Théâtre des Halles où il propose une programmation exigeante avec des artistes comme le regretté Philippe Avron (disparu en plein festival l'année dernière), ou Eugène Durif cette année. Lui-même met en scène. On se souvient d'un *Ubu Roi* couvert de papier toilette. La farce n'est pas toujours de circonstance. En 2010, il privilégie l'échange culturel et monte un *Rhinocéros* en coréen, qu'il reprend en 2011.

Théâtral magazine : Pourquoi reprendre *Rhinocéros* ?

Alain Timar : Après Avignon, on a joué au festival de Séoul et dans plusieurs villes de Corée. Cette année, on le fait dans le cadre un peu plus élargi d'une manifestation autour de la Corée du Sud. Nous avons aussi une représentation de *La Bonne Âme du Se-Tchouan* de Bertolt Brecht en pansori, un spectacle déjà passé au TNP à Villeurbanne et aux Abbesses à Paris.

Vous situez l'histoire dans une grande entreprise asiatique du XXI^e siècle. Comment la pièce résonne-t-elle dans ce contexte ?

A l'époque où il écrit, Ionesco, qui a vécu d'assez près les événements de Roumanie, dénonçait les régimes totalitaires. En 2010, on assiste à une nouvelle Rhinocérite due à l'ul-

tralibéralisme mondial et au système consumériste poussé à l'extrême.

Que dire de Bérenger, le seul qui résiste à la maladie ?

C'est quelqu'un qui est en marge. Or, notre société n'aime pas beaucoup les originaux saufs s'ils sont extrêmement connus et médiatisés. Mais peu à peu, il prend conscience de sa résistance et de sa volonté de ne pas se laisser embarquer dans le système.

Le théâtre a-t-il un pouvoir face à la Rhinocérite ?

Comme dirait Ionesco contentons-nous de peu. Et même si on convainc peu de gens, c'est déjà ça de pris.

Propos recueillis par HC

Rhinocéros. Théâtre des Halles, rue du Roi René 84000 Avignon, du 7 au 29/7, à 11h,

Philippe Caubère

Hommage à Benedetto

Philippe Caubère, c'est l'inoubliable Molière du film d'Ariane Mnouchkine, le performer qui met sur scène sa vie et ses comptes à régler avec le théâtre du Soleil, où il est retourné en stage depuis pour faire la paix. C'est aussi un acteur impressionné quand il donne la réplique à Michel Galabru dans *Jules et Marcel*. Et un homme engagé quand il défend les clients des prostituées sur les plateaux télé. A Avignon il rend hommage à André Benedetto, un poète du sud, comme lui.

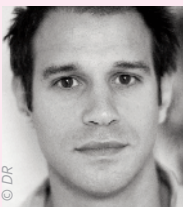
"Urgent crier !, c'est le titre de son premier recueil de poèmes dont je ne dirai pas un mot". L'année dernière, le théâtre des Carmes rend hommage à son directeur, disparu en plein festival 2009. André Benedetto c'est aussi celui qui a lancé le Off en 1966 en décidant d'ouvrir son théâtre en même temps que le In. Philippe Caubère participe à l'hommage et décide de faire un montage de ses textes. Il y a des

poèmes d'*Urgent Crier !* et d'un autre recueil, *Les Poubelles du vent*, dont un texte sur Vilar, un autre sur Artaud et un sur Gilles Sandier, un journaliste. *"Il n'y avait vraiment que Benedetto pour dédier un poème à un journaliste. J'ai relié ça à un projet de cycle qui s'appellerait le Sud, avec notamment un texte d'André Suarès sur Marseille qui date de 1929. Benedetto, c'est un poète de la Beat generation occitane. Ces gens-là ont inventé tout un mouvement, dont 68 était l'ultime explosion. Après, il fallait le jouer, l'imiter comme j'ai imité ma mère, ou Ariane. Ça ne veut pas dire le copier de manière servile mais m'en inspirer, essayer de retrouver ses regards, sa façon d'être, de jouer, son accent très sophistiqué".* Un accent du Midi avec un peu de Jean Vilar et d'Alain Cuny dedans. *"Moi, je n'avais pas tellement l'accent parce que mon père était un bourgeois marseillais et ma mère parisienne. J'ai beaucoup travaillé les accents dans mes pièces".* Il n'aime pas toute la poésie de Benedetto. *"C'est une poésie très engagée, influencée par Maïakovski. Elle raconte ce qui se passe dans la rue, en France".* Une poésie théâtrale. *"Et puis, j'ai envie de montrer que Marseille c'est autre chose que ce putain de foot".* Il se fait accompagner par un guitariste, Jérémy Campagne *"qui joue surtout de la guitare électrique et un peu de guitare*



andalouse" et il projette des portraits de Benedetto sur le mur. *"C'était un Brando du Sud, une image romantique extrêmement forte".* Il travaille seul. Comme il a travaillé seul tous ses spectacles. *"J'ai essayé à plusieurs reprises avant de faire Le roman d'un acteur. Mais c'était moins bien que quand je jouais seul. Dès que j'ai pu avoir un projet avec des partenaires, j'y suis allé".* Comme avec Michel Galabru. Il met aussi en scène Clémence Massart son ancienne femme dans *L'asticot de Shakespeare* au théâtre Montmartre-Galabru. *"Ce n'est plus mon épouse mais c'est vraiment ma moitié. Pour son spectacle, je lui ai fait des propositions. C'était très long d'arriver à travailler ensemble. C'était comme un animal, un cheval que je n'ai pas pu monter pendant des années. Et là je commence à comprendre".* HC

Urgent crier ! Théâtre des Carmes, 6 place des Carmes 84000 Avignon, du 8 au 30/7, à 20h, 04 90 82 20 47. **L'asticot de Shakespeare**, de et avec Clémence Massart, mise en scène de Philippe Caubère. Théâtre Montmartre-Galabru, 4 rue de l'Armée d'Orient 75018 Paris, 01 42 23 15 85



Nâzim Boudjenah

On est tous croyants

Cette année au Français, on l'a vu dans *Le mariage de Gogol*, *La maladie de la Famille M* de Fausto Paravidino et dernièrement dans *L'Opéra de quat'sous*. Nâzim Boudjenah reprend son bâton de pèlerin pour prêcher la paix entre les religions.

A Avignon il jouera à partir du 20 juillet à la Chapelle de L'Oratoire chez Francesco Agnello, l'interprète du *Prophète*. *"Je suis très ami avec beaucoup de frères moines".* Ce sont eux qui lui proposent de tenir le rôle de Pierre Claverie, l'évêque d'Oran, assassiné il y a quinze ans dans des circonstances mystérieuses. Le spectacle s'appelle Pierre et Mohamed. *"Je joue Pierre Claverie et son chauffeur, qui a été tué en même temps que lui. Le spectacle est constitué de certaines homélies de l'évêque et d'un texte écrit par un frère qu'on a mis dans la bouche du chauffeur".* Jouer les deux rôles a un sens. *"C'est le chauffeur et l'évêque, mais aussi un Algérien et un Français, un musulman et un chrétien. Ça passe dans le même corps et ça peut peut-être*

montrer qu'il n'y a pas de grandes différences entre les deux. Les chrétiens et les musulmans cherchent peut-être à se différencier parce qu'ils se ressemblent énormément". Le sujet est sensible pour ce fils de musulman. *"Les antagonismes entre les deux religions sont très agaçants. Je n'ai pas envie d'être un chrétien au milieu des musulmans ou un musulman au milieu des chrétiens. J'ai été élevé dans l'athéisme. C'est par la suite que j'ai rencontré la foi. Quand j'ai compris qu'on était tous croyants".*

Pierre et Mohamed, de Pierre Claverie et Adrien Candiard. Chapelle de l'Oratoire, Avignon, du 20 au 27/7, à 18h, 06 64 64 01 51

Eugène Durif

Fais ce que voudras

Philosophe de formation, il se tourne vers la presse, travaille au *Matin de Paris* et au *Progrès* comme secrétaire de rédaction, publie des articles dans différentes revues comme *Les Lettres Françaises*. Au théâtre, il intervient ponctuellement comme dramaturge, participe à la Création de *Peer Gynt* mis en scène par Patrick Pineau au festival d'Avignon 2004. Plus récemment, il crée avec Catherine Beau une compagnie de théâtre, *L'envers du décor*, avec laquelle il met en scène et joue *C'est la faute à Rabelais* au Théâtre des Halles.

Avec sa compagnie implantée dans le Limousin, il découvre la vie de saltim-

banque. "On a fait beaucoup de créations qu'on joue dans des lieux improbables". Pas toujours des théâtres. Parfois des gymnases, "on a même joué en prison." On est loin du In. Mais ce qui lui plaît, c'est de jouer ; "autant que je fasse des choses qui m'amuse, et avec des amis. Cela fait seulement une dizaine d'années que je joue. J'aime bien, ça y a quelque chose d'un peu social". Rabelais, c'est "une petite forme autour de la littérature populaire, de l'oralité. Je suis parti d'un texte de Céline qui dit que Rabelais a raté son coup parce que des gens ont complètement émasculé sa langue. On l'a un peu redécouvert au XXe siècle et encore, on n'en a gardé que l'image. En fait, il n'y a pas que du Rabelais dans le spectacle. J'ai rajouté d'autres textes, de Jehan-Rictus, de Marc Papillon de Lasphrise, de gens très peu connus, et des chansons". Qu'il chante lui-même. "C'est léger. Il y a des gens qui m'ont dit que c'était trop savant et d'autres trop populaire. C'est bien parce que Rabelais était à la fois savant



et populaire".

La scène le détourne de ses obsessions d'écrivain. "Il y a des moments où écrire me rend très heureux et d'autres triste. Je suis très dépressif de nature. Dès que j'ai fini, j'éprouve une euphorie et ensuite je suis terrassé par le doute. J'ai commencé par faire de la poésie, puis des romans mais la liberté m'impressionnait. Je suis revenu au roman après être passé par le théâtre. Et aujourd'hui, les gens disent que mes romans sont très théâtraux".

HC

C'est la faute à Rabelais, de Eugène Durif, mise en scène de Jean-Louis Hourdin, avec Eugène Durif et Pierre-Jules Billon. Théâtre des Halles, rue du Roi René 84000 Avignon, du 7 au 29/7 (sauf le 17), à 16h30, 04 90 85 52 57

Richard Bohringer

A l'instinct

Il poursuit sa tournée entamée en 2010 avec *Traîne pas trop sous la pluie*, un spectacle qu'il a construit à partir de ses livres et qu'il réinvente à chaque représentation devant le public. Et sort un nouveau livre.

"Ce spectacle, c'est un objet de voyage, de partage. Une forme de transmission. C'est le spectacle d'un conteur sur la vie des autres et sur la sienne". Chaque soir, c'est différent. "C'est le même univers mais qui passe par d'autres chemins, qui se sculptent tous les soirs selon la salle, selon moi. C'est une osmose entre le public qui me renvoie des choses et moi. C'est de la tradition orale en partant de l'écriture".

La scène, il en fait pour rencontrer le public. "J'en profite (rires). Ce n'est pas toujours de la tarte parce qu'il faut être très sincère, il ne faut pas faire le clown ou alors faire le clown mais avec beaucoup de sincérité. Je suis un routard. Je suis un mec qui aime se sentir vivre, qui aime bouger". Fidèle à son image de rebelle.

Mais avant tout artiste. Il vient de sortir un nouveau livre, *Les nouveaux contes de la cité perdue* (chez Flammarion).

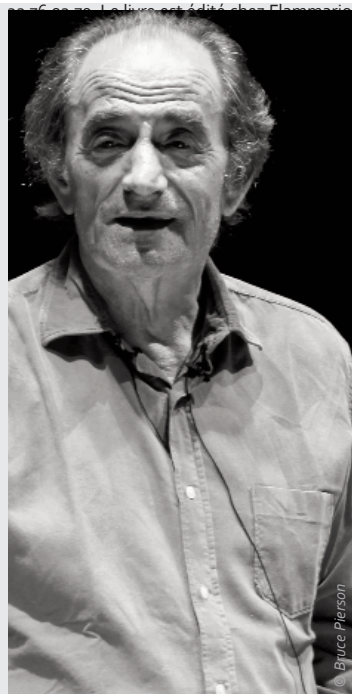
"Je suis tout le temps en train de chercher. Il ne faut pas écouter ses propres inhibitions ou sa timidité. Si on a envie d'écrire, il faut écrire et pas écouter les censeurs, les empêcheurs de tourner en rond. Moi je fonctionne comme ça, à l'instinct".

HC

Traîne pas trop sous la pluie

Théâtre Municipal Berthelot, 6 rue Marcellin Berthelot 93100 Montreuil, 24 et 25/6, 01 41 72 10 36

Théâtre du Petit Louvre - Chapelle des Templiers 84000 Avignon, 15 au 19/7, à 23h15, 04



Villeneuve en Scène

du 5 au 27 juillet

Igor

Le "bouffondateur"
de Dromesko

Ceux qui ont connu le cirque Zingaro se souviennent qu'il était mené par un tandem : Bartabas et Igor. Les deux hommes se sont brouillés. Bartabas a fondé le Théâtre Equestre Bartabas, Igor a créé la Volière Dromesko devenue Théâtre Dromesko. Igor est un personnage plus tendre, avec la même allure d'escogriffe mais empreint de douceur avec toujours au cœur la passion de la femme de sa vie, la belle actrice-chanteuse Lily. Il se dit lui-même "bouffondateur" de Dromesko.

Il y a déjà un livre sur les vingt ans du Théâtre Dromesko. Cela s'appelle *Dromesko Souvenir d'Igor, Baraquement d'utilité publique / Saint-Jacques-de-la-lande* par Jean-Pierre Thibaudat (Actes Sud). Igor, le créateur de Dromesko, aime beaucoup le livre mais aurait préféré qu'on indique en sous-titre "*Baraquement d'urgence*". Car ses spectacles, comme les urgences des hôpitaux, guérissent du mal être le public et les artistes qui, sans lui, ne trouveraient pas l'occasion d'inventer des cocktails artistiques inconnus. Pourtant ce fou de l'amitié doit sa renaissance à une rupture. Il était l'alter ego de Bartabas au cirque Zingaro quand les deux hommes ont fait le compte de leurs désaccords et se



© Christian Berthelot

sont séparés. Quel chemin allait prendre Igor ? Sa femme, la belle actrice-chanteuse Lily achetait sans cesse des oiseaux qu'elle rapportait à la maison. D'où l'idée de créer la Volière Dromesko en 1990. Le concept évolua pour faire place à la Baraque puis au Théâtre Dromesko. Mais certains oiseaux demeurent, surtout le marabout cendré qui fait partie de presque tous les spectacles.

Igor n'est pas un enfant de la balle. Il est fils de médecin mais il a renoncé à toute vie bourgeoise. Il monte des spectacles et, quand il y a un période sans recettes, il fabrique des meubles. Il ne revendique pas un style et préfère étoffer ses propres idées avec celles des artistes qui viennent collaborer avec lui. Nicolas Bouchaud, Jacques Bonnaffé, Jean-Marc Stehlé, Jérôme Derre, Jean-Paul Wenzel, Marcial di Fonzo Bo et le fidèle architecte Patrick Bouchain font partie des amis qui passent, s'en vont et reviennent. Chez Dromesko, on fait un spectacle tous les deux ans : *L'utopie fatigue les escargots*, *Margot*, *Arrêtez le*

monde, je voudrais descendre...

"*Chez nous, on passe par des expressions différentes*, dit Igor. *Plus ça va, plus j'ai envie de travailler avec d'autres partenaires. On marche au coup de cœur, on est des instinctifs*". Le spectacle qu'il donne cet été à Villeneuve-en-scène vient de sa complicité avec la danseuse-chorégraphe Violeta Todó-González. Elle rêvait de faire un spectacle sur l'attente. Dromesko venait d'en faire un (*Arrêtez le monde*). Qu'à cela ne tienne ! Il allait en faire un autre avec elle. *Ce Quai des oubliés* est d'une forme plus modeste. Igor et Lily ne sont plus en scène. Mais c'est quand même l'esprit Dromesko, son burlesque mélancolique et musical. La prochaine étape devrait être un opéra avec le concours de Matthias Langhoff.

Gilles Costaz

Le Quai des oubliés par le théâtre Dromesko, conception et mise en scène d'Igor et Violeta Todó-González. Festival Villeneuve-en-Scène, Villeneuve-lez-Avignon, jusqu'au 23/7, 04 32 75 15 95, www.villeneuve-en-scene.com

Peut-on émerger dans le Off d'Avignon ?

Le Off, ses habitués, ses marathoniens, ses révélations



Alice Belaïdi

© DR



Manuel Pratt

© DR



Pierrette Dupoyet

© DR

Il y a ceux qu'on connaît extrêmement bien au festival Off d'Avignon, leur terrain de jeu favori, et ceux à qui Avignon a servi de tremplin.

Dans la première catégorie, deux champions, véritables marathoniens du Off.

Le premier, c'est Manuel Pratt. Grand gars longiligne, qui manie l'humour comme un sport de combat, tape là où ça fait mal et se révèle extrêmement fertile en créations, explorant chaque été venu des thèmes divers : Lenny Bruce, la télé, la guerre d'Algérie, la prison. Auteur, acteur, metteur en scène, installé à Avignon, il affiche une trentaine de spectacles derrière lui présentés au Off, dont une dizaine tourne régulièrement le reste de l'année. L'humoriste a déjà joué à la Luna, au Forum, et surtout à la Tache d'encre, sa "deuxième maison". Il propose régulièrement deux spectacles par jour et, au total, quatre en alternance. Ce sera le cas, cette année encore. Il accueille le public, officie à la billetterie et sitôt les caisses bouclées, file sur scène. Dans les gradins, de sérieux fidèles. Jeunes, vieux, personnel social, profs. Pratt a même créé un spectacle sur le festival, l'été dernier, *In Off Out*. Où il se moque du festival et de lui aussi. Pas super star, pas parisien, pas habitué des plateaux de télé, c'est pourtant un Offeur de première catégorie.

Idem pour Pierrette Dupoyet. Sarah Bernhard ou Sœur Emmanuelle, Victor Hugo ou Albert Camus, Boris Vian ou Balzac, les sources d'inspiration et les auteurs sont divers pour donner corps à ses spectacles. Pierrette est une grande habituée du Off, qui joue parfois jusqu'à trois spectacles par jour dans des lieux différents et signe elle-même à la fois le jeu et la

mise en scène, tout en tractant et en affichant aussi, pour rencontrer son public. Bientôt 30 ans de présence ici, elle est désormais vice-présidente de l'association Avignon Festival et compagnies, et considère le Off comme une école d'humilité et de rigueur. Pierrette Dupoyet tourne aux quatre coins du monde, chaque année, à la faveur de la venue des nombreux programmeurs à ses spectacles avignonnais.

Autre cas, un peu différent celui-là Alice Belaïdi. Avignonnaise de souche, la jeune actrice (à peine 25 ans aujourd'hui) a fait ses classes à l'ombre du Chêne noir, dans les ateliers du théâtre créé par Gérard Gélas. Et c'est lui qui lui donne ses premiers rôles. Mireille, Rosette dans *On ne badine pas avec l'amour...* Et enfin Jbara, bergère des montagnes marocaines devenue prostituée et épouse d'imam. La pièce *Confidences à Allah triomphe* au Off en 2008, puis de nouveau en 2009, avant une tournée au long cours et une programmation au Petit Montparnasse. Bingo, Alice décroche le prix de la révélation du syndicat de la critique et le Molière du jeune talent féminin en 2010. Le Off peut aussi être un tremplin de taille. Alice vogue maintenant vers d'autres cieux. On la verra beaucoup au cinéma ces prochains mois...

Nedjma Van Egmond

Du 8 au 31 juillet, Festival Off d'Avignon :
De et avec Manuel Pratt : 11h jours pairs, **Algérie Contingent 56**, 11h jours impairs **Couloir de la mort**. 22h jours pairs Fouquet's, 22h jours impairs **Le cadeau**, Théâtre de la Tâche d'encre.
Brûlez tout ! création 2011 de et avec Pierrette Dupoyet, 18h à la Luna. Reprises de **Bal chez Balzac**, 14h30 à l'Albatros et **L'étranger**, 11h au Bourg Neuf

Julien Cottereau

L'évidence

Julien Cottereau n'est pas un débutant en 2006. Il a tourné pendant dix ans avec un numéro de clown au Cirque du Soleil et décroché un prix d'interprétation à Brest. Mais personne ne le connaît et pourtant, quand il débarque à Avignon avec un spectacle très personnel, sans parole, *Imagine-toi*, la magie prend.

Tout commence lorsqu'il est encore au Cirque du Soleil. Michel Boujenah voit son numéro, tombe sous le charme et lui propose de le faire passer en première partie de son spectacle au théâtre du Gymnase. Julien a un producteur et carte blanche pour créer un solo. Il impose Erwan Daouphars, qu'il connaît depuis l'école de théâtre, à la mise en scène. "C'était un gros challenge de ne pas parler pendant 1h10". Avant Avignon, il se donne des petits rendez-vous avec le public. "Il y a beaucoup de choses qui se sont dégagées avant la création". La création c'est à la Luna à Avignon. Seuls les techniciens sont payés. Mais le spectacle se vend : 180 dates de tournée, 300 avec Paris. Il joue en 2010 au Festival d'Edimbourg et revient cet été à Avignon.

HC

Imagine-toi, Buffon, 18 rue Buffon 84000 Avignon, à 21h40, 04 90 27 36 89



Julien Cottereau

Alexis Michalik

L'exemple parfait

En 2005, Alexis Michalik et quelques amis d'un conservatoire d'arrondissement débarquent à Avignon avec une compagnie Los Figaros et un spectacle fait main, *Une Folle journée* adaptée du *Mariage de Figaro*. Le public est immédiatement au rendez-vous. La reconnaissance viendra plus tard.

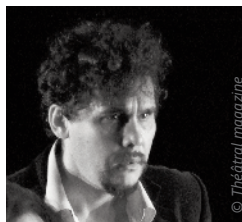
"On est un peu l'exemple parfait. On est né en Avignon". En 2005, il découvre comment fonctionne le festival. "On dormait à 13 dans une maison pour 8 à 40 km d'Avignon, personne n'était payé et on ne savait pas qu'on pouvait vendre un spectacle". Résultat, ils arrivent tout juste à se rembourser. L'année suivante, les Figaros reviennent avec *La Mégère à peu près apprivoisée*, moins de monde et changement de salle. Bonne pioche. Ils se font remarquer, prennent Arthur Jugnot, comme producteur et s'installent chez lui aux Béliers pendant deux ans avec *La Mégère*. Thibaud Houdinière les fait tourner. A Paris, ils restent quatre mois au Vingtième théâtre, quatre mois au Splendid. La pièce est même diffusée sur M6. Malgré le succès, Alexis Michalik garde

la tête froide. "On s'est toujours donné les moyens d'avoir du monde dans la salle avec des spectacles festifs, musicaux et classiques". Et encore, ça ne suffit pas. Il faut aussi parader, tracter, aller voir les gens. Cet été, il innove. Pas de Shakespeare ni de Beaumarchais, mais un spectacle qu'il a écrit lui-même, qu'il met en scène et dans lequel il ne joue pas, *Le porteur d'histoire*. La vie de chacun de nous serait une fiction différente selon les points de vue des uns et des autres... Ce sera toujours au théâtre des Béliers.

HC

Le porteur d'histoire par la Compagnie Los Figaros. Théâtre des Béliers, 53 rue du Portail Magnanen 84000 Avignon, salle 2 à 22h30, 04 90 82 21 07

Xavier Lemaire



Alexis Michalik

Xavier Lemaire

Bande Annonce

L'Echange

L'esprit d'Avignon

C'est à Avignon en 1995 que la Compagnie Les Larrons de Xavier Lemaire remporte son premier succès avec *Le Baiser de la Veuve* d'Israël Horowitz. Depuis le Off est presque un passage obligé. Cette année, il descend avec trois pièces : *L'échange* de Claudel, *Le K* de Dino Buzzati et *Le dernier venu* de Roger Défossez.

En 1995, la première rencontre avec Avignon commence bien. Dès le premier soir, le théâtre du Chien qui fume où la compagnie a élu domicile pour le mois fait le plein grâce à un tournoi de pétanque qui offre des places aux notables locaux. Mais à Avignon, il vaut mieux compter sur son professionnalisme que sur la chance. Cela veut dire jouer dans un vrai théâtre, payer les comédiens, penser à un décor montable et démontable rapidement et bien gérer sa communication. "On n'est pas obligé d'avoir un attaché de presse à Avignon ; il suffit d'aller à la rencontre du public, d'afficher, de tracter et d'avoir quelques dossiers de presse". Pour autant, la partie n'est pas gagnée. "En 95,

il y avait 400 spectacles, et aujourd'hui 1200. Donc les données ont changé. Mais, il y a des lois intangibles que j'ai vérifiées plusieurs fois : si on remplit le 14 juillet, c'est bon. Et quand il y a un très bon In, comme les années où il y a eu Peter Brook ou Wajdi Mouawad, le Off fait le plein". Et financièrement, un succès ne suffit pas. "On arrive juste à couvrir les frais avec les recettes. Il faut vendre un peu le spectacle". HC

à *La Luna*, 1 rue Séverine 84000 Avignon, 04 90 86 96 28 : *L'Echange*, de Claudel, salle 1 à 10h45 et *Le dernier venu*, de R Défossez, salle 3 à 15h40. *Le K*, de Dino Buzzati, avec Gregori Baquet, Buffon, 18 rue Buffon 84000 Avignon, à 13h40, 04 90 27 36 89

Conseils et avis des professionnels
et des journalistes

Alain Léonard

Une dose de folie

Comédien, Alain Léonard crée l'association Avignon Public Off (APO) en 1982 avec un objectif : permettre au public d'y voir un peu plus clair dans l'événement chaotique et déjà foisonnant qu'est le festival Off et ce, avec notamment l'édition d'un programme. 2004 voit son départ en même temps que la fin d'APO. Invité du Off cette année, où il présentera le film réalisé avec Gérard Vantaggioli, *L'aventure du Off*, il analyse l'évolution du festival.

Théâtral magazine : Quel regard portez-vous aujourd'hui sur la façon dont le festival Off a évolué ?

Alain Léonard : Je constate que le Off a toujours suivi la situation politique en France. En 1968, les débuts du Off avec un vent de révolte ; en 1982, après l'avènement de la gauche, une certaine liberté ; et enfin les années 2000, celles d'un libéralisme à outrance qui marque aussi le Off. Ces changements sont liés à l'Histoire.

1145 spectacles présentés dans le Off pour cette édition 2011, c'est trop ?

Cela correspond à la situation du théâtre en France. Plus elle sera difficile et plus il y aura de monde qui veut jouer. Je crois que la société mandate ses artistes pour leur faire dire des choses. La scène, le Off sont parmi les rares espaces de liberté qui demeurent.

Peut-on toujours émerger dans le Off avec une telle profusion de spectacles ?

Un comédien qui ne joue pas n'existe plus. Jouer est une nécessité absolue pour les acteurs, même dans des conditions parfois difficiles. Ensuite l'émergence et le succès des pièces sont le fruit d'une mécanique mystérieuse.



© DR

Quels conseils donnez-vous aux compagnies qui veulent tenter l'aventure ?

De ne pas y aller (*rires*). Mais si elles ont décidé de le faire, il faut un spectacle impeccable et un budget à l'équilibre avant. Quoi qu'il en soit, il faut une certaine dose de folie.

Le Off peut-il représenter un changement dans une vie ?

Cela peut être une épreuve initiatrice. Beaucoup sont passés par le Off avant un parcours riche, comme Christian Schiaretti ou Stanislas Nordey. Beaucoup aussi ont joué alternativement dans le In et le Off, comme Caubère, Avron et d'autres.

*Propos recueillis
par Nedjima Van Egmond*

Dominique Darzacq

Un lieu de constat de la difficulté des compagnies

Après avoir commencé par faire du journalisme politique notamment à *Combat*, Dominique Darzacq s'est consacrée, dès 1966, à sa passion pour le théâtre. Son trajet de critique dramatique a commencé alors que des artistes comme Mnouchkine ou Chéreau émergeaient. Après avoir travaillé pour France Inter, elle a longtemps collaboré à la rédaction de TF1 en tant qu'adjointe au Service Culture. Elle a été également critique dans la presse écrite, pour *Révolution* ou *Connaissance des arts*...

Théâtral magazine : Cela fait combien de temps que vous allez au Festival d'Avignon ?

Dominique Darzacq : Je fréquente le Festival depuis 1969. Je n'ai pas manqué une seule édition.

Est-ce que, pour vous, le Off a été un lieu de découvertes ?

Les vraies découvertes dans le Off se sont faites entre 1970 et 1975. Du temps de Puaux, on a eu le sentiment que le In s'es-

soufflait un peu et on allait dans le Off pour découvrir de jeunes créateurs. Je me souviens d'y avoir vu le premier spectacle de Gildas Bourdet avec *La Salamandre*, *Jean-Baptiste Poquelin dit Molière*. Mais ça n'a pas duré longtemps. En 1980, Bernard Faivre d'Arcier (*le directeur du In de 1980 à 1954 et de 1993 à 2003*) m'a demandé de faire la première enquête sur le Off (*qui ne sera institutionnalisée qu'en 1982 par Alain Léonard, ndlr*). Il y avait, cette année-là, 120 specta-

cles et on trouvait déjà que c'était trop ! J'ai réussi à en voir 80. Et déjà, on ne faisait plus tellement de découvertes. Pour moi, en 1980, le Off était devenu un marché.

Est-ce qu'Avignon peut être, malgré tout, un lieu d'émergence ?

Non. Le Off est désormais un lieu de constat de la difficulté des compagnies à monter leurs spectacles.

*Propos recueillis
par Chantal Boiron*



Jean-Paul Bazin

Aider les spectacles vivants

La SPEDIDAM ne se contente pas de collecter les droits des interprètes d'enregistrements audio et vidéo ; elle attribue aussi, dans le cadre de son soutien au spectacle vivant, des aides aux pièces, même si le texte ou la mise en scène ne font aucune allusion à la musique. Explications de Jean-Paul Bazin, le Président de la société et batteur percussionniste.

Théâtral magazine : Quelle est la mission de la SPEDIDAM ?

Jean-Paul Bazin : Elle perçoit et répartit les droits des artistes interprètes dans la mesure où ils ont participé à un enregistrement, ou à une captation audiovisuelle, commercialisé ou diffusé. Lorsqu'une bande son est utilisée lors d'un spectacle avec des voix ou de la musique, la SPEDIDAM est fondée à percevoir des droits revenant aux interprètes. Pour les artistes, la perte d'emploi liée à l'utilisation d'enregistrements justifie cette compensation. Nous avons commencé il y a plus de 6 ans à être très présents sur le festival Off d'Avignon avec la volonté, non seulement de contrôler les spectacles et de percevoir les droits lors d'utilisation de musique enregistrée, mais surtout de sensibiliser les compagnies aux droits des interprètes et de leur faire connaître nos programmes d'aides dans le cadre de l'article L 321-9 du Code de la Propriété Intellectuelle. Notre présence est aussi un moyen de rencontrer les artistes et les responsables de compagnies et de dialoguer avec eux.

D'où vient l'argent que vous redistribuez ?

Essentiellement de deux sources de perception : l'une, la rémunération équitable, provient de toutes les musiques qui sont diffusées à base d'enregistrements dans les lieux sonorisés et aussi par les radios et les télévisions. L'autre, de la copie privée qui est une redevance sur tout achat de matériel permettant de copier de la musique ou de la vidéo. Le Code de la Propriété

Intellectuelle nous oblige à attribuer 25 % de ces sommes perçues en aides à la création, à la diffusion et à la formation d'artistes.

Comment sélectionnez-vous les projets que vous aidez ?

Il suffit de remplir un dossier disponible en ligne sur notre site. Le porteur de projet doit être une personne morale, association ou société. Une commission se réunit tous les mois. Nous aidons à hauteur de 50 % de la masse salariale artistique. Il n'y a pas de critères artistiques et une seule représentation peut suffire. En revanche, il faut que le dossier soit viable et professionnel. 50 % de la somme allouée est versé à l'issue de la commission et 50 % à l'issue du projet sur présentation des bulletins de salaire, des contrats d'engagement et des documents prouvant le paiement des cotisations sociales. L'aide de la SPEDIDAM peut être cumulée avec d'autres aides.

Quelles sont les chances d'une compagnie d'être aidée ?

La grande majorité des candidats, puisque 92 % des dossiers présentés sont aidés. En 2010, le montant total des aides a été de 10 millions d'euros. Ce qui a permis d'aider 1 576 dossiers. Sans ces aides, la grande majorité des spectacles ne pourrait tout simplement pas exister. C'est pour cela qu'il faut défendre bec et ongles les ressources des sociétés civiles. Nos perceptions se sont élevées à 35,8 millions d'euros. Mais, il faut rester très vigilant car la copie privée est attaquée de toutes parts. Et de nombreux utilisateurs de musique comme par exemple les grandes surfaces font tout pour remettre en cause la rémunération équitable. De plus, nous ne percevons aucune rémunération des utilisations d'enregistrement sur Internet y compris des sites dits légaux. En clair, sur toutes les utilisations qui sont faites de leurs œuvres sur Internet, que ce soit à la demande, sur le streaming ou sur le webcasting, les artistes touchent 0 euro, et ce malgré les différentes lois qui se sont succédées et nous ont toutes oubliés.

Êtes-vous partenaire du IN ?

Nous serons très présents. Nous avons aidé le spectacle *Au moins j'aurais laissé un beau cadavre* et celui du chorégraphe Rachid Ouramdane. De plus nous ferons deux réunions d'information dans le cadre du IN.

Propos recueillis par HC

www.spedidam.fr

Colette Godard

Journaliste et critique dramatique

"C'est André Benedetto qui, en 66, organise le premier Off. On y recevait alors les contestataires qui suivaient un autre chemin que le "politiquement correct", pour faire entendre une autre voix ; ce n'était pas encore une espèce de foire, c'était intéressant. Les auteurs, les metteurs en scène, les comédiens étaient déjà connus. Si Koltès était joué dans le Off, il avait été révélé bien avant. Lavaudant, Lagarce, Bourseiller, Redjep Mitrovista, Bartabas, tous sont passés par le Off car ils avaient déjà fait d'autres choses ailleurs. Nous, les journalistes, pouvions y aller car ce n'était qu'une quinzaine de spectacles, et nous avions de la place pour écrire dans les publications. On y jouait dans des conditions très pauvres, mais acceptables. Aujourd'hui, le In a récupéré tous ces grands artistes ; le Off est devenu uniquement commercial, pour les programmeurs. Le public va dans le In ou le Off selon les horaires, et s'il va dans le Off, c'est souvent plus au petit bonheur la chance... Maintenant, d'autres festivals organisés par des collectifs ont une véritable ligne, une direction. Ce n'est plus le cas du Off ; on y montre de tout, aussi bien Caubère, Rufus, Mesguich que des inconnus ou des spectacles parisiens venus "faire Avignon". Il y a aussi un public pour ça."

Propos recueillis par François Varlin

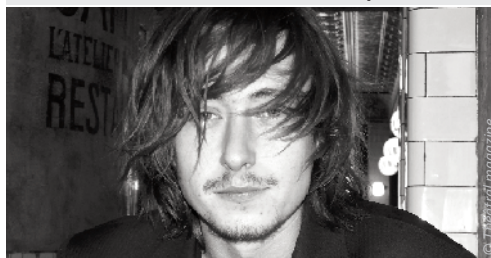
Impatience : révélations sur 8 compagnies

Ils sont jeunes, certains déjà connus dans la profession, d'autres débutants, mais tous ont du talent, quelque chose à défendre sur une scène de théâtre. Ils présentent leur travail dans le cadre du festival *Impatience* à L'Odéon et au Centquatre.

Location à l'Odéon au 01 44 85 40 40, www.theatre-odeon.eu et au Centquatre 01 53 35 50 00, www.104.fr

Grégoire Strecker

Des couteaux dans les poules



Grégoire Strecker se lance dans la mise en scène avec *Des couteaux dans les poules* de David Harrower il y a deux ans. Il découvre la pièce un peu par hasard, et décide de la monter surtout pour faire plaisir à sa petite amie de l'époque.

Théâtral magazine : Qu'est ce qui vous a plu dans la pièce ?

Grégoire : Ce sont trois personnages différents qui vivent en dehors d'un village. Ils sont trois, ils ont besoin les uns des autres mais il n'y a pas d'équilibre à trois. C'est comme un rapport de forces et à la fin de la pièce ils auront pu se trouver grâce à leurs conflits, leur amour.

Est-ce difficile à monter ?

C'est comme un conte, très concret, très pragmatique et c'est très linéaire. Il y a beaucoup de repères. Ce qui est difficile, c'est de transmettre les différentes strates de lecture tout en restant le plus concret possible. Il faut que le spectateur puisse voir ce qu'il y a derrière cette histoire, c'est à dire qu'un personnage n'est pas qu'un personnage, mais aussi un poème.

Comment avez-vous découvert le théâtre ?

C'est de jouer un rôle au collège qui m'a donné envie. Si j'avais eu d'autres armes, j'aurais pu faire autre chose. Ça revient au même.

Quelles pièces avez-vous montées depuis ?

Intérieur de Maeterlinck et *Fiction D'hiver* de Noëlle Renaude.

Propos recueillis par HC

Ateliers Berthier, 14 et 15/6

Winter Family, c'est un groupe de musique expérimentale. Ruth écrit les textes et Xavier la musique. *Jérusalem Plomb Durci* est leur première pièce de théâtre, un voyage halluciné dans une dictature israélienne. Ils l'ont créée il y a six ans, puis présentée au théâtre du Radeau et à la Ferme du Buisson. Ils sont au festival *Impatience*.

Un spectacle politique qui dénonce la folie israélienne. "Mais aussi un voyage personnel, parce que j'ai vécu là-bas, je suis israélienne". Difficile de ne pas envisager de message. "On parle de cette dictature qui passe par l'émotion, qui fait un lavage de cerveau. Et puis c'est aussi un pays occupant. On ne parle pas de l'occupation de la Palestine mais plutôt de la société israélienne, dont je fais partie, et qui choisit d'être aveugle". Sur scène, elle traduit et explique les cérémonies et fêtes nationales israéliennes dans un environnement sonore et visuel. "Il n'y a pas d'histoire, c'est un peu comme un flux d'informations et de sentiments qui ressort de tout ce cérémonial de fête". Ils ont prolongé un travail commencé avec une pièce sonore sur Jérusalem pour l'atelier radio-phonique de France Culture. "On avait mis des résolutions de l'ONU dedans, mais ce n'était pas suffisant pour nous. On a voulu continuer la recherche". C'est la seule aventure théâtrale du duo. "L'histoire et la politique nous inspirent. Mais on parle aussi de sujets plus personnels". Etre artistes leur permet de laisser une trace sur la société d'écrire "une histoire subjective".

HC

le CENTQUATRE, salle 200, 16 et 17/6, salle 200



Ruth Rosenthal & Xavier Klaine

Jérusalem Plomb Durci

Depuis *Le baiser sur l'asphalte* présenté en 2005 au Mouffetard, Thomas Quillardet a fait plusieurs mises en scène remarquées et sera à la Colline du 21 mars au 19 avril 2012 avec *Les Autonautes de la cosmoroute* d'après Julio Cortázar et Carol Dunlop. A l'occasion du festival *Impatience*, il présente *Villégiature* d'après Goldoni dans la Grande salle de l'Odéon.

Théâtral magazine : Comment êtes-vous arrivé au festival ?

Thomas Quillardet : Agnès Troly, (la programmatrice du festival avec José Manuel, ndlr) suit le travail de la compagnie depuis que j'ai créé *Le repas* à la Maison de la Poésie. Elle est venue voir *Villégiature* qu'on a déjà joué une quinzaine de fois et elle a décidé de le programmer.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de monter ce spectacle ?

Après *Novarina*, j'étais un peu décontenancé, c'était compliqué de trouver une nouvelle pièce et on a décidé de changer radicalement d'univers ; on voulait juste raconter une histoire avec des personnages qui seraient incarnés. Et on a trouvé chez Goldoni une narration presque documentaire de la société.

C'est d'après Goldoni. Avez-vous transposé la pièce ?

Au début, on avait vraiment le projet d'adapter à notre sauce, d'en faire une pièce moderne. Et on s'est rendu compte que le XVIIIe siècle pouvait devenir un super terrain de jeu. On fait croire que c'est du XVIIIe et il y a des moments où ça se fendille un peu. On a par exemple mis beaucoup de tutoiement.

Vous travaillez beaucoup au Brésil. Qu'est-ce que cela vous apporte ?

Une manière de faire du théâtre différente, beaucoup plus dynamique dans son mode de production. Et puis ça me change esthétiquement aussi parce qu'ils sont en train de renouveler l'écriture théâtrale, en étant assez fortement influencés par l'Europe.

Propos recueillis par HC

Théâtre de l'Odéon, 11 et 12/6



Thomas Quillardet

Villégiature

Séverine Chavrier

Epousailles et représailles



Séverine Chavrier a étudié la philosophie et le piano. Elle choisit de faire du théâtre. Dans un spectacle, elle joue et elle fait la musique. A Avignon, elle sera dans *Courts-Circuits* de François Verret. Et au Festival *Impatience*, elle présente *Epousailles et représailles* d'après Hanokh Levin.

Elle hésite entre le jeu, la mise en scène, le piano. Pourtant, elle crée sa compagnie et commence à travailler avec Rodolphe Burger. "Un musicien très intello agrégé de philo. Comme il ne lit pas la musique, il m'a demandé d'adapter une musique pour une mise en scène de Jean-Louis Martinelli aux *Amandiers de Nanterre*". Impressionné par le travail de Séverine, Jean-Louis Martinelli lui confie la musique de *Kliniken* de Lars Norén et des *Fiancés de Loches* de Feydeau qu'il met en scène. Et c'est encore à Nanterre qu'elle fait une maquette d'*Epousailles et représailles* qu'elle crée l'année dernière. Et il y aura un nouveau projet en 2012-2013. Entre temps, elle rencontre François Verret avec qui elle fait trois spectacles en deux ans et devient artiste associée au Centquatre. "J'y suis identifiée comme metteur en scène, pianiste et faisant des performances parce que je fais aussi beaucoup de piano préparé". C'est à dire quelle transforme les sons en manipulant les cordes. "Dans *Epousailles* je joue avec une bouteille de vin, j'ai un mégaphone, je chante dedans, je cris. C'était l'idée du piano dans la vie domestique avec l'homme qui me bloque les touches, m'empêche de jouer, me tire les cheveux... Le fantasme d'un personnage levien c'est de faire un foyer pour qu'il y ait quelqu'un qui pleure à son enterrement. C'est très beau dans un humour assez juif, totalement universel, entre Feydeau et Tchekhov. J'ai créé une première partie qui est un duo entre un comédien et moi au piano. Ce qui me plaît chez Levin, c'est qu'il parle beaucoup de l'échec, à l'inverse de notre monde. Il défend la face obscure, ce qu'on n'a pas le droit d'être, c'est à dire des gens qui doutent".

HC

Epousailles et représailles, le CENTQUATRE, salle 200, 9 et 11/6, salle 200. *Courts-Circuits*, de François Verret. Cour du Lycée Saint-Joseph Avignon, du 16 au 22/7 (sauf le 20), 22h, 04 90 14 14 14

**Henriette Desjonquères,
Paul Fargues, Pauline Julier**

Le Sacrifice des Grillons



C'est José Manuel qui les a invités en résidence au Centquatre. Il les avait remarqués l'année dernière lors d'une résidence de création à la Ferme du Buisson, dont il était encore le directeur.

Henriette Desjonquères, Paul Fargues, Pauline Julier constituent le collectif PHP (*les initiales de leurs prénoms, ndlr*) de metteurs en scène. Pour *Le Sacrifice des Grillons*, ils ont invité un comédien, Frédéric Leidgens, à travailler sur le texte d'Oedipe de Sénèque. *"En réalité il ne reste qu'un extrait de Sénèque. Tout le spectacle est parsemé d'échos à une interprétation de référence d'Oedipe"*, explique Paul. En clair, c'est un acteur jouant Oedipe. Les échos, ce sont pêle-mêle un texte de Borgès, une anecdote, une chanson de Jean-Jacques Goldman, un extrait de la Bible... *"Si on ne sait pas que c'est Jean-Jacques Goldman, on croit que c'est Oedipe"*, assure Henriette. Il y a même des vrais grillons en souvenir des premières répétitions rendues abrutissantes à cause de leur chant. Dans une scène, six comédiens interagissent dans une chorégraphie avec Frédéric Leidgens. Pour Pauline, *"c'est une espèce de succession de tableaux instantanés qui racontent certains moments de l'histoire d'Oedipe comme des trous de mémoire. C'est une manière de s'approprier ce grand mythe."* Quarante spectateurs sont invités à s'asseoir autour d'une table de manière à se voir regarder le spectacle qui se joue un peu partout au milieu d'eux. Ils travaillent tous les trois en collectant des éléments textuels, visuels ou audios, sur lesquels ils improvisent. Puis, ils proposent leurs recherches à Frédéric Letgens. Une pratique qui leur vient de leur formation. Henriette et Paul ont étudié la photo et Pauline enseigne aux Beaux-Arts de Genève. Leurs spectacles sont volontairement pluridisciplinaires. On est curieux de voir ce qu'ils feront dans le prochain, l'adaptation d'un western.

HC

le CENTQUATRE, salle 200, 11 et 12/6

Elle écrit *Les fidèles* en 2005, reçoit le prix de la création du Centre National du Théâtre et crée la pièce en octobre 2010. A travers le personnage d'Annie Rozier, une sorte de double d'elle-même, Anna Nozière s'interroge sur notre mémoire des générations qui nous précèdent.

Théâtral magazine : De quoi parle la pièce ?

Anna Nozière : De la mémoire et de la fidélité aux générations qui nous précèdent. Qu'est-ce qu'on fait de sa mémoire, comment on fait pour grandir avec tout un tas de choses qui ne nous appartiennent pas, parce que c'est l'histoire de nos parents, de nos grands-parents.

Comment avez-vous construit le texte ?

À partir de bribes de souvenirs, de choses que j'ai entendues dans ma famille, qu'on m'a racontées et après, sur le plateau, pour que les comédiens s'emparent de ces matériaux, on a énormément travaillé à partir d'improvisations. J'ai découvert énormément de choses parce que moi-même j'avais parfois du mal à comprendre ce que j'avais écrit ; j'étais confrontée à mon propre mystère.

Pourquoi l'avoir appelé *Les fidèles*, histoire d'Annie Rozier ?

C'est le titre de départ, pour lequel il a été récompensé, et c'est le nom de l'héroïne qui était à la fois proche et éloigné du mien. Cela permettait de conserver une sorte de rêve. Et *Les fidèles* parce qu'on a une fidélité aux générations qui nous précèdent. C'est le bagage de l'enfance. Ce n'est pas construit comme une histoire, plutôt comme des salves de la mémoire qui montrent une petite fille qui vit dans une famille où une enfant adoptée va arriver et recevoir beaucoup de coups de la part de la mère. Ce n'est pas une pièce sur la maltraitance. C'est simplement que la mémoire a gardé le plus violent de notre enfance.

Est-ce votre rapport à l'enfance qui vous a amenée au théâtre ?

C'était une manière d'en sortir et en travaillant en compagnie de construire une famille plus saine sur le plateau. J'essaie de trouver un peu de verticalité et de liberté. C'est un chemin et certainement que l'outil, c'est le théâtre.

Propos recueillis par HC

Ateliers Berthier, 18/6



Anna Nozière

*Les Fidèles
Histoire d'Annie Rozier*

Luisa Pardo et Gabino Rodriguez

Asalto al agua transparente



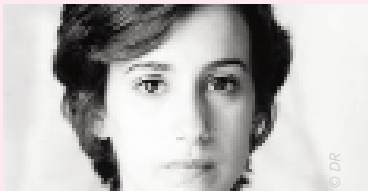
Luisa Pardo et Gabino Rodriguez importent au festival un spectacle documentaire inspiré par les problématiques liées au développement de la ville de Mexico.

Thissa d'Avila Bensalah monte une adaptation très libre et remise au goût du jour de la pièce de Fassbinder *Anarchie en Bavière*. Le spectacle s'appelle *Avez-vous eu le temps de vous organiser depuis la dernière fois qu'on vous a vus ?* pour interpeller le public sur son positionnement en tant que citoyen. Quelle est notre démarche sur l'organisation politique, est-ce qu'on prend le temps d'y penser, comment est-ce qu'on pense le changement ? Sur scène, les acteurs s'interrogent, eux, sur la manière de monter la pièce.

Au départ, Thissa et ses amis se demandent pourquoi leur génération ne connaît pas de nouveaux bouleversements depuis mai 68. Pourquoi les milieux militants enclins à changer les choses souffrent eux-mêmes de rapports de force, de non-dits. Et puis ils tombent sur la pièce de Fassbinder qui vient répondre à plusieurs questions. "Ça nous paraissait le matériau idéal pour traiter de ces questions. Et on est en résidence artistique depuis deux ans et demi chez Armand Gatti, une grande figure de l'anarchie et de l'écriture poétique contemporaine. Ça reste un spectacle mais j'ai quand même l'ambition de faire du théâtre pour mettre le spectateur dans un positionnement actif de réflexion, les amener à s'interroger sur eux-mêmes, à être plus vigilants. On essaie de faire un théâtre qui parle frontalement de nous à nous aujourd'hui, qui parle de sujets qui nous concernent. On peut toujours monter une pièce de Racine, mais on essaie d'abord de provoquer une nouvelle lucidité et des émotions. Que le public ne soit pas dans une posture de consommateur". C'est une mise en abîme du milieu artistique, des artistes qui répètent une pièce et à cette occasion, parlent de révolution, de transformations politiques. "Mais on essaie de ne pas imposer de vérités absolues". Comédienne de formation, elle a vu dans la mise en scène un moyen d'échange avec le public sur ses interrogations sur le monde. "J'ai besoin d'avoir mes propres moyens d'expression, de production".

HC

Ateliers Berthier, 10 et 11/6



Thissa d'Avila Bensalah

Avez-vous eu le temps de vous organiser depuis la dernière fois qu'on vous a vus ?

Théâtral magazine : Quel est le sujet de *Asalto al agua transparente* ?

Gabino : Il s'agit d'une œuvre documentaire sur l'histoire de l'eau dans la ville de Mexico au travers de la confrontation de deux personnages, Janet Meléndez qui arrive de province à la recherche des 5 lacs fondateurs de la ville de Mexico, et Ixca Cienfuegos qui lui explique la réalité de ce qu'est devenue la mégapole.

Luisa : Les récits des conquistadores espagnols évoquent un lieu merveilleux où les lacs sont comme des miroirs, où la vallée est parcourue de canaux et de jardins flottants ; aujourd'hui, ces zones sont devenues tristes, surpeuplées, c'est un assaut contre l'espace vital des habitants.

Comment en êtes vous arrivés à travailler sur ce sujet ?

Gabino : Habituellement, le théâtre se centre sur les conflits qui habitent les individus sur scène, et ce qui nous a intéressés dans le cas présent, c'était plutôt de raconter l'histoire des conflits dont ont hérité les personnages. Ce que nous montrons c'est surtout un processus historique, comment on est passé d'une vallée inondée à un désert de béton.

Vous avez opté pour une forme théâtrale qui intègre la lecture de données de l'Institut National de la Statistique, quel est l'effet recherché ?

Luisa : A la lecture de ces données, statistiques et citations, l'acteur rentre dans une certaine neutralité, dans un minimalisme froid, parce que le drame incarné par l'acteur n'est pas le plus important, le drame de la ville est plus important que le drame personnel.

Quelles sont les réactions du public ?

Luisa : A Mexico même, dans la capitale, la réaction a souvent été la surprise, certaines personnes pleurent en se souvenant que dans leur enfance, sur tel axe routier, par exemple le rio Churubusco, une rivière coulait avant.

Quels sont vos autres projets, au cinéma ou au théâtre ?

Gabino : Nous serons de nouveau à Paris en octobre pour le Festival d'Automne avec *La rumeur de l'incendie* et *Asalto*. Et cet été, nous présenterons à Madrid une pièce sur les origines du narco-trafic au Mexique."

Propos recueillis par Enric Dausset

le CENTQUATRE, salle 200, du 9 au 12/6

I am the wind, de Jon Fosse, mise en scène de Patrice Chéreau (Avignon In)

© Simon Arnaud

Festivals d'été

PARIS et ILE DE FRANCE

Prix du Théâtre 13/Jeunes Metteurs en scène, du 10 au 30/6, Théâtre 13 (13e). 01 45 88 62 22, www.theatre13.com

Festival des écoles de théâtre public, du 23/6 au 3/7, Cartoucherie de Vincennes (12e). www.theatredelaquarium.com

On n'arrête pas le théâtre, du 5 au 24/07, Étoile du Nord (18e). 01 42 26 47 47, www.estrarre.fr. Des créations et des classiques comme Roméo et Juliette de Shakespeare.

Paris quartiers d'été, du 14/07 au 9/08. 01 44 94 98 00, www.quartierdete.com
Des formes multiples dans des lieux atypiques comme *Flesh and Blood & Fish and Fowl* de Geoff Sobelle et Charlotte Ford, du 14 au 23/7 (p. 20).

En compagnie d'été, du 26/07 au 27/08, Théâtre 14 (14e). 01 42 05 72 67, www.grrrcompagnie.com

La parole des écrivains, les passions humaines et le croisement des styles (p. 21).

Nous n'irons pas à Avignon (94), Gare au théâtre, Vitry-sur-Seine, du 6 au 31/07 01 55 52 22 26, www.gareautheatre.com
Des troupes franciliennes pour un vaste choix de spectacles, dont *Le tireur occidental* du 6 au 10/7.

REGIONS

Nuits de la citadelle (04), du 22/07 au 12/08, Sisteron. 04 92 61 06 00,

www.nuitsdelacitadelle.fr

Dans la forteresse des Comtes de Provence, le festival mêle théâtre, avec le 29/7 Don Juan, de Molière, mise en scène de Francis Huster (p. 12).

Festival national des humoristes (07), du 24/8 au 3/9, Tournon-sur-Rhône.

04 75 06 92 60, www.festivaldeshumoristes.com
Accueillant des comédies et des one man shows, dont celui de Christophe Alévêque toujours rebelle le 3/9, ce festival se veut découvreur de talents.

Festival des Nouveaux Auteurs dans la Vallée de l'Aude (11), Serres, Saint-Hilaire et Limoux. 04 68 31 85 08, www.festival-nava.com.

Consacré à l'écriture contemporaine, le festival accueille du 21/07 au 31/08 *Je pense à Yu* de Carole Fréchette, mis en espace par Jean-Claude Berutti (p. 29) et *Frontières* et *Ameriville* lus par Raphaëline Goupilleau (p. 28)

Festival de Carcassonne (11), du 15/6 au 16/8, Carcassonne. 04 68 11 59 15, www.festivaldecarcassonne.fr

Théâtre, chansons, cirque... avec Francis Huster les 25 et 26/6 (p. 12)

Festival de théâtre de Montaigut (12), du 1er au 13/08. 05 65 99 81 50.

Une promotion du théâtre en milieu rural avec des classiques, du théâtre musical et du théâtre de boulevard.

Festival en Bastides (12), du 1er au 6/08, Villefranche-de-Rouergue. 05 65 45 13 18, www.espaces-culturels.fr

Les arts de la rue à l'honneur.

Flâneries d'art contemporain dans les jardins aixois (13), les 18 et 19/6.

www.aix-en-oeuvres.com

Festival entièrement gratuit inventé par Andréa Ferréol (p. 30).

Festival d'Aurillac (15), du 16 au 20/08. 04 71 43 43 70, www.aurillac.net

Des spectacles de rue, dont la performance de Camille Boitel, *Droit dans le mur* le 17/8.

Théâtrales de Collonges la Rouge (19), du 12/07 au 16/08. 07 86 89 67 33, www.theatrales-collonges.org

Un festival pour réunir en un même lieu théâtre et patrimoine, avec *Le Petit Chaperon Rouge*, version Colette Roumanoff.

Rencontres internationales du Théâtre en Corse (20), du 10/7 au 13/08, Guissani. 04 95 61 93 18 www.ariacorse.org

Présentation de créations issues d'un stage dirigé par Serge Lipszyc.

Festival des Jeux du théâtre de Sarlat (24), du 18/07 au 5/08. 05 53 31 10 83 www.festival-theatre-sarlat.com


Des spectacles en plein air pour un festival éclectique, avec *Don Juan* mis en scène par Francis Huster le 24/7 (p. 12) et *Eclats de Vie* avec Jacques Weber le 20/7 (p. 47).

Les Nuits de Joux (25), Pontarlier, du 22/07 au 13/08. 03 81 39 29 36, www.lesnuitsdejoux.fr

Des classiques, du cabaret et des stages amateurs parrainés par des pros.

Festival des Caves (25), du 10/5 au 21/6. 03 81 83 25 04, www.compagniemalanoche.fr

16 spectacles dans 23 communes dont Besançon pour 75 représentations, dont *Clara* et *la pénombre*, par Guillaume Dujardin (p. 27).



Enfant, de Boris Charmatz (Avignon In)

Fêtes nocturnes (26), Château de Grignan, du 30/06 au 21/08. 04 75 91 83 65, <http://chateaux.ladrome.fr>. Du théâtre dans le château de la Marquise de Sévigné, dont Hamlet de Shakespeare, avec Philippe Torreton (p. 32)

Festival de la correspondance (26), du 6 au 10/07, Grignan. 04 75 46 55 83, www.grignan-festivalcorrespondance.com. Le festival met à l'honneur cette année la Russie, avec Didier Bezace (p. 33).

Villeneuve en scène (30), du 5 au 27/07, Villeneuve-lez-Avignon, 04 32 75 15 95, www.villeneuve-en-scene.fr. Le festival de l'itinérance, avec notamment Le quai des oubliés, par le Théâtre Dromesko (p. 53).

Festival de théâtre de Blaye et de l'estuaire (33), du 20 au 27/08. 05 57 42 93 39, www.chantiersdeblaye-estuaire.com. Avec Une Odyssée d'après Homère, mise en scène d'Irina Brook le 21/8.

Les rencontres du jeune théâtre européen (38), du 1er au 10/07, Grenoble. 04 76 01 01 41, www.crearc.fr

Le festival réunit 21 compagnies venues de 15 pays d'Europe, de Méditerranée, Afrique, Russie et Amérique du nord.

Textes en l'air (38), du 27 au 31/07, Saint Antoine l'Abbaye. 04 76 36 29 22, www.textesenlair.net

Thème du festival, les butins de familles.

EPOS, Festival des histoires (41), du 25 au 31/7, Vendôme. 02 54 72 26 76, www.clio.org.

Découverte de chefs d'œuvres de la littérature orale.

Festival des nuits de la bâtée d'Urfé (42), du 1er au 31/7, Saint-Etienne-le-Molard. www.loire-nuitsdelabatie.fr

Plus de 40 représentations de théâtre, danse, marionnettes, et Chopin, l'âme déchirée par Jean-Philippe Collard et

Patrick Poivre d'Arvor le 1er/7.

Lectures sous l'arbre (43), du 15 au 21/08, Le-Chambon-sur-Lignon. 04 71 59 76 46, www.lectures-sous-larbre.com

Balades en pleine nature et lectures poétiques en altitude.

Festival de Figeac (46), du 19/07 au 2/08, organisé par Michel Fau et Olivier Desbordes. 05 65 33 80 56, www.festivaltheatre-figeac.com. Créations de compagnies du Midi-Pyrénées et Britannicus de Racine, mise en scène de Michel Fau (p. 34).

Festival d'Anjou (49), du 8/06 au 3/07. 02 41 88 14 14, www.festivaldanjou.com. Nicolas Briançon, directeur artistique du festival, a réuni cette année Lorànt Deutsch, Francis Huster (p. 12), Mélanie Doutey, Jacques Weber (p. 47)...

Les nuits de la Mayenne (53), du 18/07 au 11/08, Laval. 02 43 53 63 90, www.nuitsdelamayenne.com. Patrimoine et théâtre dans les plus belles bâtisses du département.

La mousson d'été (54), du 23 au 29/08, Pont-à-Mousson, dirigé par Michel Didym. 03 83 81 20 22, www.meec.org. Des ateliers de recherche pour aborder l'écriture théâtrale de manière théorique et pratique.

Festival du Pont du Bonhomme (56), de 16 au 23/07, Lanester. 02 97 81 37 38, www.compagniedelembarcadere.com

Dans un ancien cimetière de bateaux, des spectacles musicaux ou de marionnettes. **Festivals Premiers Actes** (68), du 20/08 au 10/09, Wesserling. 03 89 77 82 72, <http://premiers-actes.eu>

Un espace d'expérimentation et de "désordre nécessaire".

Festival Transnational des artistes de rue (71), du 20 au 24/07, Châlons-sur-Saône. 03 85 90 94 70, www.chalondanslarue.com

Les arts de la rue, qui font de l'espace

public une scène, avec Les Souffleurs Commandos Poétiques les 22 et 23/7.

Les Fondus de macadam (74), du 9 au 13/08, Thonon-les-bains. 04.50.71.55.55, www.lesfondusdumacadam.com. Un festival pluridisciplinaire orienté vers le jeune public.

Festival été en Vaour (81), du 9 au 14/08. 05 63 56 36 87, www.etedeavaour.org. Spectacles vivants, concerts, humour, cirque et une interrogation sur le temps qui passe.

Festival d'Avignon le IN (84), du 6 au 26/07 (voir dossier p. 36), 04 90 14 14 14, www.festival-avignon.com

Festival d'Avignon le OFF (84), du 8 au 31/07 (voir dossier p. 46) 04 90 85 13 08, www.avignonleoff.com

Contre courant (84), du 8 au 16/07, Avignon, île de Barthelasse. 06 80 37 01 77,

www.ccas-contre-courant.org. Une programmation décalée, avec des formes courtes d'artistes du festival d'Avignon.

Festival de Lacoste (84), du 15/07 au 4/08. 0892 707 507, www.festivaldelacoste.com

Une programmation musicale diversifiée, avec La Tentation d'Eve de Marie-Claude Pietragalla le 30/7.

La route du cirque (87), du 12 au 20/08, Nexon. 05 55 58 10 79, www.cirque-nexon.com/festival-la-route-du-cirque. Sous chapiteau ou en extérieur, des créations de cirque contemporain.

ALLEMAGNE

Festival de Bad Hersfeld, du 17/6 au 6/8, en Allemagne. (0 66 21) 2 01 - 3 13, www.bad-hersfelder-festspiele.de

Avec Hamlet mis en scène par Jean-Claude Berutti (p. 35)



Obludarium

© Armande Lacroix/Le Monde

Qui joue quoi et où ?

Anne Alvaro joue dans *Le Suicidé* à Avignon (04 90 14 14 14 - p. 42)

Arnaud Denis joue *Autour de la Folie* au Lucernaire (01 45 44 57 34 - p. 17)

Sébastien Azzopardi et Sacha

Danino créent leur nouvelle pièce *Dernier coup de ciseaux* aux Mathurins (01 42 65 90 00 - p. 25)

Josiane Balasko et

Valérie Lang jouent dans *La nuit sera chaude* de Josiane Balasko à la Renaissance (01 42 02 47 35)

Grégori Baquet joue dans *l'Echange* mis en scène par Xavier Lemaire

à la Luna à Avignon en juillet

(04 90 86 96 28 - p. 55 et 65)

Bartabas et Carolyn Carlson créent

We were horses aux Nuits de Fourvière à Lyon et au Monaco Dance Forum (p. 31)

Sarah Biasini joue dans *Lettres d'une inconnue* au théâtre des Mathurins (01 42 65 90 00)

Juliette Binoche joue *Mademoiselle Julie* à Avignon (04 90 14 14 14 - p. 8)

Richard Bohringer joue dans *Traîne pas trop sous la pluie* au Théâtre Municipal Berthelot les 24 et 25 juin (01 41 72 10 36),

puis au Petit Louvre à Avignon (04 32 76 02 70 - p. 53)

Romain Bouteille joue dans *Tout est bien qui finit bien* au Théâtre La Bruyère (01 48 74 76 99)

Irina Brook créé Peter

Pan au théâtre de Paris et reprend *En attendant le songe* au Petit théâtre de Paris (01 48 74 25 37 - p.70)

Patrick Bruel joue dans *Le Prénom* au théâtre Edouard VII (01 47 42 59 92)

Philippe Caubère joue *Urgent Crier* à Avignon au théâtre des Carmes (04 90 82 20 47 - p. 50)

Jean-Quentin Châtelain et Serge

Merlin jouent dans *Fin de partie* à la Madeleine (01 42 65 07 09 - p. 65)

Marie Anne Chazel, Clotilde Courau,

Annie Gregorio, Elisabeth Vitali et Alexie Ribes jouent dans *L'amour, la mort, les fringues* mis en scène par Danièle Thompson à Marigny (0 892 222 333)

Jean-Laurent Cochet met en scène et joue dans *Tu m'as sauvé la vie* à La Pépinière Opéra (01 42 61 44 16 - p. 22)

Eva Darlan reprend ses *Divins Divans* au théâtre Hébertot (01 43 87 23 23 - p. 68)

Eric Delcourt joue dans sa dernière pièce *Hors-Piste* aux Maldives (01 48 74 74 40)

Léa Drucker joue dans *Mer* mis en scène par Jean-Louis Benoît au théâtre de l'Atelier (01 46 06 49 24 - p. 18 et 69)

Michel Fau met en scène et joue

Britannicus au festival de Figeac (05 65 33 80 56 - p. 34)

Les frères Forman présentent *Obludarium* au Rond-Point jusqu'au 2 juillet

(01 44 95 98 21 - p. 19)

Roland Giraud et Maaïke Janssen jouent dans *Le Technicien* au Théâtre du Palais-Royal (01 42 97 40 00)

Francis Huster met en scène et joue *Don Juan* et *Louis Juvet* *La passion du patron* dans les festivals (p. 12)

Arthur Jugnot joue dans *A deux lits du délit* à la Michodière jusqu'au 3 juillet (01 47 42 95 22)

Christophe Malavoy met en scène *Madame Butterfly* dans le cadre des opéras en plein air (p. 14)

Isabelle Mergault et Pierre Palmade jouent dans *L'amour sur un plateau* au Théâtre de la Porte Saint-Martin (01 42 08 00 32)

Jean-Luc Moreau joue dans *L'illusion conjugale* qu'il met en scène au théâtre de l'Oeuvre (01 44 53 88 88 - p. 70)

Wajdi Mouawad met en scène *Des Femmes* à Avignon (04 90 14 14 14 - p. 39)

Philippe Torreton joue *Hamlet* au Festival de Grignan (04 75 91 83 65 - p. 32)

Jacques Weber joue dans *Eclats de vie* au Chêne Noir à Avignon (04 90 86 58 11 - p. 47)



© Habib Hmima



© Theatral magazine



© Theatral magazine

■ Yahia Yaïch-Amnesia

[Une pièce prémonitoire]

Pièce en arabe surtitré en français
Festival d'Avignon, Salle de Montfavet, 15,
16 et 17/7, 04 90 14 14 14

Fadhel Jaïbi, metteur en scène, et sa femme Jalila Baccar, comédienne et dramaturge, font depuis toujours un théâtre engagé, et cela malgré la censure qui sévissait dans leur pays jusqu'au Printemps arabe de cette année. On les a découverts en 2002 à Avignon avec *Junun (Démençes)*, un spectacle poignant. C'est à l'Odéon qu'ils ont créé en 2006 *Kharsoum (Corps otages)*. Leur nouveau spectacle, *Yahia Yaïch-Amnesia*, qu'ils ont créé en Tunisie en avril 2010 et qui tourne en France depuis l'automne dernier, paraît aujourd'hui prémonitoire. Le principal protagoniste de cette fable tragique et burlesque est un homme politique puissant dans une république bananière, sur qui se referme le piège de la tyrannie et qui, un soir de fête, apprend son limogeage. Interné de force dans un hôpital psychiatrique, il s'échappe. Gracié, il reviendra dans son pays comme si rien ne s'était passé. A une journaliste qui le suit comme son ombre, il affirme ne pas connaître le doute. Pourtant, une femme enceinte depuis quatre ans, qui n'arrive pas à accoucher, lui parle de droit bafoué. Une jeune fille évoque la jeunesse qui ne croit plus en rien. Ce sont les thèmes de la mémoire et des rouages de la dictature, de la liberté et de la responsabilité de l'individu face au pouvoir dont il s'agit ici. En même temps, Fadhel Jaïbi et Jalila Baccar font un théâtre d'action. Sur le plateau nu, les acteurs suivent une gestuelle très rythmée, chorégraphiée avec précision. Ils manipulent des chaises en plastique, blanc ou noir selon les scènes (c'est le seul élément de décor) de façon presque mécanique.

Chantal Boiron

■ L'Échange

[Beau et cruel]

Texte de Paul Claudel, mise en scène de Xavier Lemaire, avec Grégori Baquet, Isabelle Andréani, Gaëlle Billaut-Danno, Xavier Lemaire

La Luna, 1 rue Séverine 84000 Avignon, salle 1 à 10h45, 04 90 86 96 28

On est en Amérique, au lendemain de la guerre de Sécession. Louis Laine a vingt ans. Il a quitté son pays et travaille comme gardien pour le compte d'un riche propriétaire terrien, Thomas Pollock. Louis se laisse séduire par Lechy, la femme de Thomas qui, lui, essaie d'avoir Marthe. Thomas et Lechy font le siège du petit bungalow où vivent Louis et Marthe. Si Louis accepte l'échange, Marthe se montre imprenable...

On est suspendu aux paroles et aux moindres respirations des acteurs comme si chaque réplique constituait une pièce élémentaire d'un puzzle. Sans doute parce que Claudel s'est distribué dans chacun des personnages de sa pièce. Louis Laine, c'est évident, le jeune homme de 20 ans, qui s'est marié pour s'envoler et s'égarer dans la liberté, Lechy, l'actrice qui a manqué le rendez-vous avec la scène et surjoue la vie, Thomas Pollock l'indien qui s'est forgé une personnalité avec l'argent et croit que tout s'achète. Et puis, il y a Marthe, la femme de Louis Laine, celle qui résiste aux tentations et, mieux, qui leur fait la morale. La mise en scène et l'interprétation rendent le texte intelligible. C'est beau et cruel.

HC

■ Fin de partie

[Merlin l'enchanteur]

Texte de Beckett avec Jean-Quentin Châtelain, mise en scène d'Alain Françon

théâtre de la Madeleine, 19 rue de Surène
75008 Paris, jusqu'au 17/07, 01 42 65 07 09

Une *Fin de partie*, où quatre personnages recomposent le monde sous nos yeux. Il y a Hamm, aveugle et impotent, ses parents, si vieux qu'ils vivent dans des pouelles et Clov qui s'occupe de tout le monde. Hamm tyrannise Clov, incapable de les laisser tomber. Fin de partie ce sont les dernières gouttes de vie de ces personnages mais aussi la vie à un instant arrêté avec sa réalité de rêves, de souvenirs, d'envies et surtout son inutilité. Ce qu'on retient de cette version mise en scène par Alain Françon, c'est l'interprétation des comédiens. Jean-Quentin Châtelain en Clov, Serge Merlin en Hamm et Isabelle Sadoyan et Michel Robin dans les rôles des parents. D'un moment tragique, ils arrivent à créer un état de grâce, avec des séquences touchantes et drôles. Au milieu de la scène, les yeux chaussés de lunettes noires, armés de ses longs doigts qui font penser à des aiguilles, Serge Merlin se transforme en instrument de musique : chacune de ses paroles sonne juste, chacune de ses intentions percute la conscience du spectateur.

HC



■ I am the wind

[Des questions qui nous hantent]

Pièce de Jon Fosse, mise en scène de Patrice Chéreau

Nuits de Fourvière, Odéon, du 15 au 18/6
Avignon In, Cour du lycée Saint-Joseph, 8 au 12/7. Le texte français de *Je suis le Vent* est publié à l'Arche dans la traduction de Terje Sinding

I am the wind (*Je suis le vent*) est, après *Rêve d'Automne* qu'il a montée cet hiver au Louvre et au Théâtre de la Ville, la seconde pièce de Jon Fosse que Patrice Chéreau met en scène, avec la complicité du chorégraphe Thierry Thieû Niang. C'est au Young Vic de Londres que la création a eu lieu, dans la traduction anglaise du jeune écrivain Simon Stephens, et avec deux magnifiques jeunes acteurs britanniques, Tom Brooke et Jack Laskey.

La rencontre de Patrice Chéreau avec les textes du dramaturge norvégien aura donc été déterminante. En effet, alors qu'il semblait vouloir se consacrer essentiellement au cinéma et à l'opéra, c'est l'écriture de Jon Fosse qui a ramené Patrice Chéreau vers le théâtre.

Cette fois-ci encore, Chéreau propose deux versions de la même pièce puisqu'après Londres, Vienne et le Théâtre de la Ville à Paris, le spectacle est joué en plein air aux Nuits de Fourvière et au Festival d'Avignon. Créer un texte de Jon Fosse à Londres était un pari plutôt risqué puisque l'Angleterre est l'un des rares pays où l'écrivain norvégien, traduit pourtant dans le monde entier, connaît un succès mitigé. Mais il semble, à lire la presse anglaise (*The Independent* ou *The Telegraph*), que Patrice Chéreau et Thierry

Thieû Niang aient gagné leur pari !

Je suis le vent est une pièce à deux personnages où a priori il ne se passe pas grand chose. Les deux protagonistes, l'Un et l'Autre, décident de faire une ballade en bateau et s'éloignent, dans leur embarcation, vers le large. Il faut saluer la performance de Tom Brooke (L'Un) et de Jack Laskey (L'Autre) qui nous font entendre le texte de Jon Fosse jusque dans ses silences. Ils nous font entendre la musique des mots et, par delà, l'indicible : "*J'essaie*" affirme Jon Fosse "*d'exprimer justement le fait que les choses les plus importantes de la vie sont celles sur lesquelles on ne peut pas mettre de mots*". Qui sont ces deux personnages beckettien qui n'ont pas de nom ? On ne le sait pas. Certes, par les questions de son alter ego, on apprend que l'Un aime le silence et la solitude, qu'il aime être en mer : là est sa place. La seule question essentielle, c'est peut-être celle que soulève l'Autre, en disant à plusieurs reprises, comme s'il voulait en convaincre l'Un, mais sans illusion : "*La vie n'est pas si mal*".

Dans sa scénographie, Richard Peduzzi fait venir de l'eau sur scène et, quand les deux hommes embarquent, l'espèce de radeau où ils prennent place se soulève comme dans une tempête. Mais, jamais rien de réaliste. Et les éclairages de Dominique Bruguère vont dans ce sens. On en reste bien à ces mots que dit l'Autre : "*Tout est sans doute oui imaginé oui en un sens inventé en un sens simulé*". La force de ce spectacle, c'est qu'il nous fait nous poser des questions qui nous hantent mais qui restent sans réponse, et qu'il nous émeut.

Chantal Boiron

■ Dis-leur que la vérité est belle

[Histoire(s) de famille]

Pièce de et mise en scène par Jacques Hadjaje avec Isabelle Brochard, Sébastien Desjours, Anne Didon, Anne Dolan, Guillaume Lebon, Delphine Lequenne, Laurent Morteau

Lucernaire, 53 rue Notre Dame des Champs
75006 Paris, jusqu'au 30/7, 01 45 44 57 34

Alger, 1955. La famille Chouraqui fête la naissance du petit Albert. Ça jasse, ça danse, ça savoure des pâtisseries arabes, dans un joyeux tourbillon de vie. Créteil, 2005. La guerre d'Algérie est passée par là. La famille a mis les voiles il y a longtemps déjà pour un horizon plus gris. Albert enterre sa mère. Et raconte à sa fille. A la lueur des photos de famille, des souvenirs et des regrets aussi. La petite histoire rejoint la grande, la grande Histoire tourmente les petites. Jacques Hadjaje, auteur et metteur en scène de ce spectacle sensible signe un texte pudique et émouvant, évite le pathos et la moralisation à outrance sur une guerre qui, longtemps, n'a pas dit son nom. Il bâtit un canevas subtil, tricotant l'hier et l'aujourd'hui, les sentiments du narrateur et des épisodes de la vie fugace, des moments festifs et d'autres dramatiques, l'intime et l'universel. C'est tendre, drôle, émouvant tour à tour. La vérité peut être belle et ce spectacle le prouve, traçant son sillon avec succès depuis sa création au festival Off d'Avignon voilà deux ans.

Nedjma Van Egmond

**Offre limitée !
DVD offert avec votre abonnement**

Gagnez* le DVD de la comédie musicale *Les Misérables*
sorti en France en mai 2011

Les Misérables

Produit par Cameron Mackintosh (Cats, Phantom of the Opera...)
Avec Alfie Boe, Nick Jonas, Norm Lewis, Léa Salonga...

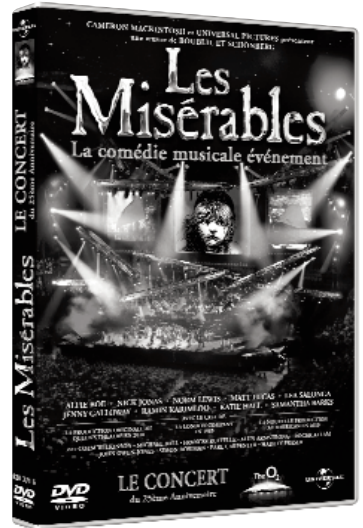
L'adaptation du chef d'œuvre de Victor Hugo en 1980 par Claude-Michel Schönberg, Alain Boublil et Jean-Marc Nate est l'un des plus grands succès de Broadway. Ce serait même la comédie musicale la plus jouée de tous les temps. En 25 ans, le spectacle a été donné 45.000 fois dans plus de 40 pays, applaudi par plus de 60 millions de spectateurs, et a reçu 75 distinctions internationales.

Résumé :

Jean Valjean est un ancien bagnard. Bien décidé à se racheter une conduite, il sauve la petite Cosette des griffes des Thénardières. Mais son passé et l'inspecteur Javert finissent pas le rattraper...

Le spectacle a été filmé à l'occasion d'une des deux représentations exceptionnelles données pour son 25ème anniversaire dans la prestigieuse salle de l'O2 à Londres.

* offre réservée aux 50 premiers nouveaux abonnés



© © 2011 Universal Studios. Tous droits réservés

Contenu du DVD que vous recevrez en cadeau avec votre abonnement :

Le spectacle réalisé par Nick Morris
Bonus : Bande-Annonce

CARACTERISTIQUES TECHNIQUES du DVD

Format image – Format écran : 1.78 – 16/9

Format audio : Dolby Digital 5.1 et Stéréo 2.0

Langue : Anglais

Sous-titres : Français, anglais, italien, espagnol



Abonnement

Coupon à découper et à retourner à :
Théâtral magazine
4, rue Armand Moisant 75015 Paris
www.theatral-magazine.com

Oui, je m'abonne à Théâtral magazine (1 an = 6 numéros, 2 ans = 12 numéros)

Je souhaite recevoir le DVD *Les Misérables* (offre limitée aux 50 premiers abonnements).

Tarif étudiants :

18,90 euros (1 an) 35 euros (2 ans)

Tarif professionnels du spectacle :

22,90 euros (1 an) 44 euros (2 ans)

Tarif tout public :

24,90 euros (1 an) 46 euros (2 ans)

J'adresse ci-joint mon règlement

Par chèque bancaire Par chèque postal

à l'ordre de : **Coullisses éditions**

Conformément à la législation en vigueur vous disposez d'un droit d'accès et de rectification pour toute information vous concernant.

Vos coordonnées :

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Mail :

Profession :

Date et signature obligatoires :



Croisades

L'espérance du Théâtre Majâz chez Mnouchkine

Le Théâtre du Soleil accueille jusqu'au 3 juillet le Théâtre Majâz. La compagnie, fondée à l'initiative de Lauren Houda Hussein (24 ans) et Ido Shaked (27 ans), y présente *Croisades* de Michel Azama créé en 2009 en Israël. Un accueil d'Ariane Mnouchkine qui ressemble fort à un engagement pour un projet rempli d'espérance.

Théâtral Magazine : Qui êtes-vous ?

Ido Shaked : Je suis arrivé d'Israël il y a 5 ans. L'École Internationale du Théâtre Jacques Lecoq était pour moi l'eldorado du théâtre. Très vite nous nous sommes retrouvés autour d'un groupe du Moyen-Orient, des gens géographiquement et culturellement proches, mais pourtant assez éloignés, venus de pays auxquels je n'avais pas accès. Je voulais continuer ce chemin de rencontre qui était bouleversant.

Lauren Houda Hussein : Moi je suis Franco libanaise. J'ai rencontré Ido quelques mois après la guerre au Liban de 2006, c'était la première fois que j'étais en face d'un Israélien qui ne portait pas d'uniforme... Très vite nous avons compris que nous pensions la même chose. Je ne pensais pas un jour aller en Israël, nous sommes allés à un festival de théâtre à Saint-Jean d'Acre et l'idée de la compagnie et l'idée du spectacle sont venues.

Que vivez-vous au sein de la Compagnie ?

Lauren : Nous sommes le Théâtre Majâz,

ce qui veut dire "métaphore" en arabe littéraire, mais aussi "pont", "chemin". Les nationalités française, iranienne, libanaise, israélienne, palestinienne, espagnole et marocaine y sont représentées, toutes réunies dans une même pensée. Nous ne travaillons pas pour la paix, mais pour un dialogue, un faire ensemble.

Ido : C'est un projet politique, mais cela ne suffit pas. Le projet n'est pas une excuse pour faire du mauvais théâtre. Nous devons nourrir une création de qualité.

Quel a été l'accueil du public lors de la création de *Croisades* en Israël ?

Ido : À Saint Jean d'Acre et à Beer Sheva, le public mélangé était enthousiaste et chaleureux. À Jaffa, l'accueil du public israélien a été très violent. La pièce parle de la manière dont la jeunesse vit et s'engage dans ce conflit, mais le public de Jaffa l'a reçue comme une attaque directe contre Israël. Puis il y a eu, Jérusalem...

Lauren : Le spectacle est en français, arabe et hébreu, sous-titré en français. Nous voulions aussi jouer hors des cadres du festival pour que le public palestinien puisse venir. Nous avons donné des ateliers dans un lycée israélien et à des jeunes filles palestiniennes.

Votre message est-il dans la manière de travailler ou dans le sujet de la pièce ?

Lauren : Dans les deux. La pièce nous ressemble beaucoup. Elle parle de jeunes qui doivent choisir – mais ont-ils vraiment le choix ? – et nous aussi, nous avons choisi de faire du théâtre. Pour nous le théâtre est une arme de résistance. La résistance passe par la connaissance, par l'émerveillement, la possibilité de s'exprimer.

Propos recueillis par François Varlin

■ Divins Divans

[Dans l'intimité de la psy]

De Eva Darlan et Sophie Daquin, mise en scène de Jean Paul Muel, avec Eva Darlan

Théâtre Hébertot, 78 bis boulevard des Batignolles 75017 Paris, 01 43 87 23 23

Eva Darlan reprend ses *Divins Divans* au théâtre Hébertot. Créé en 2006, ce seul en scène se moque de la psychanalyse. Et pas que du thérapeute. Dans le salon très hindou et très zen d'une psy overbookée grâce à une assistante qui prospecte pour recruter les clients-patients, Eva Darlan interprète toute une galerie de personnages se pressant dans son cabinet. Elle n'est pas tendre avec les malades, maniaques, malheureux, dépressifs, prêtres, obsédés... Il faut dire qu'une fois allongés, ils s'abandonnent tous aux confessions les plus intimes et les plus gênantes. Comme s'ils s'autorisaient à donner libre cours à leur folie en l'absence de tout jugement. C'est drôle, mais parfois la cruauté prend le pas sur l'humour. Reste une performance de comédienne capable d'endosser les costumes de personnages, femmes et hommes, très différents.

HC



© Théâtral magazine



© Théâtral magazine

■ "Très Très haut débit"

[Haut voltage !]

De et par Olivier de Benoist

L'Européen, 5 rue Biot 75017 Paris,

01 43 87 97 13

Olivier De Benoist, O. D. B., prononcez à l'anglaise "O Di Bi" et ça fait plus ou moins "Haut Débit". Voilà pour le titre. C'est vrai que ce touche-à-tout aux allures de faux calme ou de vraie pile électrique est un moulin à parole difficile à stopper. Révélé par l'émission On n'demande qu'à en rire sur France 2 et quelques bonnes saisons au Point-Virgule, on sent que la salle l'attend à bras ouverts. Lorsqu'il arrive en scène, le public démarre au quart de tour et rit instantanément, ce qui est plutôt bon signe. Pro des impros et de là-à-propos, Olivier de Benoist possède le don des formules qui touchent et font mouche, balancées en rafale d'une voix suraiguë. Macho intarissable sur les femmes, il ouvre leur sac à main pour inventaire en règle, balance quelques tours de magie à l'occasion, fait un sketch ou deux à la demande... Sans déraper, il tient la scène et la salle et exécute un salut, entre plongeon et révérence, à la fin de chaque séquence qu'il ponctue de ses "Bonsoirs" maintenant devenus célèbre. Plutôt doué pour les textes, il joue ses personnages ou tient de libres propos sans jamais se prendre au sérieux. Pas simplement sympa, Olivier de Benoist en a sous le capot comme les vrais gens de talent. Une nature, une réelle présence, un virtuose.

François Varlin

■ Mer

[Calme plat]

Pièce de Tino Caspanello, mise en scène de Jean-Louis Benoît, avec Léa Drucker et Gilles Cohen

Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin 75018 Paris, 01 46 06 49 24

Il est allongé à plat ventre, sur un ponton au bord de l'eau. Elle vient l'inviter à rejoindre leur maison, pour le dîner, il ne bougera pas. Elle tourne les talons, puis revient. Une fois, deux fois, trois fois... Ils ont des choses à se dire, mais quoi ? Leur amour, maladroitement ? La tendresse qu'ils ont l'un pour l'autre et qu'ils ont pris l'habitude de taire ? Les questionnements que leur relation au long cours fait naître ? La dispute annoncée laisse la place à l'aveu difficile des sentiments. On attend que quelque chose se passe, que quelque chose soit dit. Mais rien. Cela pourrait être touchant, cela ne l'est pas. Le bel espace éclairé d'un halo bleu nuit, le ciel étoilé et le grand talent des comédiens, Léa Drucker (comme toujours à fleur de peau, mais cette fois affichant une gouaille inhabituelle) et Gilles Drucker n'y peuvent rien. Le texte de Tino Caspanello est d'une vacuité consternante. Malgré sa brièveté –une heure tout juste– la pièce, d'un calme plat, s'étire, s'étire et nous laisse à quai.

Nedjma Van Egmond

■ On ne badine pas avec l'amour

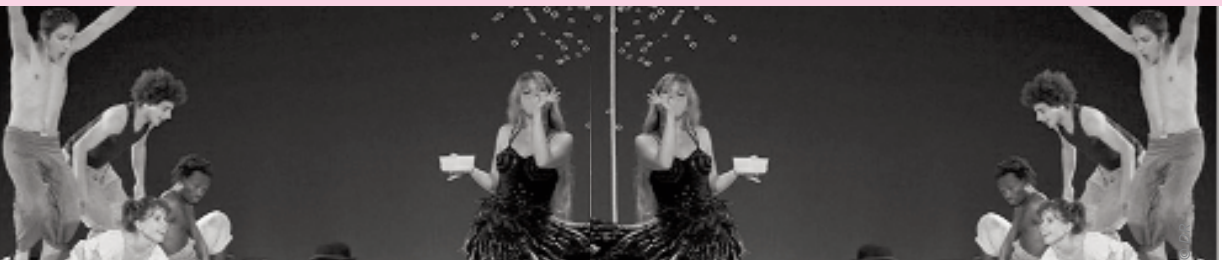
[Trop de conscience]

De Musset, mise en scène d'Yves Beaunesne, avec Loïc Corbery, Julie-Marie Parmentier, Danièle Lebrun...

Vieux Colombier, 21 rue du Vieux Colombier 75006 Paris, jusqu'au 26/06, 01 44 39 87 00/01

Perdican et Camille sont cousins. Elevés ensemble, ils se retrouvent après dix ans d'études et devraient se marier. Mais les retrouvailles se passent mal. Camille sort du couvent et a été mise en garde par les sœurs contre les hommes. En se défiant de Perdican, elle attise ses sentiments et déclenche une cascade de réactions qui s'achèveront par un drame. Ecrite après sa rupture avec George Sand, la pièce de Musset tient lieu autant de confession (tous les hommes sont menteurs, inconstants...) que d'accusation. Camille et Perdican s'aiment mais sont trop orgueilleux pour se l'avouer. Ils ont l'âge de moineaux et le cœur de Sand et Musset, c'est-à-dire d'adultes éprouvés par la vie. C'est ce décalage qui les rend monstrueux. Ils ont trop conscience de ce qu'ils font pour être excusés. Mais c'est aussi le problème des comédiens. Trop de conscience du plateau enlève de la simplicité à des sentiments qui devraient déborder ; on ne badine pas avec l'amour.

HC



■ L'illusion conjugale

[Agaçant et captivant]

D'Eric Assous, mise en scène de Jean-Luc Moreau, avec Jean-Luc Moreau, Isabelle Gélinas, José Paul

Théâtre de l'œuvre, 55 rue de Clichy 75009 Paris, 01 44 53 88 88

Un couple passe aux aveux. Pour lui, il y a eu douze maîtresses, pour elle, une liaison de neuf mois. Les crimes sont innégables. Lui ne s'est jamais engagé autrement que physiquement, elle a forcément partagé autre chose que du sexe. Avec de telles prises de position, l'affrontement est caricatural. L'homme est relégué au rôle de conquérant sexuel alors que la femme excelle en manipulatrice orgueilleuse et vengeresse. Le duo s'escrime et fait jaillir les clichés les uns après les autres jusqu'à l'écoeurement, quand se présente le meilleur ami du mari, pris en otage de la dispute. Montée dans un appartement vide, ouvert sur une terrasse, avec des comédiens très habillés, la pièce se focalise uniquement sur la rivalité qui naît entre les deux époux. Agaçant et captivant.

HC

■ Peter Pan

[De la féerie]

Peter Pan, de James Matthew Barrie, mise en scène d'Irina Brook.

Théâtre de Paris, 15 rue Blanche 75009 Paris, jusqu'au 3/7, 01 48 74 25 37. Voir aussi *En attendant le songe*, d'après *le Songe de Shakespeare*, mise en scène d'Irina Brook. Petit Théâtre de Paris

Irina Brook en rêvait "comme certains rêvent de monter Hamlet". *Peter Pan*, l'histoire d'un petit garçon qui ne veut pas grandir et emmène les autres garçons à Neverland, le pays de Nulle part. C'est là qu'il leur promet de ne jamais grandir. Malgré les assauts de Hook (le Capitaine Crochet) et de ses pirates, jaloux de la jeunesse éternelle de Peter, malgré la présence de Wendy et de la Fée Clochette (Tinker Bell).

Sur scène, Peter a des airs du Petit Prince, Wendy d'une petite fille sage, Tinker Bell de la rivale jalouse et les pirates de mauvais garçons. Tout ce petit monde danse, chante, voltige sur une île délimitée par un manège et la proue d'un bateau pirate. Mais cette île, c'est aussi la chambre de petite fille de Wendy. Il y a de la féerie et on se laisse porter par l'enthousiasme des comédiens. Pourtant, on aurait aimé peut-être moins de manichéisme entre le camp des enfants et celui des pirates et plus de tragique dans le destin de ce Peter Pan. Après tout, on sait que le mythe finit mal comme toutes les histoires vraies qu'il a inspirées.

HC

■ Le cercle des joyeux désespérés

[Drôle et tendre]

Texte de Karine de Demo, mise en scène de Philippe Sohier...

Comédie de Paris, 42 rue Pierre Fontaine 75009 Paris, 01 42 81 00 11

Mona a ouvert le gaz pour en finir mais elle est sauvée par Lily une voisine hyper-optimiste. Malgré des points communs (elles sont toutes les deux enceintes de six mois), la complicité ne prend pas entre les deux femmes, et il faut l'arrivée inopinée de Pierre, un voisin aussi désespéré qu'elles pour qu'elles se mettent d'accord... Enfin, pas longtemps, car à trois, les alliances se font et se défont, les désespoirs se transmettent et les exaltations aussi. C'est de la pure comédie avec son lot de situations abracadabrantes, ses rebondissements bien tombés. Et comme toutes les comédies, tout ce qui s'y dit est tragique. Là, ce sont trois désespérés de la vie qui tentent de s'en défaire. C'est drôle, tendre et bien joué.

HC

Bande Annonce



Photographiez ce flashcode pour voir la bande-annonce

Bande Annonce



Photographiez ce flashcode pour voir la bande-annonce



Le Studio Muller
Formation de l'acteur

Jocelyn Muller

Directeur d'école de théâtre, Jocelyn Muller présente sa vision de l'enseignement de l'art dramatique : entre tradition et modernité.

Le Studio Muller en quelques dates

- 2003 : Création du studio.
- 2006 : Le jeu face caméra mené à assauter aux autres matières enseignées au studio.
- 2008 : Installation dans les locaux actuels.
- 2009 : Ouverture du département cinéma.
- 2011 : Création du Studio + Au cœur qualitative du Studio Muller.

Une certaine vision de l'art de l'acteur

Quelles qualités principales faut-il avoir pour être acteur ?

Il faut avant tout aimer travailler la matière même de l'art dramatique. Et être persévérant, apprécier les beaux textes, avoir de la patience aussi... Mais surtout ne pas s'engager dans cette voie uniquement pour le succès ou l'argent.

Y a-t-il une méthode à appliquer pour bien jouer ?

Malheureusement non. Chaque spectacle, chaque film, chaque scène exige sa propre méthode, sa propre approche. De plus, chaque texte est un matériau qu'on approche d'une manière différente. Enfin, chaque élève est unique. Il faut donc apprendre en variant les méthodes.

Que doit-on enseigner aux jeunes gens des écoles de théâtre ?

L'humilité, le goût de l'effort et du travail bien fait... et surtout la technique !

Comme le dirait Michel Bouquet, "la technique, c'est la morale de l'acteur". A travers la pratique, l'élève doit acquérir une connaissance des éléments qu'il utilise en jeu : corps, émotion, voix, texte, imaginaire, pensée. Et il ne peut l'apprendre qu'à travers une approche pluridisciplinaire du jeu. On doit pouvoir aborder au sein d'une même école les techniques liées au jeu réaliste de Stanislavski comme celles du mime corporel de Decroux...

N'est-ce pas un paradoxe de conjuguer une technique très précise et une liberté créatrice ?

Cette fois-ci je vous cite Peter Brook : "Il a technique est là pour que tout reste vivant, frais, disponible, une technique au service du vivant". Une des grandes difficultés de l'enseignant est de conserver intacte la flamme de l'élève, ne pas l'étouffer par la technique, ni la laisser s'éteindre par manque de technique.

Selon quels principes enseignez-vous ?

Mon enseignement s'appuie sur tous les travaux de recherches et découvertes effectués par les grands hommes de théâtre du 20^e siècle, toutes les approches techniques, et méthodes de jeu m'intéressent et influencent mon travail et mon programme pédagogique. Chaque élève doit y trouver des techniques qui lui conviennent, et qu'il pourra appliquer au théâtre et au cinéma.

Jocelyn Muller

Comédien et metteur en scène, diplômé de l'UNSAE.

Il travaille sous la direction d'une trentaine de metteurs en scène et réalisateurs, en France et à l'étranger. Son intérêt pour l'international l'amène à travailler avec des metteurs en scène italiens, polonais, congolais, allemands et russes. C'est avec ces derniers qu'il s'initie à l'approche de Stanislavski.

Il intervient d'abord comme enseignant au Studio de l'acteur, puis crée son propre studio de formation et de recherche en art dramatique : le Studio Muller.

STUDIO MULLER
FORMATION DE L'ACTEUR
www.studio-muller.com - 01.44.19.06.16

Interprétation, jeu face caméra, improvisation, voix, corps, chant, masque, mime, clown, préparation aux concours...

Un cours de théâtre issu des travaux des grands hommes de théâtre : Stanislavski, Tchekov, Strasberg, Brook, Grotowski, Barba...



**Stages
Training**

Cours amateur

Cours professionnel

Le but de la technique est de libérer le talent

Laboratoire M

